HENRI HERZ

MES VOYAGES EN AMÉRIQUE

AVEC LE

Portrait de l'Auteur photographié par Erwin frères



PARIS

ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866

MES VOYAGES EN AMÉRIQUE

PARIS. — IMPRIMERIE POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30

HENRI HERZ

MES

VOYAGES

EN

AMÉRIQUE

Cœlum non animum mutant
qui trans mare currunt.

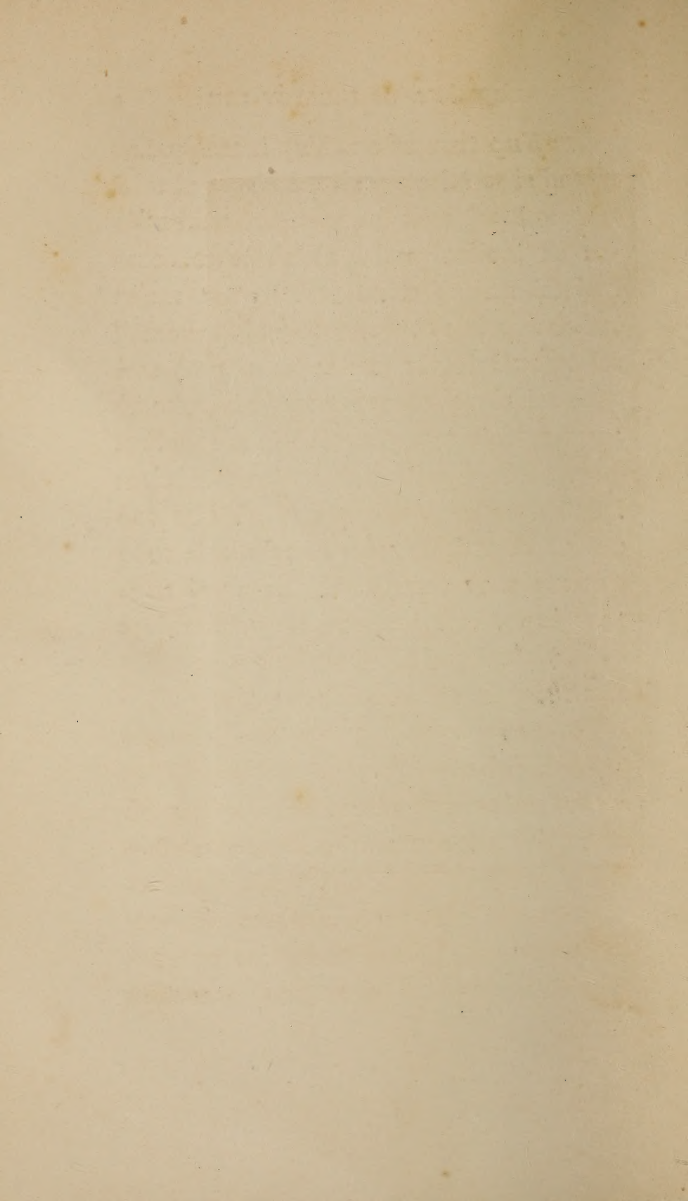


PARIS
ACHILLE FAURE, LIBRAIRE-ÉDITEUR
23, BOULEVARD SAINT-MARTIN, 23

1866



ERWIN PHOT. 4, Rue Frochot, Paris



MES VOYAGES

EN AMÉRIQUE

I

INTRODUCTION

S'il est vrai que les voyages forment l'esprit et le cœur, je dois avoir le cœur et l'esprit admirablement formés, car j'ai terriblement voyagé dans l'ancien comme dans le nouveau monde.

Mais, en admettant que les voyages n'aient pas sur le cœur et sur l'esprit toute l'influence qu'on a voulu leur accorder,

en supposant qu'ils ne servent qu'à satisfaire le sentiment de curiosité et le besoin d'émotion commun, à tous les hommes sensibles et doués d'imagination, ils seraient encore fort utiles et justifieraient l'amour qu'on a pour eux. Voir, apprendre, être ému, n'est-ce pas vivre? Certes, les émotions ne sont pas toutes agréables dans les longs et difficiles voyages d'outre-mer; mais les émotions, même les plus fâcheuses, ont cela de bon qu'elles s'emmagasinent pour ainsi dire en nous et nous font vivre dans le passé. Or le passé vaut presque toujours mieux que le présent, qui vaut très-souvent mieux que l'avenir.

Pourtant tout le monde ne peut pas voyager.

C'est donc à ceux qui ont été à même de voir et d'admirer les différentes scènes du grand théâtre du monde, à faire part de leurs observations en communiquant leurs impressions.

Je ne sais si le lecteur tirera quelque utile enseignement de ces pages de souve-

nirs écrites sans aucune prétention littéraire ni scientifique, mais à coup sûr il y trouvera des aperçus sur l'art qui a été l'étude de toute ma vie, des anecdotes récréatives; il y verra des traits de mœurs originaux, des coutumes souvent curieuses, des faits saisissants et caractéristiques, notamment lorsque je le conduirai en Californie, où je débarquai dans les premiers temps de la colonisation.

En me décidant à quitter la France que j'aimais tant, pour visiter l'Amérique que je ne connaissais pas, j'obéissais à mon penchant naturel pour les voyages, en même temps que je me rendais aux désirs qui m'avaient été souvent exprimés de me faire entendre aux États-Unis.

Muni d'un bon piano, — mon outil, — d'un sac de nuit et d'une seule petite malle, je partis pour le nouveau monde comme d'autres vont de Paris à Versailles pour y voir jouer les grandes eaux.

Je saluai la vieille Europe le cœur gonflé de cette aspiration fiévreuse mélangée

d'une crainte vague et d'une douce tristesse, qui est la première et peut-être la plus délicieuse émotion du voyageur.

En effet, je quittais des parents, des amis, la terre! mais j'allais voir l'Amérique, vivre d'une vie toute remplie d'attrayants dangers, sur ce monde liquide qu'on appelle l'Océan; j'allais jouir d'un ciel nouveau, respirer les senteurs d'une végétation inconnue, fouler le sol mystérieux que le génie de Colomb avait deviné, et c'étaient là de nobles et poétiques compensations aux tranquilles douceurs de la vie sédentaire.

Il me semblait que j'allais me détacher de notre globe pour prendre possession d'une planète nouvelle, et si j'avais été poëte, j'aurais trouvé de sublimes inspirations dans ce moment de trouble voluptueux où l'homme me parut plus grand et le monde plus vaste.

C'est le 2 novembre 1846 que je partis de Liverpool pour Boston, sur le steamer anglais *le Caledonia*.

Comme j'étais sur le point de m'embarquer, je vis un homme dont le visage ne m'était pas inconnu, qui allait et venait d'un air inquiet, demandant à parler au capitaine du bord.

L'histoire de ce personnage, possesseur d'une grande fortune et très-connu à Paris, mérite d'être racontée. Elle est à la fois sinistre et très-amusante, et nous ne dirons rien qui ne soit l'exacte vérité. Je ferai, si vous le voulez bien, de ce court récit le premier chapitre de ce livre.

II

Histoire de M. X...

— Le capitaine? le capitaine? où est le capitaine? disait M. X...

Le capitaine arriva.

— Mes malles, monsieur le capitaine? où sont mes malles?

— Je ne vous comprends pas, répondit en anglais le capitaine.

— Diable de langue! fit M. X... Pourquoi les Anglais ne parlent-ils pas français : ce serait bien plus commode?... Si

encore je savais où sont mes malles...

Voyant l'embarras où se trouvait M. X..., je m'offris à lui servir d'interprète auprès du capitaine, bien que la langue de lord Byron ne me fût pas très-familière à ce moment.

— Monsieur, quel service vous me rendez! me dit M. X... en me prenant affectueusement la main. J'ai dix-huit malles, et...

— Vous avez dix-huit malles! dis-je très-étonné.

— Sans doute, et ce n'est pas trop, lorsqu'il s'agit d'aller dans l'autre monde. Malheureusement, au moment de m'embarquer, impossible de savoir ce que sont devenus mes bagages. Et pourtant dix-huit malles, ça doit se retrouver.

Je pris des informations, et les dix-huit malles de M. X... furent retrouvées et embarquées.

Une heure après, nous roulions sur l'Océan.

La mer était tranquille, mais la brise

fraîchissait et présageait du gros temps pour le lendemain.

— L'Océan, me dit d'un air dédaigneux M. X..., n'est pas ce que je croyais. C'est grand sans doute, mais c'est plat.

— Ce n'est pas toujours plat, répondis-je, et peut-être demain regretterez-vous qu'il se soit trop soulevé.

— Je crois, monsieur, qu'on a beaucoup surfait la mer, pour humilier les rivières. C'est d'autant plus injuste que je ne sais pas ce que serait la mer sans les rivières. Particulièrement, je n'ai aucune raison de vanter les rivières au détriment de l'Océan, mais je suis juste, et je persiste dans mon opinion, la mer, c'est plat.

La brise fraîchissait de plus en plus. Bientôt le steamer eut de la peine à se frayer un passage au milieu des lames qui, molles d'abord, grandirent et se brisèrent avec fureur sur l'avant du vaisseau.

M. X... pâlit.

A mon tour j'éprouvai les premiers effets du roulis.

— Je ne sais pas ce que j'ai aujourd'hui, me dit M. X..., je ne me sens pas bien.

— Moi non plus.

— J'ai pourtant bien déjeuné.

— Moi aussi.

— Mais je crois que je ne dînerai pas de bon appétit.

— Moi non plus, répliquai-je en souriant, mais en souriant jaune.

— C'est l'estomac.

— Moi aussi.

— Tiens! c'est bizarre!

— Mais non, c'est très-naturel.

— La mer est moins plate, il me semble.

— Êtes-vous plus content d'elle?

— Oui, mais je suis moins content de moi... Comme le steamer se balance!... C'est agréable... Et pourtant... Ah! mon Dieu!... Serais-je empoisonné?

— Non, mais vous avez le mal de mer comme moi.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

— N'importe, je suis heureux de m'être embarqué.

A ce moment, une personne m'ayant appelé par mon nom, M. X... me serra affectueusement la main et me demanda quel était le but de mon voyage.

— Voir l'Amérique, lui répondis-je, et donner des concerts.

— Mais moi, me dit-il, vous ne vous douteriez pas du motif de mon départ. Je vais à la Nouvelle-Orléans. Je suis amoureux.

— Amoureux, c'est grave.

— Oui, amoureux d'une femme que j'ai rencontrée à un bal de l'hôtel de ville. Je n'ai jamais rien vu de pareil. Belle, grande, œil fascinateur, et quelque chose de superbe dans la démarche qui embrase les sens tout en inspirant le respect. Bref, une merveille.

— Et cette merveille est une demoiselle sans doute?

— Non, elle est mariée, et son mari habite avec elle à la Nouvelle-Orléans.

— Mais alors... si elle est mariée?...

— Oh! ce ne sera pas une difficulté.

— Que voulez-vous dire?

— J'espère faire enfermer son mari comme fou. Une fois reconnu fou, le divorce sera prononcé, et je me marierai avec elle. C'est dans cette prévision que j'ai rempli une partie de mes malles de cadeaux destinés à ma future épouse.

— Voilà, dis-je à M. X..., une excellente idée, en vérité, et qui prouve chez vous une imagination féconde.

— L'amour nous rend ingénieux. Et je l'aime tant, elle est si belle!... Descendez avec moi dans ma cabine, je vais vous faire lire quelques-unes des lettres qu'elle m'a écrites. Vous verrez quel style élégant et passionné. C'est Héloïse née créole, c'est-à-dire la nonchalance voluptueuse alliée aux sentiments les plus exaltés.

— Vous êtes un homme bien heureux.

— Oh! oui, bien heureux, bien heureux!

J'aurais voulu rester sur le pont, ayant

le plus grand besoin de respirer le grand air; mais M. X... insista tant et si bien qu'il me fallut céder.

En voyant qu'il y avait plusieurs lits dans sa cabine, M. X... entra dans une sainte fureur.

— C'est une horreur, dit-il, je suis trompé. Comment! j'aurai payé deux mille quatre cents francs pour n'être pas seul dans ma chambre!... Et qui va coucher avec moi?

— Monsieur, lui dit le maître d'hôtel, c'est un Anglais.

— Un Anglais! reprit M. X..., et pourquoi un Anglais? Est-ce parce que je ne sais pas parler anglais? Non, je n'ai jamais couché avec un Anglais et je n'y coucherai jamais.

Le capitaine fut appelé, et comme M. X... vit bien qu'il n'aurait pas une cabine pour lui seul, il me supplia de prendre la place de l'Anglais. Celui-ci ayant consenti à opérer cet échange de cabine, je devins le compagnon de M. X..., qui chaque jour me

faisait lire deux ou trois lettres de sa belle créole. Il en possédait au moins quarante.

Il y avait quelques mois que j'étais en Amérique lorsque, ayant débarqué à la Nouvelle-Orléans, je rencontrai M. X...

— Eh bien! me dit-il, cela a parfaitement réussi.

— Quoi cela?

— Mon projet... J'ai fait enfermer le mari comme fou, le divorce a été prononcé et j'ai épousé sa femme.

M. X... parlait très-sérieusement, et je me sentis pénétré d'horreur à la pensée d'un acte aussi monstrueux.

— Vous avez, dis-je à M. X..., employé pour satisfaire votre amour un moyen abominable. N'avez-vous pas de remords?

— Je n'ai pas de remords, mais j'ai quelque regret d'avoir si bien réussi. S'il n'était pas beaucoup plus difficile de faire sortir de la maison des aliénés un homme sain d'esprit que de l'y faire entrer, de déclarer nul un divorce que de rompre un mariage, et s'il n'était pas impossible

à un mari démarié de le décider à se remarier avec sa propre femme, il y a longtemps déjà que le pauvre diable aurait reconquis sa position première et moi la mienne.

— Vous n'êtes donc pas heureux en ménage?

— Hélas! je l'ai vu, mais trop tard, le bonheur n'est d'aucun monde, pas plus de l'ancien que du nouveau.

La séduisante créole qui s'était prêtée de si bonne grâce à faire passer pour fou son premier mari, rendit le second si malheureux par ses exigences de tous les moments, que M. X... devint fou réellement. Il fut enfermé pour le bon motif, celui-là, et mourut bientôt après dans un état de prostration complet.

Quant au premier mari, au faux fou, il rit beaucoup en apprenant la fin tragique de son successeur aux faveurs de son ex-tendre moitié. Ayant obtenu sa mise en liberté, il avoua qu'il s'était prêté de bonne grâce à jouer le rôle de fou, dans la crainte

de le devenir réellement et pour se débarrasser de sa femme.

Le plus fou des deux n'était donc pas celui qu'on croyait.

III

Entre l'ancien et le nouveau monde. — La vie à bord.
L'Écume de mer.

Pour le passager de première classe qui n'a pas le mal de mer, la vie est douce à bord des steamers transatlantiques. La table y est aussi riche et aussi bien servie que dans les premiers restaurants de Paris, et on peut, moyennant un supplément de prix, boire des vins français et étrangers des meilleurs crus.

Malheureusement pour la plupart des passagers, ils ne peuvent guère profiter de

ces magnificences gastronomiques, l'estomac suivant trop fidèlement les mouvements aussi peu appétissants que possible du vaisseau sans cesse ballotté.

Sans être précisément malade, je ne me sentais pas bien, et ce n'est que du bout des lèvres que je goûtais à la nourriture qui m'était offerte. Le crépitement de la machine et le bruit des roues mordant la lame écumeuse m'incommodèrent pendant les premières heures de navigation; mais je m'y habituai peu à peu, au point de n'y plus faire attention.

Je passais une partie du temps, lorsqu'il ne pleuvait pas, assis sur la dunette à côté du timonier, contemplant le ciel et la mer et cherchant des yeux les limites d'un horizon qui semblait s'éloigner à mesure que nous avancions.

Les moments qui s'écoulèrent ainsi pour moi dans une rêverie qui tenait de l'extase furent à la fois tristes et doux.

Cherchant à comparer l'infini qui m'environnait de toute part au steamer perdu

dans l'espace, je fis sur les choses et les hommes une foule de réflexions philosophiques qui berçaient et endormaient mon esprit.

J'étais heureux des sensations nouvelles qui s'éveillaient en moi, mais à ce bonheur venait toujours se mêler un sentiment de profonde mélancolie, et le regret d'avoir quitté la France.

Le plus souvent je n'étais interrompu dans mes rêveries que par les chants plaintifs de l'équipage exécutant la manœuvre. Alors je descendais dans ma cabine, où, trois fois sur quatre, je trouvais M. X... relisant les lettres de sa délicieuse créole.

Je ne suis pas de ceux qui croient que, pour décrire la nuit, le poëte ou le compositeur doit se placer dans les ténèbres, et je sais bien des pastorales qui ont été écrites au milieu du tumulte des villes, entre quatre murs étroits. Pourtant, un jour, à la vue des lames vertes venant se briser en poussière blanche et

frémissante le long du steamer, j'eus l'idée d'une composition musicale caractéristique.

Il n'y avait point de piano à bord du *Caledonia*, mais depuis longtemps je m'étais accoutumé à penser en musique sans le secours d'aucun instrument. De mes méditations sur ce sujet il résulta le morceau de piano que je publiai sous le nom de *l'Ecume de mer*.

Les sujets de distraction sont rares à bord, où la vie est si uniforme et où, sauf les accidents de température, les jours se suivent et se ressemblent de tout point.

Je fis, heureusement, la connaissance d'un vieux marin qui se rendait au grand banc de Terre-Neuve pour surveiller des pêcheries dans lesquelles il était intéressé. Il me parla dans le plus grand détail de la pêche à la morue américaine et des pêches analogues qu'il avait longtemps faites sur les côtes d'Afrique. Ce qu'il me dit était si nouveau pour moi, si intéressant, que je

pris à ce sujet des notes que j'ai conservées. Elles trouvent ici tout naturellement leur place, et j'espère qu'elles paraîtront à la plupart de mes lecteurs aussi nouvelles et aussi intéressantes que je les ai trouvées moi-même.

IV

Quelques mots sur la pêche de la morue. — Les crabes, les homards et les mollusques des bancs de Terre-Neuve. — Les pieuvres.

La pêche, on l'a dit justement, est l'agriculture de la mer. Toutefois, il y a cette différence entre l'agriculture de la mer et celle de la terre, que cette dernière est le privilége exclusif du propriétaire du domaine cultivable, tandis que la première appartient à tous.

Le bâtiment du pêcheur, me disait le marin dont j'ai parlé plus haut, peut être assimilé à une métairie; la mer qu'il sil-

lonne répond au champ que laboure le fermier; les matelots de l'un représentent les ouvriers de l'autre; les filets et les différents engins de pêche sont pour le premier ce que les instruments de labour sont pour le second.

Au lieu de blé, de raisin, d'avoine, la récolte se compose de morues et de harengs, et la consommation générale s'empare également des deux produits. Aussi Franklin a-t-il pu dire justement que tout homme qui pêche un poisson tire de la mer une pièce de monnaie.

Le grand banc de Terre-Neuve, qui a cent cinquante lieues de long, est, avec les atterrages de l'Islande, la station privilégiée des morues et des harengs, avec deux ou trois espèces d'autres poissons éminemment producteurs.

Les crabes et les homards sont aussi nombreux que des fourmis dans certaines parties de ce riche banc de Terre-Neuve, qui n'est pas moins abondant en mollusques de tous les genres. La *pieuvre*, dont

on a tant parlé depuis la publication des *Travailleurs de la mer* de M. Victor Hugo, s'observe en abondance dans ces parages, et son poids excède rarement deux ou trois kilogrammes. Mais on comprend que, pour l'intérêt de son récit, le poëte ait choisi une exception parmi les animaux gigantesques de cette espèce. Il suffit que le poulpe qui attaque Giliatt ait pu exister. Or il résulte du rapport du lieutenant Rouger, commandant le bateau à vapeur *l'Alecton*, se rendant à Cayenne, dans le cours de l'année 1851, que cet aviso avait rencontré entre Madère et Ténériffe un poulpe de 5 à 6 mètres de long, sans compter les huit bras, dont la bouche en bec de perroquet ne mesurait pas moins d'un demi-mètre, et dont le poids total ne pouvait pas être évalué au-dessous de 2,000 kilogrammes.

L'équipage essaya de s'en emparer à l'aide d'un nœud coulant. On tira sur le monstre plusieurs coups de fusil, mais sans effet appréciable. On l'attaqua vainement

avec des harpons : ils glissaient sur sa chair molasse. Cette chasse dura trois heures.

Enfin l'énorme animal fut atteint par une balle qui pénétra dans son corps et provoqua l'éruption d'une grande quantité de sang, d'écume et de matières gluantes répandant une forte odeur de musc. On profita de son étourdissement pour le saisir à l'aide d'un nœud coulant. Mais le poids de cette masse était tel qu'elle se sépara en deux ; la partie postérieure resta seule à bord du vaisseau. L'autre partie retomba dans la mer et disparut.

La pêche à la pieuvre ne sera jamais qu'un simple amusement, et c'est des pêches utiles que m'entretint le vieux marin dont je vous ai parlé plus haut.

La pêche de la morue est aujourd'hui si importante que, si ce poisson venait, par impossible, à disparaître tout d'un coup, il en résulterait une perturbation dans nos habitudes, et la disette serait partout à craindre.

Qu'on en juge par quelques chiffres.

La pêche à la morue emploie 6,000 navires de différentes natures;

100,000 marins y sont occupés, et leur active industrie produit chaque année le total énorme de 48 millions de kilogrammes de poisson.

La pêche à la morue se fait avec des lignes de fond.

Ce poisson pullule en si grande abondance sur le banc, qu'il semble attendre avec impatience l'hameçon du pêcheur pour s'y faire accrocher.

Le nombre des morues qu'un homme peut prendre en un seul jour est d'environ quatre cent cinquante, et l'on estime à deux mille cinq cents de ces voraces habitants des mers la pêche de chaque homme pendant la durée d'une campagne.

Que penseront de ces résultats presque fabuleux les modestes et patients pêcheurs de goujons qui passent, au bord de la Seine, de longs jours d'attente à suivre d'un regard mélancolique et régulier un

bouchon à flot, lequel ne plonge, hélas! trop souvent que pour ramener à la surface une ingrate semelle de botte ou, ce qui est moins gai, le cadavre d'un noyé!

Mais, si la pêche est productive au banc de Terre-Neuve, elle ne saurait l'être jamais assez pour récompenser le rude travail et la constante énergie des marins qui se livrent à ce labeur.

Sur le banc et les atterrages de Terre-Neuve, les coups de vents sont pour ainsi dire l'état normal, le brouillard pénètre les plus solides étoffes, le froid est excessif et les sinistres sont fréquents et horribles. Les glaces entourent les marins, et les banquises, dont quelques-unes atteignent les proportions d'une montagne, enferment les navires de Terre-Neuve jusqu'en mars et en avril.

Le capitaine Le Roy, du port Saint-Pierre, a fait sur l'état de l'atmosphère dans ces contrées tempêtueuses, des observations qui se traduisent par des chiffres éloquents. Les voici :

	JOURS
	—
Pluie	87
Brume	92
Neige	61
Temps plus ou moins beau	125

Dans un pareil climat, observe M. Sabin Berthelot, une impérieuse nécessité oblige le matelot à des dépenses qui le privent d'une partie de ses profits, car il doit, avant toute autre chose, se précautionner contre les rigueurs du froid; ses lourds vêtements, le baquet couvert dans lequel il se pose pour procéder à ses travaux journaliers, le tiennent dans une gêne continuelle au milieu d'une mer tourmentée.

Sur 240 jours de mauvais temps (pluie, temps couvert, brume, neige ou poudrin), il en faut compter 109 de gelée.

— Ne trouverait-on pas, dis-je au marin qui me donnait ces explications, des morues ailleurs que sur ce froid et tempétueux banc de Terre-Neuve et dans l'Islande glacée?

— Si bien, me répondit-il, et la pêche de la morue et de différents autres poissons plus délicats que ce dernier, et tout aussi propres à la salaison, serait plus abondante sous le ciel chaud et clément du littoral africain, que sur le banc de Terre-Neuve. Mais il a fallu cent ans pour établir des pêcheries en Amérique, il en faudra peut-être autant encore pour en établir sous les latitudes méridionales.

— La routine, à ce qu'il paraît, est de toutes les mers comme elle est de tous les pays.

— Vous avez raison, et pour vous donner une idée de la puissance de la routine relative aux pêches, je n'aurais qu'à vous faire, d'après George Glas, le tableau édifiant des pêches si fructueuses, mais en petit nombre, qui se font non loin des îles Canaries. Mais que voulez-vous obtenir de matelots qui soutiennent savoir sur la morue tout ce qu'on peut en savoir, et même connaître leurs opinions politiques?

— Comment, leurs opinions politiques?

— Certainement. En 1835, un patron de barque me dit, avec conviction, que la pêche était très-précaire depuis la révolution de Juillet.

— Ainsi la morue serait légitimiste, et bouderait au plus profond des mers l'avénement des Orléans ! Adorable, en vérité... Et sur la côte occidentale d'Afrique, la morue est-elle aussi légitimiste?

— Je n'en sais rien; il faudrait demander cela au patron de la barque. Ce que je puis assurer, c'est que la morue, pas plus que les autres poissons propres à la salaison, et dont la pêche sérieusement organisée serait une source nouvelle et inépuisable de revenus, n'a jusqu'ici boudé l'hameçon d'aucun parti politique dans cette Californie ichthyologite.

— Vous m'avez promis de me donner un tableau des pêches de la côte septentrionale d'après George Glas, je vous écoute.

— Très-volontiers. Et d'abord établissons que les poissons de ces parages re-

montent au nord à la fin de l'hiver par bandes de plusieurs millions, pour redescendre ensuite graduellement vers le midi. Ces migrations n'ont rien de préjudiciable aux pêcheurs qui les suivent et les attrapent partout en profusion.

La première chose que fait le pêcheur qui arrive dans ces mers poissonneuses est naturellement de se procurer les appâts nécessaires. Ces appâts simulent de petits poissons quand c'est le tessard qu'on veut pêcher. Les lignes sont faites de six fils de cuivre tressés ensemble; les hameçons ont environ cinq pouces anglais de long; ils sont sans barbillon ou crochet; enfin la verge, qui est recouverte de peau de poisson jusqu'à sa partie recourbée, est disposée de manière à rester horizontale.

Le coup d'œil offert par les barques au moment où s'ouvre la pêche est original et pittoresque.

Arrivées à environ un quart de lieue de la côte, elles forcent de voiles de manière à courir de cinq à six nœuds à l'heure.

Les lignes sont mises à l'arrière et la vitesse de la marche fait rester les appâts à la surface de l'eau. Les tessards se précipitent sur cette proie trompeuse, et, croyant avaler un petit poisson, avalent l'hameçon malgré sa longueur. Ils y vont de si bon cœur, ces voraces tessards, qu'il faut quelquefois les éventrer pour retirer l'hameçon.

Trois hommes prennent souvent deux cent cinquante et même trois cents de ces gloutons en une heure.

Il est des barques de cent tonneaux qui, en peu de jours, ont complété leur chargement avec ce seul poisson.

— Mais qu'est-ce que le tessard?

— C'est une sorte de gigantesque maquereau sans écaille, de la grosseur des saumons, avec lesquels on pourrait les confondre une fois salés et séchés. Mais ce n'est pas là, à proprement parler, la grande pêche qui se fait par quarante et cinquante brasses de profondeur. Des lignes plombées remplacent les lignes faites pour flot-

ter, et le pont est bientôt couvert de morues qui sont aussitôt éventrées et salées. Lorsque le vent devient trop fort, le patron de la barque fait rentrer toutes les lignes, et l'on cingle vers un des promontoirs de la côte, où l'on trouve un abri. Comme il faut se nourrir, les matelots songent à faire la cuisine et à prendre leur repas, qui sera l'unique de la journée : ils apprêtent une soupe avec de la morue, des samas ou des curbinas, excellents poissons qu'ils assaisonnent d'oignons, de piments rouges et de vinaigre. Rien n'est plus appétissant.

— Je le crois.

— Le poisson bouilli est jeté à la mer, et, pour second plat, on n'a que l'embarras du choix parmi les poissons à faire griller qui vivent dans ces riches parages avec la morue. Ce sont, dans la famille des gades, les merlans, les lottes, les mustèles, les brosmes, les phycis, etc. ; parmi les scombres, les bonites, les pélamides, les espadons, les caraux, etc. ; enfin, les sujets si variés et si savoureux de la famille des

coriphènes, de celle des clupes, de celle des samones, etc.

Après ces explications, et beaucoup d'autres dont je fais grâce au lecteur, ce livre n'étant pas un traité de pêche, mon vieux marin (qui pourtant allait surveiller, nous l'avons dit, des pêches sur le banc de Terre-Neuve, dans lesquelles il avait pris un intérêt), mon vieux marin resta convaincu que l'avenir des grandes pêches était sur la côte africaine. Il résumait ainsi les avantages de la pêche africaine sur celle de Terre-Neuve :

1° Avantage de proximité pour les pêcheurs européens;

2° Avantage d'emplacement ou de station;

3° Avantage de climat;

4° Avantage de produit.

Je soumets au jugement de ceux que cela peut intéresser plus particulièrement tant d'avantages accumulés, et je m'arrête pour regarder au loin la première terre américaine qui s'offre à notre vue.

On dirait un nuage à l'horizon dont les teintes bleues se dessinent de plus en plus vigoureuses.

Mon cœur palpite à cette vue de la terre vers laquelle m'attire un irrésistible besoin.

Je n'ai jamais si bien compris que ce jour-là, qu'on ne contrariait pas en vain les instincts de la nature, et que si la mer est une belle chose pour les poissons, c'est la terre qu'il faut à l'homme.

Encore quelques tours de roues et nous touchons à Halifax.

V

Halifax et les chiens de Terre-Neuve.

Nous n'avions que de courts moments à rester dans la vaste baie d'Halifax : le temps de mettre à terre les dépêches européennes et de prendre quelques colis pour Boston, notre destination dernière.

J'étais avec tous les autres passagers du *Caledonia* sur le pont, nourrissant mes yeux de tout ce qui pouvait s'offrir à ma vue, et ne voyant jamais assez de choses pour satisfaire mon impatiente curiosité.

L'entrée de la baie est partagée en deux

passes par une île boisée, riante et qui me parut émaner de frais et doux parfums balsamiques.

C'est l'île appelée *Nabs-Island*.

L'une de ces passes, celle du côté ouest, est accessible aux vaisseaux du plus fort tonnage, et j'en vis un certain nombre au mouillage.

L'autre passe, celle de l'est, est moins profonde, et je n'y ai vu que des navires d'un faible tirant d'eau.

Deux phares éclairent l'entrée de la baie d'Halifax, considérée comme une des plus belles de la côte orientale de l'Amérique du Nord.

Un des phares est placé sur l'île Sambro, à environ douze milles de la ville. Il s'élève à cent trente-deux pieds au-dessus de la mer.

L'autre phare n'a que cinquante-huit pieds de haut, et se trouve placé plus avant dans la mer sur l'île Nabs.

La capitale de la Nouvelle-Écosse est une petite ville proprette, passablement

bâtie, d'un aspect engageant et remplie de mouvement.

Un certain nombre de maisons sont en bois peint, les autres en briques.

Notre steamer alla s'amarrer à l'un des beaux quais, tout garnis de nombreux et vastes magasins où les navires peuvent transborder facilement leur cargaison, et de là nous pûmes jouir de la vue complète d'Halifax s'étendant sur une colline d'environ deux cent cinquante pieds de hauteur.

La population, que je ne fis pour ainsi dire qu'entrevoir, me parut intelligente et active.

Il y a vingt ans qu'Halifax n'avait guère que vingt mille habitants; on en compte aujourd'hui quarante mille.

Cette ville, dont l'avenir est considérable, grâce à sa situation qui en fait un point de station pour les navires dans leurs voyages entre l'Europe et l'Amérique, possède déjà plusieurs banques, une chambre de commerce, des chantiers de construc-

tion, des écoles et deux ou trois journaux. Des fils pour la télégraphie électrique mettent en contact immédiat et constant Halifax avec tout le continent américain.

A peine les steamers venant de Liverpool arrivent-ils dans la capitale de la Nouvelle-Écosse, qu'ils transmettent à toutes les villes des États-Unis les principales nouvelles d'Europe.

En échange des produits qu'il reçoit des Antilles et des États-Unis, Halifax donne, comme principaux articles d'exportation, des morues salées, des maquereaux, des saumons, des harengs; de l'huile de foie de morue, de l'huile de phoque, de l'huile et du blanc de baleine, des fourrures, des viandes fumées et du charbon de terre tiré des mines de Sidney et de Picton; enfin les chiens fameux de l'espèce si belle de Terre-Neuve.

J'aime les chiens avec une sorte de passion, et tous mes amis savent avec quel soin quasi paternel je les élève et je les

soigne. Mes caniches font l'admiration de tous ceux qui viennent me voir, autant par la beauté de leur toison, qui pourrait lutter avec celle des mérinos d'Espagne, que par leur rare intelligence et leur bon naturel. Mes levrettes n'ont qu'un tort, celui d'être trop grasses, contrairement à ce qu'on exige d'elles, et j'avais un chien de Terre-Neuve qui a toujours sa place dans mes meilleurs souvenirs.

Naturellement je pensai à cette belle et forte espèce de chiens en approchant du pays qui leur est originaire.

La pêche à la morue racontée par le vieux marin m'avait intéressée, mais c'est surtout sur les chiens de Terre-Neuve que je voulais avoir des notions exactes.

Je fus servi à souhait, car un habitant de Terre-Neuve ayant monté à bord avec quatre magnifiques chiens de cette admirable race, nous engageâmes bientôt la conversation sur ce sujet.

J'appris de lui qu'il y a deux espèces de

chiens de Terre-Neuve, les poils ras et les poils longs.

Les poils longs sont incontestablement plus beaux que les poils ras, et ce sont les seuls qu'on connaisse généralement en Europe; mais les poils ras sont plus estimés que ces derniers dans le pays, parce qu'ils sont plus vigoureux et plus capables, en conséquence, de rendre les services qu'on exige d'eux, et dont ils s'acquittent avec tant de zèle et d'intelligence.

On les dresse à déterrer le bois sous la neige et à le traîner jusqu'à l'habitation de leur maître. On les attèle à des chariots chargés très-lourdement souvent, et ils sont employés avec avantage à la pêche au loup marin, et même à la pêche à la morue lorsque la mer est couverte de glaçons.

La pêche à la morue par les chiens de Terre-Neuve est à coup sûr fort originale.

Des trous sont pratiqués dans la glace et des lignes y sont introduites; on donne ensuite le bout de la ligne au chien qui la

tient dans sa gueule. Dès que le chien sent que le poisson a mordu, il court entraînant la morue, que les hommes vont ensuite recueillir sur la glace. Puis on jette de nouveau la ligne à la mer, et le chien se remet en pêche.

Les habitants de Terre-Neuve ont tous un certain nombre de ces utiles animaux, et ce sont les plus pauvres qui en ont le plus.

C'est tout profit, car les chiens ne coûtent rien à nourrir.

Ils pourvoient eux-mêmes à leur subsistance, en maraudant autour des établissements de salaison, où les têtes et les nageoires de morues ne manquent jamais.

Beaucoup de colons font le commerce des chiens à long poil. Ces races sont très-fécondes, et chaque chien, pris sur les lieux, se vend de douze à quinze shillings anglais.

On peut dire que le terre-neuve tient le milieu entre l'animal essentiellement ter-

restre et l'amphibie. A terre, il est indolent, lourd, et son regard a le plus souvent un caractère languissant. A l'eau, sa nature semble radicalement changée ; il se montre souple, vigoureux, plein d'énergie, et son œil transfiguré lance des éclairs. Il nage avec l'aisance d'un phoque, et son instinct le porte à s'emparer de tout ce qui flotte, pour l'entraîner sur le rivage. Il est beau dans ce noble exercice de sauvetage, c'est sa gloire, et il le comprend. Et voilà pourquoi ses forces se décuplent et son œil brille.

Un jour, un petit chien tracassier, comme toutes les petits espèces, dresse les oreilles, montre ses dents, hérisse son poil, et se présente, insolent et provocateur, auprès d'un superbe chien de Terre-Neuve, sous lequel il aurait passé comme sous un pont suspendu. Cela avait lieu au bord de la mer.

Le majestueux insulté détourne la tête dédaigneusement pour ne pas voir le pygmée qui ose lui chercher noise, et attend

que la réflexion calme cette ridicule querelle. Mais les passions sont aveugles, et le petit provocateur, prenant la commisération de son superbe ennemi pour de l'hésitation ou de la crainte, redouble de fureur, et va même, je crois, jusqu'à faire mine de lui mordre les pattes; il n'aurait pas pu atteindre plus haut. C'en était trop, et le privilége des faibles a ses limites comme la complaisance des forts. Notre terre-neuve ne se met pas en colère, mais il prend délicatement son provocateur par la peau du dos, et le porte, à quinze pas du rivage, dans la mer. Puis il le lâche et revient. Soit que la fraîcheur de l'eau eût calmé les transports du petit chien, soit qu'il ne sût pas nager, il barbota maladroitement, renifla l'eau salée, tourna deux ou trois fois sur lui-même, et disparut dans les flots en faisant entendre un douloureux gémissement qui semblait dire : Grâce!

Le terre-neuve était bon prince au fond, et ne voulait pas la mort du pécheur.

Aussitôt il se jette à la nage, avance par une coupe hardie et savante jusqu'au point où l'eau écumante et tournoyante montre l'abîme dans lequel le téméraire a disparu, et se lance à sa recherche. Il le voit au fond grattant le sable, le prend, comme il avait fait la première fois, délicatement par la peau du dos, et le ramène à terre sain et sauf, et sans doute à tout jamais guéri de la détestable envie de chercher querelle à plus fort que soi et de batailler.

Rien qui mérite d'être rapporté ne marqua notre départ d'Halifax.

Nous reprîmes la mer, et nous arrivâmes à Boston après dix-huit jours de traversée à partir du moment où nous quittâmes Liverpool.

Aujourd'hui on fait cette même traversée en dix ou onze jours.

Nous n'étions pas encore à quai, qu'un Américain, monté à bord je ne sais comment ni à quelle heure, vint à moi.

— Comment trouvez-vous l'Amérique?

me dit-il. N'est-ce pas que c'est un admirable pays?

Attendez au moins que je débarque, répondis-je.

L'orgueil national du Yankee venait de se faire jour par ce seul mot, qui peint tout un caractère.

VI

Boston et la fumée de tabac.

Si l'Américain dont je viens de parler avait attendu que j'eusse mis pied à terre pour m'adresser cette question, j'aurais répondu affirmativement, car les quais et les docks d'une grande dimension, le mouvement considérable du port et la ville de Boston elle-même me donnèrent à première vue la meilleure opinion des États-Unis. J'étais d'ailleurs si heureux de me retrouver sur une terre quelconque, après ces dix-

huit grands jours de mer, que j'aurais trouvé admirable le Groënland ou la terre de Van-Diémen.

Je ne fus pas moins heureux de l'accueil si flatteur qui me fut fait par une députation d'artistes et de notables du pays, lesquels, ayant su par les journaux anglais mon embarquement à bord du *Caledonia*, vinrent très-aimablement à ma rencontre. Ces messieurs insistèrent de la manière la plus flatteuse pour me décider à me faire entendre d'abord à Boston; mais j'avais résolu de débuter à New-York, et je les priai de me laisser partir pour la *cité impériale*, leur promettant de revenir bientôt parmi eux.

Boston a été nommée la nouvelle Athènes, tant les puritains austères qui la peuplèrent dans le principe, et la peuplent en grande partie encore aujourd'hui, ont montré d'ardeur à l'étude et ont favorisé la création d'établissements consacrés à l'instruction. On me fit visiter plusieurs de ces établissements, que je trouvai parfaitement

tenus, et j'allai saluer l'historique et illustre Faneuil Hall.

C'est dans cet édifice d'un aspect si simple, et dont la vue élève l'âme et fait battre le cœur, que les libérateurs de l'Amérique délibérèrent, dans les moments les plus difficiles, sur les moyens d'affranchir la patrie et d'en chasser l'ennemi.

L'hôtel où je descendis était, comme presque tous les hôtels en Amérique, d'un confortable qui étonne et ravit le voyageur européen. Vaste table d'hôte admirablement servie, sinon toujours excellente (il n'y a guère de bons cuisiniers qu'en France); vastes lavabos dans les chambres avec robinets d'eau froide et d'eau chaude; becs de gaz; tapis partout; grand salon de compagnie dans lequel je vis pour la première fois un piano américain, si carré, si lourd, que de loin on aurait pu le prendre pour un de ces animaux antédiluviens dont Cuvier a reconstitué l'espèce.

Dans l'hôtel même, au rez-de-chaussée, un *bar-room*, ou taverne, offrait aux voya-

geurs d'excellentes boissons américaines avec un grand nombre de journaux, étendus un peu partout, et sur lesquels même on marchait parfois irrespectueusement.

Un usage aussi peu digne qu'irritant le plus souvent est celui que cultive en France, sous le nom de *pourboire*, tout un monde de serviteurs.

Cet usage n'existe pas en Amérique, et j'en félicite ce pays. Dire à un homme, écrit quelque part le critique musical M. Azevedo : — Tiens, mon ami, voilà pour boire ! — c'est lui dire implicitement : — Je te crois porté à l'ivrognerie et je viens encourager chez toi cette passion en te donnant les moyens de la satisfaire.

Malheureusement cette calamité du pourboire n'est pas près de finir, car elle a pour bases la vanité de ceux qui donnent et la bassesse de ceux qui reçoivent. Or bassesse et vanité ne paraissent pas avoir envie de déposer de sitôt leur démission sur les autels de la modestie et de la dignité.

Toutefois, et comme tout finit par se gâ-

ter, même en Amérique, j'ai ouï dire que les gratifications de ce genre commençaient à être mises en pratique dans quelques villes des États-Unis où la fashion va plus particulièrement passer la saison des chaleurs. Dans certains hôtels de ces stations d'été, les pourboires sont une véritable rançon de famine, si j'en crois la petite aventure suivante :

M. T... venait d'arriver dans un des hôtels les plus fashionables de Saratoga. A l'heure du déjeuner, il descend dans la salle à manger, et commande un filet de bœuf. Au bout d'un moment, le garçon revient de la cuisine annoncer qu'il n'y a pas de filet.

— Comment! pas de filet à cette heure?

— Peut-être s'en trouverait-il, monsieur, mais le chef refuse de vous en fournir, parce que, dit-il, « il ne vous connaît pas. »

— Fort bien, fait le voyageur; mais si le chef ne me connaît pas, le maître de la maison me connaît, lui, et je vais lui parler.

A ces mots, M. T... se lève, et se rend au bureau de l'hôtel, où il raconte ce qui vient de lui arriver. M. M..., l'hôtelier, se confond en excuses, blâme l'insolence de son cuisinier, et séance tenante lui envoie un ordre écrit de servir à M. T... le meilleur morceau de filet qu'on puisse trouver parmi les provisions de boucherie. Cela fait, M. T... retourne prendre sa place à table et attend.

Il attendit un quart d'heure, puis s'adressant au garçon :

— Le cuisinier a reçu l'ordre de M. M..., demanda-t-il.

— Oui, monsieur.

— Eh bien! et le filet?

— Le cuisinier dit que l'ordre n'y fait rien, et il répète qu'il ne vous en servira pas « parce qu'il ne vous connaît pas. »

Nouvelle plainte au maître de la maison, qui n'y put rien. S'il était entré en conflit direct avec son cuisinier, celui-ci, une heure après, eût planté là l'hôtel et ses trois ou quatre cents hôtes sans dîner. Il eût fallu

quelques jours pour le remplacer, fort imparfaitement peut-être. M. T... le comprit; mais pour ne pas se soumettre à l'exaction, il alla manger et loger ailleurs. Cette fois il fut bien traité; il avait eu soin, en arrivant, de faire la connaissance du chef de cuisine, et de s'assurer les bons offices du garçon. Total : — 25 shillings. C'était 4 de plus qu'il n'eût à payer à l'hôtel pour la semaine qu'il y séjourna.

Il est peu de pays où le vin ne soit pas une boisson de luxe. La France, sous ce rapport comme sous bien d'autres, fait une heureuse exception à la règle.

En Amérique on ne boit habituellement que de l'eau à tous les repas.

Quand on veut faire un extra on demande du vin de Champagne.

Ce vin, au reste, a le privilége de plaire sous toutes les latitudes, et on a dernièrement dressé un tableau assez curieux de la consommation de ce petillant et joyeux liquide dans les différents pays du monde. Ce tableau nous donne un total de trente

millions de bouteilles, réparti de la manière suivante :

Pour la Belgique................	500,000
— Hollande................	500,000
— France................	2,500,000
— Angleterre................	5,000,000
— Allemagne................	1,500,000
— Espagne et Portugal......	300,000
— Italie................	400,000
— Russie et Nord...........	2,000,000
— Afrique................	100,000
— Amérique................	10,000,000
— Indes................	5,000,000
— Pays divers, avec appoint pour arriver à un chiffre rond......	2,200,000
Total.........	30,000,000

On voit que c'est l'Amérique qui, de tous les États du monde, consomme le plus de vin de Champagne.

Mais la Champagne produit-elle tout ce vin?

A coup sûr il se fabrique beaucoup de faux vin de Champagne comme il se fabrique beaucoup de faux vin de Médoc; toutefois la Champagne est assez fertile pour fournir de sa liqueur mousseuse aux

cinq parties du globe. En effet, les trente millions de bouteilles que nous venons de trouver au total de la consommation générale ne représentent que cent mille pièces de la contenance de 250 bouteilles. Or, la seule portion du territoire de la Champagne plantée de vignes donne, bon an mal an, un rendement moyen d'au moins trois cent mille pièces, y compris toutefois les vins rouges et blancs affectés à la consommation locale ou à la vente en fûts, et qui correspondent approximativement au chiffre de cent quatre-vingt mille pièces. Ces derniers sont donc dans la proportion de trois cinquièmes de la totalité de la production, alors que les vins mousseux n'absorbent que deux cinquièmes de cette même production.

On voit par ces divers chiffres, et se crût-on fondé à en discuter quelques-uns, que le sol de la Champagne produit bien au delà de ce que peuvent réclamer les besoins de la consommation universelle de ces célèbres vins.

Je reviens à mon hôtel de Boston.

Dans le *bar-room*, je vis une vingtaine d'Américains fumant dans la position burlesque et très-originale qui a servi de texte à tant de joyeuses critiques. Ils étaient assis les jambes plus haut que la tête et présentaient aux passants de la rue la semelle de leurs bottes. Ces semelles étaient si bien alignées qu'on aurait pu croire à une inspection de chaussures.

Au reste, tout est bien aligné à Boston : les constructions comme les rues, dont la plupart sont bordées d'arbres d'un effet charmant à la vue et propres à purifier l'air.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les trois villes de Charlestown, de Cambridge et de South-Boston, reliées à la capitale de l'État par six ponts, dont l'un ne mesure pas moins de 6,190 pieds de long sur 40 de large, j'examinai plus attentivement, à Charlestown, une aiguille en granit, de 222 pieds de haut, érigée en commémoration d'une victoire décisive remportée par

les volontaires américains sur les troupes anglaises.

Je fis mes adieux à M. X..., qui partit avec ses dix-huit malles à la conquête définitive de sa belle créole, et je me dirigeai vers New-York, où j'avais hâte d'arriver pour ouvrir la série de mes concerts.

Un commissionnaire se chargea de mes légers colis, et je le suivis à pied après avoir allumé un cigare. Je n'avais pas fait dix pas dans la rue qu'un agent de police vint à moi d'un air sévère :

— Monsieur, il est défendu de fumer,

— Vous voulez rire, monsieur l'agent.

— Je ne ris jamais. Il est défendu de fumer dans la rue. Si vous voulez absolument fumer, rentrez chez vous.

— Mais j'ai vu hier vingt personnes fumer les jambes en l'air. Est-ce qu'il n'est permis de fumer que dans cette posture réjouissante ?

— On a le droit de fumer dans toutes les postures, mais chez soi seulement. Une loi interdit formellement de fumer dans la

rue. Cette infraction à la loi devient plus choquante et plus blâmable le dimanche, qui est le jour consacré à la gloire de Dieu.

— En quoi la fumée de mon cigare peut-elle contrarier les méditations de ceux qui lisent la Bible?

— C'est inconvenant et défendu.

Je ne pus m'empêcher de trouver bien tyrannique cette interdiction dans le pays de toutes les libertés, mais il me fallut obéir.

Aujourd'hui, à ce que j'ai ouï dire, on peut fumer partout et tous les jours à Boston. C'est un progrès, disent les uns; c'est une irrévérence, disent les autres. Pour moi c'est la chose la plus simple et la plus naturelle du monde.

VII

New-York. Les églises et les quakers. — Staten-Island.
Un employé à cent francs par mois.

Un accueil semblable à celui que j'avais reçu à Boston m'était réservé à New-York.

Si les différents corps de pompiers de la cité impériale ne m'attendirent pas munis de leurs pompes pour me souhaiter la bienvenue, ainsi qu'ils le firent plus tard à l'occasion de l'arrivée en Amérique de mademoiselle Alboni, du moins je reçus la visite des principaux artistes de la ville et de

quelques personnages célèbres dans les lettres et la politique. Les directeurs de théâtre et les entrepreneurs de plaisirs publics ou *managers* me firent à l'envi les offres les plus séduisantes. Mais je voulais être libre d'agir à ma fantaisie, et je refusai toute proposition d'engagement.

Avant de songer à donner mon premier concert sur cette terre du nouveau monde que j'avais tant désiré connaître, je voulus voir la ville et me former une idée de l'étrange civilisation de ce peuple laborieux et hardi que je n'avais fait qu'entrevoir à Boston.

Un jeune homme, fils d'un des plus riches planteurs de la Havane, s'offrit à me piloter. J'acceptai les propositions de don Manuel qui, après avoir parcouru l'Europe, visitait les États-Unis avant de rentrer au bercail paternel.

New-York me fit l'effet d'un champ de foire par le nombre prodigieux de colis de marchandises que je vis sur le port, et par le mouvement commercial qui régnait par-

tout. Une activité fiévreuse semblait dévorer ces habitants du nord de l'Amérique, qu'on a justement comparés à des fourmis. J'étais, je crois, le seul flâneur avec don Manuel, dans cette fourmilière humaine.

New-York a bien changé, m'a-t-on dit, depuis le moment où je le vis; mais déjà, à cette époque, c'était une grande ville, rappelant par la construction des maisons et des églises les villes anglaises.

A l'extérieur, les églises n'ont rien de curieux; ce sont des bâtisses très-ordinaires, en briques pour la plupart, surmontées d'une flèche dont l'extrémité est en bois peint. Mais à l'intérieur elles offrent au philosophe un vaste champ d'observations curieuses.

Toutes les religions, toutes les sectes sont représentées dans la libre Amérique, qui a voulu placer en tête de toutes les libertés auxquelles l'homme a droit la liberté de conscience.

Nous entrâmes, don Manuel et moi, dans plusieurs temples appartenant à plu-

sieurs sectes et, pour la première fois de ma vie, je vis à New-York un spécimen, mâle et femelle, de la secte célèbre des quakers.

Ce couple, austère et fort respectable au moral, j'en suis sûr, était, au physique, passablement ridicule.

En Amérique, où tout le monde s'habille comme tout le monde, où les prêtres catholiques eux-mêmes ne portent dans leur costume rien ou fort peu de chose qui puisse les faire distinguer des autres hommes, les quakers ont adopté le plus laid des uniformes.

Pour les hommes, cet uniforme consiste en un habit de couleur sombre, un pantalon large, des souliers évasés et lourds, un chapeau bas de forme et à larges bords; plus une canne comme en portaient les docteurs du dernier siècle en France, et comme de nos jours M. Joseph Prudhomme continue seul d'en avoir une.

Les femmes, chaussées aussi de gros souliers et de bas de laine bleue, ornent

leur tête d'une sorte de chapeau en forme de capuchon, et leurs épaules d'un châle en pointe, grand comme quatre fois le creux de la main.

Dans leur robe étroite et sans plis elles entrent comme un parapluie dans son fourreau, et leur démarche roide et compassée contribue à rendre cette comparaison plus exacte. Joignez à eela un tablier vert, et dites-moi si les grâces de la Vénus de Médicis elle-même résisteraient à un pareil ajustement.

C'est surtout dans leurs temples qu'il faut voir ces sectaires. Ils tremblent pour appeler sur eux les faveurs du Saint-Esprit, et prêchent sans distinction d'âge ni de sexe, quand ils se croient inspirés par la Divinité. Dieu sait les sermons extravagants que les quakers lui font tenir à cette malheureuse Divinité !

Mais, à côté de ces folies, les quakers ont de réelles qualités et une douceur de sentiment qui les distingua, dès le principe de leur formation, des presbytériens

avec lesquels ils se trouvèrent un moment liés en Angleterre.

Leurs dogmes, au nombre de quatre, sont sociaux et politiques autant au moins que religieux. On les connaît généralement assez peu pour que nous puissions les rappeler ici :

1° L'autorité civile ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse.

2° Les serments exigés par les juridictions civiles sont illicites; une simple déclaration négative ou affirmative suffit.

3° La guerre est une chose illégitime; aussi doit-on refuser de porter les armes et ne témoigner aucune joie à la nouvelle d'une victoire.

4° Les ministres de la loi ne doivent recevoir aucun salaire; ils doivent être nourris par les offrandes des fidèles comme les apôtres. Tout quaker peut d'ailleurs obtenir ce titre sacerdotal sans aucune forme d'ordination et par le seul consentement de l'assemblée.

L'association des quakers, qui eut pour

fondateur, en Angleterre, George Fox, cordonnier du village de Driton, dans le comté de Leicester, se nomma d'abord *famille d'amour*. En 1680, Guillaume Penn ayant hérité une créance de 400,000 francs due à son père par le gouvernement anglais, se fit céder en échange de cette somme la propriété et la souveraineté du vaste territoire américain contigu au New-Jersey, à l'ouest du Delaware. Penn, entouré d'un certain nombre de quakers, prit possession de ses terres, qui furent appelées Pensylvanie. La Pensylvanie devint en quelque sorte la patrie des quakers, qui se firent aimer des indigènes américains autant que les représentants du gouvernement britannique s'en faisaient craindre partout ailleurs. Amis de la justice et de la liberté, les quakers se sont, dès leur arrivée en Amérique, déclarés les adversaires du despotisme qui pesait sur les colons.

Quand Washington leva l'étendard de l'indépendance, un certain nombre de quakers comprirent qu'il ne suffisait pas pour

assurer le succès des indépendants de trembler dans les temples et de discourir. Ils formèrent une secte de *quakers indépendants*, prirent les armes contre les Anglais, se battirent courageusement, et quelques-uns d'entre eux devinrent des officiers distingués.

Il va sans dire que les quakers orthodoxes de la première Église trouvèrent la conduite des quakers indépendants passible de tous les blâmes, et qu'ils continuèrent d'observer avec la même rigueur leur dogme n° 3, comme un des plus respectables.

Avec ces quakers ultrapacifiques, et à côté de la secte des quakers indépendants qui ne tremblent que devant Dieu et savent se défendre contre les ennemis de la liberté, il existe dans le Labanon, à cent quarante milles de New-York, un établissement de shaken-quakers (quakers-dansants).

Ces quakers, plus convulsionnistes que les autres, ont pris pour base de leur foi le verset de l'Ancien Testament où il est dit que David dansa devant l'arche du Seigneur.

De ce fait ils ont conjecturé que la danse devait plaire infiniment au Seigneur, et que le meilleur moyen de se mettre dans ses bonnes grâces était de danser le mieux et le plus possible.

Ils dansent donc comme d'autres prient, et tous les dimanches, au temple, ils ouvrent le bal en dansant, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre.

Si je me suis étendu quelque peu sur cette secte bizarre, c'est qu'elle est une des curiosités de ce curieux nouveau monde et que par les idées morales et la conduite austère de ceux qui la composent, elle a de tout temps exercé en Amérique une influence très-salutaire.

Après avoir visité la ville, après avoir admiré les beaux quartiers, tels que Broadway, et m'être un peu aventuré dans les *Cinq-Points*, où croupissaient dans un affreux pêle-mêle des malfaiteurs de tout genre et de toute couleur, j'allai, toujours en compagnie de don Manuel, respirer l'air frais et salin dans le site pittoresque

qu'on appelle *Staten-Island*. Cette île, très-rapprochée de New-York, est le rendez-vous habituel des New-Yorkers, qui viennent y passer une partie du dimanche pendant la belle saison.

L'hôpital de la Quarantaine, que je visitai, se trouvait, et se trouve aujourd'hui encore, je crois, à *Staten-Island*.

Cette île charmante qui s'élève des eaux, riante et fleurie, mesure dix-huit milles de longueur sur sept de largeur. Elle fut vendue en 1637 par les Indiens aux colons hollandais, à des conditions aussi avantageuses qu'originales.

Les Hollandais ne la payèrent point en argent, mais en nature.

L'acte de vente, passé devant les autorités tatouées, porte que l'île est acquise aux Hollandais, en toute propriété et à perpétuité, moyennant :

Dix chemises neuves en bonne toile;

Trente paires de bas également neufs;

Dix fusils;

Trente lingots de plomb à faire des balles;

Trente livres de poudre;
Trente chaudières;
Trente haches;
Vingt pioches;
Une boîte de couteaux et d'alènes;
Douze vestes.

Si avantageux que puisse paraître ce marché, il s'en est fait en Amérique de plus avantageux encore. Les Anglais n'ont-ils pas acquis la côte de Honduras, qu'ils convoitaient depuis longtemps, moyennant deux bouteilles de rhum absorbées par le chef de la tribu des Mosquitos ?

Il y avait à Staten-Island, — elle existe je crois encore aujourd'hui, — une fabrique de chandelles, ou si le mot vous paraît passé de mode, une fabrique de bougies. Parmi les employés aux écritures était un Italien. Il gagnait vingt dollars par mois, et il donnait presque tous ses modiques appointements aux Italiens réfugiés plus pauvres que lui.

Cet employé à cent francs par mois, c'était Garibaldi !!!

VIII

Coup d'œil sur la marine américaine et ses premiers exploits. — Je rencontre un jeune officier de marina. — Combat de la frégate américaine *la Constitution* contre la frégate anglaise *la Guerrière*. — L'escadre américaine contre l'escadre anglaise sur les lacs Eric et Champlain. — Bénéfice des marins sur leurs prises. — Les progrès de la guerre.

Dès les premiers jours de mon arrivée à New-York, je fus assez heureux pour être présenté à un jeune officier de marine qui se mit gracieusement à ma disposition, et m'offrit de visiter avec lui les chantiers de construction de marine de la ville impériale.

Les Américains sont extrêmement fiers

de leur marine, et en cela ils n'ont point tort.

Les annales de la marine des États-Unis sont remplies de faits extrêmement flatteurs pour leurs vaisseaux autant que pour leurs marins. Après avoir pris une place importante dans la marine de commerce, la grande république s'est distinguée comme marine de guerre. Dans quatre occasions différentes elle n'a pas craint de se mesurer avec la France, Tripoli, Alger et l'Angleterre, et chaque fois la lutte a été terminée par des traités honorables et avantageux pour les États-Unis.

Les Américains ont un musée maritime qui est en quelque sorte l'histoire au pinceau des victoires remportées par eux sur leurs différents ennemis. Naturellement mon jeune officier de marine me proposa de visiter ce musée, et j'acceptai. Ces yeux brillèrent du feu de l'enthousiasme patriotique, quand, arrivant à la *galerie anglaise*, il me raconta les combats navals livrés par les indépendants du Nouveau

Monde contre leurs anciens maîtres : les souverains de la mer.

— Ce fut, me dit-il, le 18 juin 1818 que nous déclarâmes la guerre à la Grande-Bretagne. Cette déclaration parut en Angleterre audacieuse jusqu'à la folie. Un membre de la chambre des communes en rit beaucoup.

— Ah ! dit-il en pleine chambre, cette république américaine est véritablement insensée. Tous leurs vaisseaux réunis ne pourraient se mesurer contre un brick anglais.

— Il faut pardonner, continua l'officier américain, aux habitants des Iles Britanniques leur orgueil excessif de marin, en songeant que quelques siècles leur ont suffi pour porter leur pavillon dans toutes les mers.

— Cela, dis-je, tient en grande partie à leur position géographique.

— Vous avez raison, répliqua l'officier. Mais la mer ne suffit pas pour qu'on devienne un peuple maritime, pas plus qu'elle

n'est la garantie du maintien de la prospérité des nations maritimes. Dans le quatrième siècle, la marine la plus formidable était celle de Venise, de Gênes et des villes anséatiques. Sous le règne de Henri VIII l'Angleterre louait des vaisseaux à ces républiques. On sait que le Danemark a régné sur les mers, et que ses flottes ont, à diverses reprises, ravagé les côtes d'Angleterre et brûlé Londres. Que sont aujourd'hui ces petits États à côté de la puissante Angleterre ? Ainsi vont les choses sur l'onde tout comme sur la terre ferme.

— Oui, dis-je à mon tour ; et à considérer l'histoire, on serait tenté de nier la perfectibilité humaine, car ce qu'on appelle le progrès n'est guère que le déplacement de la civilisation.

— Je pense comme vous. Toujours est-il qu'au moment où les États-Unis déclaraient assez témérairement, j'en conviens, la guerre à l'Angleterre, nous n'avions que sept frégates en état de service, deux autres qui ne valaient point les frais de ré-

paration, et une qui était sur le chantier pour se faire radouber. Une corvette, deux bricks et trois lougres complétaient, avec quatre schooners, quatre bombardières et cent soixante-dix barques canonnières, toute notre marine.

— C'était, en effet, des forces bien peu redoutables comparées à celles des îles Britanniques.

— Sans compter les vaisseaux en construction ou en réparation, et pour ne parler que des bâtiments prêts à livrer bataille, l'Angleterre avait quatre-vingt-seize vaisseaux de ligne, — huit autres de cinquante et de quarante-quatre canons; — cent quarante-trois frégates, — cent trente-trois bricks et yachts, — trois bombardières et brûlots, — vingt-neuf cutters et quarante-huit barques canonnières.

— Je comprends à cette heure le dédain du lord membre de la chambre des communes dont vous parliez il n'y a qu'un instant.

— Et comment se trouvaient réparties

ces forces colossales ? De la manière la plus avantageuse pour nos ennemis. A Halifax, à Terre-Neuve, dans les Indes occidentales et dans l'Amérique méridionale, les Anglais avaient sept vaisseaux de cinquante et de quarante-quatre canons, vingt et une frégates et soixante autres navires, formant un total de cent et un vaisseaux dans les mers américaines. Notre perte semblait donc inévitable, mais le patriotisme est une force invincible, et notre enthousiasme valait, et plus encore, tous les canons anglais.

— Le premier engagement entre Américains et Anglais dut être un combat héroïque, dis-je au jeune officier, car si les Américains sont patriotes, les Anglais, certes, sont assez orgueilleux de leur nationalité (1).

(1) C'est surtout vis-à-vis des Français, bien plus encore que des Américains, que le caractère orgueilleux de l'Anglais se manifeste dans toute son expression et ses nuances si remarquables. Il faut entendre un Anglais, M. Bulwer, traiter cette question dans son

— L'enthousiasme est toujours du côté des faibles, et nous l'avons prouvé précisément dès le premier engagement avec nos redoutables ennemis.

C'était le 19 août 1812, par une brise

beau livre *England and Englishmen.* Voyez ce fragment :

« La vanité des Français est d'appartenir à une grande nation ; celle de l'Anglais est d'être *propriétaire* d'une grande nation. Toutes nos idées, toutes nos lois ont leur origine dans le sentiment de la propriété. C'est *ma* femme que vous ne devez pas insulter; c'est *ma* patrie que vous ne devez pas tromper ; et par une application aux choses célestes, c'est *mon* Dieu que vous ne devez pas blasphémer.

« L'Anglais est vain de son pays. Pourquoi ? à cause des monuments publics ? il n'y entre jamais; des lois ? il en dit tout le mal possible; des hommes d'État ? ce sont des charlatans; des écrivains ? il ne les connaît pas. Il est vain de sa patrie pour une excellente raison : *elle lui a donné le jour.* A ses propres yeux, l'Anglais est le pivot de toutes choses, le centre du système solaire. Comme la vertu elle-même, il est semblable au soleil, et tout ce qui gravite autour de lui s'abreuve à ses rayons de lumière, de vie et de beauté.

« Il nous est facile d'observer la différence caractéristique de la vanité nationale chez les habitants des deux contrées, en comparant les éloges que le Français fait de sa patrie, avec le découragement sarcastique propre aux Anglais parlant de l'Angleterre. »

douce et un soleil radieux. Notre frégate *la Constitution* voguait, toutes voiles dehors, lorsque la vigie signala un navire qui paraissait être un Anglais. Bientôt le doute ne fut plus permis, et le brave et modeste capitaine Isaac Holl, commandant *la Constitution*, envisagea avec un mélange de plaisir et de crainte l'ennemi qu'il allait combattre. C'était une frégate anglaise de première classe. Le branle-bas général fut ordonné, et le capitaine, après une courte harangue à son équipage, harangue qui fut saluée par de formidables *hurrah!* prit ses dispositions de combat.

— Quelle saisissante et grandiose émotion !

— Oui, c'est un spectacle grandiose et terrible qu'une rencontre en mer, et les cœurs mêmes les plus calmes d'ordinaire battent vivement dans toutes les poitrines.

Dès que les navires furent à portée de canon ils commencèrent leur feu. Je n'ai pas besoin de dire avec quel entrain il fut conduit de part et d'autre.

— On l'imagine aisément.

— Je passe sur les détails pour arriver au dénoûment du drame.

Après un engagement de quarante-cinq minutes, le capitaine Dacrés, de la frégate anglaise *la Guerrière*, fit baisser son pavillon.

Ce fut un moment de joie ineffable. Nos blessés, oubliant leurs douleurs, se redressaient sur eux-mêmes pour saluer de leurs acclamations l'Amérique victorieuse.

Vous le voyez, continua l'officier, la victoire remportée par nos marins fut aussi prompte et aussi complète que possible. Tel était le triste état de la frégate anglaise, qu'on fut obligé de la coüler bas. Il aurait été impossible de la conduire au port. Quant à *la Constitution*, elle n'avait souffert que fort peu, et se trouva prête, immédiatement après ce combat, pour de nouveaux engagements.

— C'était un beau début. Et quel fut le résultat de la campagne tout entière ?

— Le voici : dans deux occasions seule-

ment le pavillon des Etats-Unis fut abattu par une force à peu près égale. Neuf de nos vaisseaux qui furent pris par les Anglais ne se rendirent qu'à des vaisseaux de ligne ou à des escadres; tandis que dans quatorze occasions notre pavillon triompha de forces supérieures. Après les combats de vaisseau à vaisseau vinrent les engagements d'escadre à escadre. Les brillantes victoires de Perry sur le lac Éric et de Macdonough sur le lac Champlain prouvèrent d'une façon définitive la supériorité de nos marins sur nos ennemis. Nous nous emparâmes dans ces batailles navales de tous les vaisseaux anglais qui prirent part à la lutte, bien que nos forces fussent très-inférieures aux leurs.

Nos triomphes si souvent répétés eurent pour effet d'obliger l'amirauté et le parlement de la Grande-Bretagne à créer, pour nous combattre, une nouvelle classe de vaisseaux. On voit qu'il y a loin de ce résultat à la méprisante appréciation de lord Brougham au parlement.

— Votre organisation maritime présentait-elle de notables différences avec celle des Anglais ?

— Non. Dans ce temps, et plus tard encore, tous les vaisseaux au service des États-Unis qui portaient plus de vingt canons étaient commandés par des capitaines; ceux qui portaient jusqu'à dix-huit pièces d'artillerie étaient commandés par des maîtres ou par des lieutenants, selon la grandeur du navire et selon les règlements établis par le président de la république. Les vaisseaux de ligne avaient un équipage de 666 hommes, les frégates en avaient un de 430 hommes; celui des bricks de première classe était de 184 hommes.

— Quel était, demandai-je encore à mon interlocuteur, la part des marins américains sur les prises ?

— Si le vaisseau pris était de force égale ou supérieure au vaisseau qui s'en était emparé, la prise tout entière appartenait aux marins victorieux; dans le cas contraire, c'est-à-dire si le vaisseau pris était moins

fort que le vaisseau qui s'en était emparé, une moitié seulement de la prise appartenait aux marins. L'autre moitié revenait à la république.

Depuis le jour pourtant encore peu éloigné où j'eus cette conversation avec le jeune officier de la marine américaine, il s'est passé dans le Nouveau Monde des événements qui ont transformé radicalement les conditions de la marine de guerre de tous les pays. C'est avec des navires bardés de fer comme nos anciens preux et des boulets de cent que les hommes, obéissant aux lois du progrès, se détruisent sur mer aujourd'hui. A mesure que les cuirasses ont offert plus de résistance, on a augmenté la force des projectiles, et rien ne résiste au canon tout récemment inventé par M. James Mackay, le chef-d'œuvre du genre.

Ah ! le charmant bijou !

C'est d'après un principe nouveau que cet engin de guerre véritablement exterminateur a été construit. De tout temps on

a regardé comme un axiome que le *vent* du projectile doit être diminué jusqu'à l'extrême limite. Le canon Mackay est, au contraire, basé sur l'utilisation du *vent* du projectile, considéré comme un agent puissant pour les effets de l'arme. Le projectile employé est un cylindre à surface lisse, et l'intérieur du canon est garni de cannelures en spirales. Les gaz, en s'échappant des cannelures, communiquent au projectile cylindrique un mouvement de rotation semblable à celui du canon rayé. Pour mesurer la vitesse, on s'est servi de l'appareil électrique de Newman. Avec un projectile cylindrique du poids de 100 livres, la vitesse a été de 477 pieds anglais, soit 480 mètres par seconde, malgré le vent qui soufflait assez fort le jour où on a fait les premières expériences à Crosby. Le canon n'est pas précisément des plus portatifs ; il pèse 9 tonnes. On le charge par la culasse, et son calibre est de $0^{m}. 22$, $0^{m}. 324$.

Quand, par un effort suprême du génie,

les hommes auront enfin trouvé un engin assez destructeur pour exterminer à coup sûr toute l'armée ennemie, ils finiront peut-être alors par chercher à vivre en harmonie le mieux possible, au lieu de s'efforcer à s'exterminer le plus possible. A ce point de vue, il est à désirer que l'art de la guerre soit bientôt poussé jusqu'à ses limites extrêmes.

— Et que deviendraient les hommes, me disait un jour un politique amateur, si la guerre disparaissait à jamais de la terre ?

— Ils vivraient en paix, lui répondis-je.

IX

Choix d'une salle de concert. — Accident grave. — Le pain extractor. — Les *speech* au concert. — Mon entrevue avec Barnum. — Comment je fis la connaissance d'Ulmann. — Il devient l'organisateur de mes concerts.

Au milieu de toutes les distractions qui m'étaient offertes, une pensée me revenait sans cesse à l'esprit : où donnerai-je mes concerts à New-York? Après quelques hésitations, je me décidai pour la salle du Tabernacle. Bien qu'elle ne fût ni élégante ni bien construite d'après les règles de l'acoustique, je la préférai à toutes les au-

tres parce qu'elle était vaste et bien connue du public.

Mon premier concert était annoncé dans les journaux, affiché sur d'immenses affiches qui tapissaient tous les murs, et les places, au nombre de trois mille, étaient presque entièrement louées à l'avance, lorsqu'un accident faillit m'empêcher à tout jamais de jouer du piano.

L'Amérique est le pays par excellence de tous les genres d'accidents, comme de tous les genres d'inventions. Il n'est donc pas étonnant qu'il me soit arrivé un accident par suite d'une invention américaine.

Voici le fait.

Une invention peu connue alors, et dont je n'avais jamais entendu parler, c'était les plaques de tôle qu'un ressort fait descendre ou monter devant le foyer de la cheminée pour établir un courant d'air plus ou moins rapide et alimenter ainsi le feu. Ne me doutant pas qu'il y avait du charbon allumé dans mon appartement, et voyant la cheminée bouchée par une plaque de tôle, je

voulus ôter cette plaque, que je pris à pleine main. La brûlure que je me fis était telle que la peau se détachait sur toute la superficie de ma main. Cet accident, grave pour tout le monde, déplorable pour un pianiste, fut bientôt connu de toute la ville. J'étais résolu à prendre mon mal en patience, et j'allais faire envoyer aux journaux une note annonçant la remise indéfinie de mon concert, lorsqu'un homme se présenta chez moi. Il avait l'air heureux, et sa physionomie devait contraster singulièrement avec la mienne.

— M. Henri Herz? me dit-il tout joyeux.

— C'est moi, monsieur.

— On assure, monsieur, que vous vous êtes brûlé la main.

— C'est malheureusent trop exact, monsieur.

— Que cette blessure est grave.

— Je le crains, en effet.

— Qu'elle vous fait beaucoup souffrir.

— Pour cela, il n'y a pas de doute.

— Et que, suivant toute apparence,

vous ne pourrez pas donner votre concert demain.

— C'est encore vrai.

— Monsieur Herz, vous me comblez d'allégresse.

Je jetai sur cet inconnu un regard courroucé; mais son visage était toujours souriant et respirait une entière satisfaction.

— Vous voulez donc vous moquer de moi? lui dis-je.

— Dieu m'en préserve, monsieur Herz; mais puisqu'il n'a pas dépendu de ma volonté que vous n'ayez pas été brûlé, je dois vous l'avouer, cet accident met le comble à mon bonheur, car il sera le sujet de ma gloire et de ma fortune.

Cette fois, je ne regardai pas mon visiteur d'un œil courroucé, mais inquiet. Je crus avoir affaire à un fou.

— Monsieur, lui dis-je en cherchant le cordon de la sonnette pour appeler un domestique, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je ne vous comprends pas.

— Vous me connaîtrez, monsieur Herz, et vous me comprendrez, quand je vous aurai dit que je suis l'inventeur d'une pâte à guérir tous les maux, par conséquent les brûlures, car la brûlure est un mal.

— Certes oui, et très-cuisant.

— Avec mon *pain extractor* (c'est le nom de ma pâte), qu'on se brûle, qu'on se coupe, qu'on se foule les membres, moi j'en ris.

— Que vous en riiez, vous, avec votre pàte, c'est possible ; mais les autres, ceux qui sont brûlés, coupés ou foulés, rient-ils aussi ?

— Ceux-là rient plus fort que moi, car avec mon remède je les guéris.

— Tandis qu'eux, repris-je en essayant de sourire, ils ne peuvent vous guérir ; pas même peut-être de votre remède.

— Monsieur Herz, vous êtes Français, et comme tel vous devez nécessairement plaisanter. Mais nous perdons un temps précieux. Voulez-vous ne plus souffrir et donner concert demain ?

— Parbleu oui, sans doute, si c'est possible.

— C'est possible. Voyons votre main.

L'inventeur du *pain extractor*, ayant examiné ma brûlure, me dit :

— C'est admirable ; la plaie est plus profonde et plus large encore que je ne croyais... Je vous en remercie, monsieur Herz.

— Oh ! ne me remerciez pas, je ne l'ai point fait pour vous être agréable, je vous assure.

— N'importe, vous me l'êtes néanmoins, et je vous en remercie derechef... Quel dommage que vous n'ayez pas eu l'idée de prendre avec les deux mains la plaque de tôle rougie ! ce serait deux brûlures au lieu d'une que j'aurais eues à vous guérir... Mais il faut se contenter des accidents que le ciel nous envoie.

Je tirai de nouveau le cordon de la sonnette pour hâter l'arrivée d'un domestique, étant de plus en plus convaincu que j'avais affaire à un pauvre insensé.

Cependant, l'inventeur de la pâte merveilleuse s'étant emparé de ma main, il me fallut céder, et je reçus un premier pansement.

L'empirique sortit, m'annonçant qu'il reviendrait dans deux heures pour procéder à un nouveau pansement.

De quoi se composait la pâte du philanthrope inventeur ? Voilà ce que je ne puis pas dire. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'elle agit sur moi d'une façon si rapide et si inespérée, que je pus donner concert le lendemain. La reconnaissance me fit un devoir de reconnaître publiquement que je devais ma guérison au *pain extractor*. Cette cure contribua plus à la vogue de la pâte universelle que toutes les annonces possibles dans les journaux, et l'inventeur ne s'était trompé qu'à demi en assurant que ma brûlure ferait sa gloire et sa fortune. Elle fit sa fortune, sinon sa gloire.

Malgré mon habitude de jouer en public, je me sentis ému en paraissant pour la pre-

mière fois devant un auditoire américain.

La foule était considérable; pas une place qui ne fût occupée. Il fallut même ajouter des banquettes.

Une ouverture exécutée par l'orchestre précéda mon premier morceau, qui était mon concerto en *ut* mineur. L'ouverture fut jouée au milieu du tumulte des retardataires, qui avaient de la peine à gagner leur place, et de la distraction générale.

Je fis appel à tout mon courage d'artiste, et me présentai au public l'air calme et satisfait.

Des applaudissements unanimes et bruyants saluèrent mon entrée. On parlait de ma main brûlée si rapidement guérie, et l'inventeur du *pain extractor*, qui se trouvait parmi mes auditeurs, n'était sans doute pas étranger à ces préoccupations. Enfin le silence se fit et l'orchestre attaqua le *tutti* du concerto.

Rien n'encourage, dit-on, comme le succès, et c'était un premier et très-flatteur succès pour moi que ce salut sympa-

thique. Aussi me sentis-je parfaitement disposé.

Je jouai de mon mieux, et, malgré le caractère sévère de mon premier solo, il produisit sur l'assemblée un si heureux effet, qu'il me fallut le recommencer en entier.

Je passe sur certains détails de cette soirée, beaucoup trop flatteurs pour moi pour être rapportés par moi, et je m'arrête seulement sur un fait qui est un trait de mœurs caractéristique.

Au moment où, après avoir achevé d'exécuter mon concerto, j'allais me retirer, je vis un de mes auditeurs grimper sur une chaise, agiter ses bras, prononcer d'une voix vibrante un discours en mon honneur.

Quand l'orateur eut terminé son *speech*, je crus que je n'avais rien à faire sur l'estrade. Le consul français, qui était assis près de moi, me dit :

— Eh bien, vous ne répondez pas !

— Répondre à quoi ?

— Mais aux paroles si flatteuses qu'on vient de vous adresser. L'usage veut que vous répondiez.

— Impossible; pour répondre à un discours par un discours, je ne suis pas assez familiarisé avec la langue de lord Byron, dont lui-même a dit qu'on ne la parle pas, qu'on la *crache*.

— Ah! diable!... Et si quelqu'un voulait répondre pour vous?

— Il me tirerait, comme on dit, un fameux *speech* du pied.

Le consul adressa deux mots à un gentleman, qui répondit pour moi.

De temps à autre, il se tournait de mon côté comme pour s'assurer que son *speech* ne me déplaisait pas.

Il me désignait de la main aux assistants pour donner plus de force à ses paroles.

Je me sentais mal à l'aise dans cette singulière position.

Des hourras enthousiastes qui couvrirent la dernière phrase de mon éloquent

interprète mirent très-heureusement un terme à mon supplice apothéosiaque. Je pus enfin me dérober à la vue du public.

J'ai dit plus haut que les *speech* dans les concerts, en Amérique, sont une physionomie du caractère national ; j'ai, en effet, entendu beaucoup de discours à propos de beaucoup de cavatines et de fantaisies brillantes. Il en est deux, entre tous, qui méritaient d'être recueillis et qui l'ont été.

C'était au bénéfice d'un pianiste habile, qui, de plus, est un compositeur de beaucoup de talent. Après la première partie, un monsieur en habit noir se présente tenant le bénéficiaire par la main. Il fait signe au public, qui s'agite sur les banquettes, qu'il veut parler. Le silence s'établit, et, après les saluts d'usage, l'orateur s'exprime à peu près en ces termes :

« Mesdames et messieurs » (la galanterie américaine veut qu'on nomme les femmes avant les hommes quand on s'adresse au public, et que les noms des femmes soient inscrits avant ceux des hommes sur

les programmes et sur les affiches), « ce n'est pas parce que je suis avocat et pour profiter avec adresse de tous les moyens qui me sont offerts de montrer au public la facilité de ma parole, la force de mon argumentation et le charme de ma diction, que je prends aujourd'hui la parole devant un auditoire nombreux et bien disposé; non, messieurs : j'ai, Dieu merci! autant de clients que je puis en désirer, et je n'ai que l'embarras du choix sur tous les procès qui me sont offerts au criminel comme au civil. Mon office ne désemplit pas de maris trompés qui demandent le divorce, de femmes trompeuses qui viennent en appeler, de dupes et de fripons; c'est un beau coup d'œil. Si donc je prends la parole à cette heure devant vous, c'est uniquement pour obéir au sentiment qui m'anime, et pour vous faire partager l'enthousiasme qu'excite en moi ce grand compositeur que je tiens par la main. (Applaudissements.) Que de moments heureux et salutaires ne m'avez-vous pas fait passer, ô grand

homme! après les longs débats à la cour. Oh! la musique! oh! mon ami! oh! la procédure, si vous n'existiez pas, il faudrait vous inventer pour la gloire et le bonheur de l'humanité. » (Applaudissements prolongés.)

C'est au milieu du bruit confus des bravos du public et de l'orchestre que le bénéficiaire prend à son tour la parole :

« Mesdames et messieurs,

« Qu'il me soit permis de retourner à mon ami, le grand orateur ici présent (l'avocat s'incline), quelques-uns des compliments trop flatteurs qu'il lui a plu de donner à mon faible mérite. Que vous dirai-je, messieurs? J'aime les avocats; et, après le piano, la clarinette, le cornet à piston et le bugle, l'instrument le plus doux à mon oreille aussi bien qu'à mon cœur, c'est la voix d'un avocat dilettante mêlée aux suffrages du public. »

Ce dernier *speech* est accueilli par des

applaudissements unanimes, et chacun trouve fort naturel que ces messieurs se débitent ainsi en public des compliments sur leur talent respectif d'avocat et de musicien, à la face l'un de l'autre, et pour varier les plaisirs de la séance.

Rien, *speech* à part, ne ressemble à un concert comme un concert. Aussi ferai-je grâce au lecteur de l'histoire des six ou huit soirées musicales que je donnai à New-York avant de me rendre à Philadelphie.

Toutefois, avant de quitter la cité impériale, il me faut raconter l'entrevue que j'eus avec un homme inconnu alors, et devenu célèbre comme directeur de théâtre et entrepreneur de concerts. Je veux parler de M. Ulmann, qui voyage en ce moment en Europe avec mademoiselle Carlotta Patti, une des sœurs mélodieuses de la très-mélodieuse Adelina, notre diva du Théâtre-Italien.

M. Ulmann était alors un tout jeune homme qui courait après la fortune comme

tout le monde en Amérique, et plus que partout ailleurs, certainement.

— Que savez-vous faire? demandai-je au jeune Ulmann, qui m'avait été chaudement recommandé.

— Rien, me répondit franchement le futur impresario; mais, par cela même que je ne sais rien faire, je suis apte à tout faire. Essayez-moi. Je m'occuperai de l'affichage des concerts, je ferai imprimer vos programmes, je veillerai à ce que tout soit en ordre dans la salle où vous devrez donner concert, j'irai vous rappeler au bienveillant souvenir des rédacteurs de journaux. Le journal est le nerf du succès artistique comme l'argent est le nerf de la guerre. Si vous le voulez bien, je vous donnerai mon avis sur quelques mesures que je crois utile de prendre, car il ne suffit pas toujours d'avoir du talent pour réussir; enfin j'agirai dans vos intérêts, qui devront être les miens, en faisant ce que vous ne pouvez pas faire vous-même et que pourtant il serait urgent de faire.

Il y avait chez le jeune homme qui me parlait ainsi tant d'intelligence dans le regard et tant de conviction, que je n'hésitai pas à l'essayer, comme il me l'avait demandé.

L'apprenti devint bientôt un maître, et j'aurai plus d'une fois l'occasion, dans le courant de ce récit, de rendre hommage à l'habileté, à la vive imagination et au tact de cet entrepreneur.

Quelques jours lui suffirent pour se lier avec les principaux rédacteurs de journaux : il allait les voir et ne laissait pas refroidir leur zèle à mon égard. Il savait profiter des moindres circonstances pour fixer l'attention publique sur l'artiste, qu'il comparait poétiquement à un brillant météore que tout le monde doit admirer pendant son trop court passage. De tout il tirait bon parti, et, dans ses heureuses mains, le cuivre et même les billets de banque faux devenaient or.

Un soir, en effet, en encaissant la re-

cette de mon troisième ou quatrième concert, Ulmann constata qu'il s'était glissé trois cents dollars en billets faux. Il prit les trois cents dollars, les jeta au feu et courut aux journaux rédiger une note dans laquelle il était dit que, pour éviter le renouvellement d'un semblable scandale, il serait établi dorénavant deux bureaux de location pendant le jour. On s'indigna de la mauvaise foi dont j'avais été victime, et la petite note d'Ulmann, avec les deux bureaux de location, eut pour effet de stimuler la curiosité publique et d'entretenir l'ardeur des dilettanti.

Dans ce temps-là, le plus illustre des entrepreneurs de plaisirs publics, Barnum, qui avait déjà fait un peu sa fortune en montrant, comme la nourrice de Washington, une vieille négresse esclave aux trois quarts folle, rêvait pour sa bourse et pour sa considération des destinées meilleures. Il vint me voir à mon hôtel.

— Connaissez-vous Jenny Lind ? me demanda-t-il.

— De réputation, oui, lui répondis-je, mais je ne l'ai jamais entendue.

— Mon intention, reprit Barnum, est de la faire venir en Amérique, où elle ne peut manquer de produire un immense effet.

— Je le crois, car elle joint à une voix admirable un véritable talent d'artiste.

— Il a autre chose. Je compte la faire passer pour un ange descendu des cieux, et la présenter comme le symbole pur et radieux de la jeune Amérique.

— Et vous croyez que vous parviendrez à faire croire que cette exellente cantatrice a pris des leçons dans un conservatoire céleste ?

— On ne le croira pas d'abord, mais je le dirai et je le ferai répéter partout tant de fois, et si bien, qu'on finira par le croire.

— Vous m'étonnez.

— Quoi qu'il en soit, je viens vous proposer une association avec Jenny Lind.

— Est-ce que vous me feriez aussi passer pour un chérubin ?

— Non, me dit-il, j'aurai assez d'un ange dans ma troupe. Acceptez-vous ?

— Je refuse.

— Monsieur Herz, vous avez tort, fit Barnum d'un air sentencieux.

— Monsieur Herz, vous avez tort, répéta du même air Ulmann.

— Soit, messieurs, repris-je; mais je préfère avoir tort en n'acceptant pas que d'avoir raison en acceptant.

Je l'ai dit plus haut, je voulais être entièrement libre de moi-même, et c'est toujours une sorte d'esclavage qu'un engagement.

Puisque le nom de Barnum est tombé sous ma plume, un mot encore sur ce personnage curieux.

Cet homme étrange, qui a gagné plusieurs millions en montrant la vieille négresse dont nous venons de parler; en faisant passer Jenny Lind pour un être surnaturel; en exhibant dans son musée

une sirène empaillée qu'il disait venir des îles Sejée; en promenant le général Tom Pouce sur les deux continents; en prêchant la tempérance, et en louant ses maisons à des marchands de vin et de liqueur, Barnum devait écrire ses mémoires. Barnum a donc publié sa propre histoire, qui n'a pas été une des plus mauvaises spéculations de ce grand spéculateur.

Dans ce livre, curieux à plus d'un titre, ce faiseur d'argent a laissé en dix commandements l'art de faire fortune en Amérique.

PREMIER COMMANDEMENT

Choisissez le genre d'affaires qui convient à vos inclinations.

II

Que votre parole soit toujours sacrée.

III

Quoi que vous fassiez, faites-le de toutes vos forces.

IV

Ne faites usage d'aucune espèce de boisson enivrante.

V

Espérez, sans être trop visionnaire.

VI

N'éparpillez pas vos efforts.

VII

Ayez de bons employés.

VIII

Faites de la publicité.

IX

Soyez économe.

X

Ne comptez que sur vous-même.

Un jour Ulmann vint m'annoncer que nous partions pour Philadelphie, que *nous donnions* concert dans cette ville le lende-

main, que la salle était louée, que les affiches étaient posées, que toutes les places étaient retenues d'avance, que nos malles étaient bouclées, que nos *tickets* de chemin de fer étaient pris, qu'une voiture nous attendait à la porte pour nous conduire à la gare du chemin de fer.

Je m'étais fait une règle invariable d'obéir à Ulmann. Sans répliquer un seul mot je le suivis, et une heure après nous roulions sur les rails.

X

Sur la voie ferrée. — Philadelphie. — Une singulière aventure. — Mille bougies. — Un mot sur la facture des pianos et le commerce de musique aux États-Unis.

Notre voyage fut des plus heureux, puisque aucun des ponts sur lesquels nous passâmes ne s'écroula, et puisque aucun convoi ne vint heurter le nôtre, comme cela arrive si fréquemment dans ce pays d'Amérique où le temps est de l'argent et la vie des hommes moins que rien.

Chaque fois que nous passions sur un pont, je me croyais à ma dernière heure.

Le convoi imprimait aux ponts, plus que

légèrement bâtis, un tel mouvement d'oscillation, que c'était miracle de ne pas voir tout se briser et nous avec.

— Ce n'est pas encore pour cette fois, disait tranquillement Ulmann.

— Croyez-vous, lui dis-je, que ce sera pour notre retour ?

— Cela pourrait bien être, me répondit-il, car on attend généralement aux États-Unis qu'un vieux pont se soit écroulé sous le convoi d'une locomotive pour en reconstruire un autre.

Philadelphie, qui pour tous ceux qui ont essayé d'apprendre la riche et harmonieuse langue d'Homère signifie cité de l'amour fraternel, a été aussi nommée *Quaker City*, ou la ville des quakers.

En effet, Philadelphie est la capitale de l'État de Pensylvanie, et nous savons que cet État fut celui où ces sectaires vinrent s'établir en Amérique.

Comme presque toutes les villes d'Amérique, Philadelphie est propre, bien bâtie,

avec des rues droites et suffisamment larges.

C'est dans la maison d'État de Philadelphie que, le 4 juillet de l'an 1776, fut signé l'acte solennel de l'indépendance américaine, au milieu d'un enthousiasme indicible.

La salle où se tinrent les premières réunions du congrès a été conservée intacte comme une sainte relique nationale.

Je n'avais pas encore lu, je l'avoue, l'acte de la déclaration américaine, et la maison d'État me donna l'envie de connaître ce document à jamais mémorable. Je fus saisi de la grandeur des idées et de la simplicité de la forme. En la relisant après un laps de temps de plus de quinze ans, et après tous les événements politiques qui se sont accomplis en Europe, je crois y voir le grand principe des nationalités éloquemment exposé :

« Quand, dans le cours des événements, il devient indispensable pour un peuple de dissoudre les liens qui l'atta-

chaient à un autre peuple, afin de prendre parmi les puissances de la terre la place séparée et égale à laquelle les lois de la nature et du Dieu de la nature lui donnent des droits, le respect convenable pour les opinions des hommes demande qu'il proclame les causes qui les déterminent à cette séparation.

« Nous regardons comme évidentes par elles-mêmes les vérités suivantes : que tous les hommes sont créés égaux ; qu'ils ont été doués par leur Créateur de certains droits inaliénables ; que parmi ces droits se trouvent la vie, la liberté et la recherche du bonheur ; que pour assurer ces droits, les gouvernements sont établis parmi les hommes, et que leur pouvoir, tant qu'il demeure dans les bornes de la justice, émane du consentement des gouvernés ; que, lorsqu'une forme de gouvernement cesse d'exister pour ce but, le peuple a le droit de la changer ou de l'abolir, et d'établir un nouveau gouvernement en plaçant ses bases sur les principes et en organisant

son pouvoir en telle forme qui lui paraîtra la plus convenable pour produire sa sûreté et son bonheur. La prudence, à la vérité, dictera que les gouvernements établis depuis longtemps ne doivent point être changés pour des causes légères ou passagères; l'expérience a aussi prouvé que les hommes sont plutôt disposés à souffrir tant que les souffrances sont supportables, qu'à se faire droit à eux-mêmes en abolissant les formes auxquelles ils étaient accoutumés. Mais lorsqu'une longue suite d'abus et d'usurpations tendant inévitablement au même but, prouve évidemment le dessein de réduire un peuple sous le joug d'un despotisme absolu, il est de son droit, il est de son devoir de se soustraire à ce joug et d'établir de nouvelles sauvegardes pour sa sûreté future. Telle a été la patience de ces colonies, etc., etc. »

Le lendemain de mon arrivée dans la ville des quakers, je reçus la visite d'une jeune femme qui n'était point une quake-

resse, mais une charmante femme du monde.

Que me voulait-elle ?

Ce qu'elle voulait, je l'ai dit un jour à un de mes amis, Oscar Comettant, qui l'a rapporté dans un de ses ouvrages (1).

Malgré ce qu'il y a de beaucoup trop flatteur pour moi dans la narration de Comettant, je ne saurais mieux faire que de la transcrire ici, car elle est exacte de tout point. Donc, je laisse parler mon ami :

« Henri Herz est professeur de piano au Conservatoire, où il dirige une classe de jeunes personnes. Cet artiste compte, tant en France qu'à l'étranger, de quatre à cinq mille dames auxquelles il a donné des leçons durant sa longue et laborieuse carrière de professeur. Ce joli bataillon de pianistes, amateurs ou artistes, juge Henri Herz à sa valeur, et c'est toujours avec un

(1) *Musique et Musiciens*, 1 volume, chez Pagnerre, éditeur.

juste sentiment de fierté qu'en prononçant son nom chaque élève de ce maître ajoute : Je suis son élève.

« Être élève de Herz, c'est un titre ; c'est presque un brevet de capacité. Aussi combien de professeurs femmes (il serait en vérité bien temps de donner un féminin à ce mot) qui n'ont d'autre titre à la recommandation des familles que celui d'élève de Henri Herz !

« Si toutes les élèves de Herz avaient pris des leçons de ce maître, ce serait parfait ; mais en cherchant bien on en trouverait un certain nombre — et des plus audacieuses — qui ne le connaissent même pas de vue.

« Un beau jour, Henri Herz, voyageant en Amérique, reçut la visite d'une jeune femme qui paraissait très-émue, ce qui ajoutait une grâce à toutes les grâces de sa personne.

« — Vous êtes monsieur Henri Herz ? lui demanda la dame d'une voix légèrement altérée.

« — Hélas! madame, je suis forcé de l'être, répondit en souriant le pianiste.

« — En êtes-vous bien sûr? ajouta la jeune femme, dont l'émotion allait *crescendo*.

« — Je crois pouvoir vous l'affirmer, répondit Henri Herz en passant du sourire au rire franc.

« — Ah! monsieur, que cela est donc fâcheux!

« — Comment, madame, vous trouvez qu'il est fâcheux que je ne sois pas un autre que moi-même?

« — Pardon, monsieur, mais vous ne pouvez me comprendre...

« — J'avoue, madame, que je ne saisis pas encore parfaitement.

« — Eh bien! monsieur, vous allez tout savoir.

« — Veuillez donc prendre la peine de vous asseoir, madame, fit le virtuose.

« La dame s'assied et promène dans toute la chambre un regard inquiet.

« Henri Herz devine son inquiétude et lui dit :

« — Nous sommes seuls, madame.

« Un instant de silence succéda à ces paroles.

« Enfin la dame laissa échapper un sourire et dit :

« — Monsieur Henri Herz, vous avez trop de talent pour n'être pas généreux, et c'est votre générosité que je viens implorer.

« — Ma générosité, madame ?

« — Oui, monsieur, votre générosité. Je suis professeur de piano, et, voulant ajouter à mon faible talent un titre de recommandation aux yeux des habitants de ce pays, où je suis établie depuis quelques années, j'ai osé me faire annoncer comme votre élève. Grâce à cette audacieuse imposture, je me suis fait promptement une brillante réputation, et on ne m'appelle plus ici que l'élève de Herz. Votre arrivée tout à fait imprévue en Amérique m'a jetée dans la plus cruelle anxiété, et si vous

dévoilez ce mensonge, monsieur, je n'ai plus qu'à fuir cette ville, où mon titre d'élève de Herz deviendrait une cruelle ironie.

« — Mais, dit le pianiste en regardant la visiteuse fixement et en se grattant le front comme pour rappeler un souvenir, n'êtes-vous pas, madame... madame... Mon Dieu! quelle triste mémoire que la mienne!... madame...

« — Je suis demoiselle, monsieur Herz.

« — Ah! vous êtes demoiselle! Eh bien, oui, c'est ça... mademoiselle... mademoiselle...

« — Mademoiselle Fidler.

« — Précisément, mademoiselle Fidler. Je me souviens parfaitement de vous, mademoiselle, des leçons que j'ai eu le plaisir de vous donner à Paris.

« — Comment, monsieur Herz, vous vous souvenez de moi... des leçons que vous m'avez données... à Paris... où je ne suis jamais allée?

« — Parfaitement; vous aviez d'excel-

lentes dispositions, et si quelqu'un doit de la reconnaissance à l'autre, c'est moi qui suis votre obligé, mademoiselle... Fidler, pour avoir bien voulu vous dire mon élève.

« — Ah ! monsieur Herz, fit la jeune femme en appuyant une main sur son cœur comme pour en comprimer les battements précipités, ce fait est plus que généreux, c'est de l'exquise délicatesse, et je ne sais comment vous témoigner ma reconnaissance.

« A ce moment entra le secrétaire du pianiste, qui venait pour prendre le titre des morceaux, afin de rédiger le programme pour le concert annoncé.

« — Vous mettrez sur les affiches et sur les programmes, dit le virtuose en s'adressant à son secrétaire, que je donne cette première soirée musicale avec le concours de mon élève favorite, mademoiselle Fidler, ici présente.

« — Comment, monsieur, vous consentez à ce que je me fasse entendre avant vous, dans ce concert qui ?...

« — Avant moi, non, reprit Henri Herz, mais en même temps que moi.

« — Oh! mais c'est plus flatteur encore... et à deux pianos?

« — A deux pianos, si vous voulez.

« — Justement! je sais par cœur la première partie de votre duo sur la *Flûte enchantée.*

« — Va pour mon duo de la *Flûte enchantée !* Nous répéterons ce morceau quand vous voudrez et où il vous plaira.

« — Ah! monsieur Herz, dit mademoiselle Fidler avec attendrissement, que je suis donc heureuse de n'avoir point pris de leçons avec vous, puisque cela me vaudra de passer pour votre élève favorite!

« Le jour du concert arriva. Mademoiselle Fidler, excitée par la présence du maître, joua mieux que jamais et mérita une bonne part d'applaudissements.

« Deux mois plus tard, elle se mariait richement à un respectable dilettante, heu-

reux surtout d'avoir pour femme une élève distinguée de Henri Herz. »

Je laisse à Oscar Comettant la responsabilité de cette dernière appréciation qui n'est pas du tout la mienne, pour notér en passant un trait de mœurs assurément fort original.

C'est à Philadelphie et dans l'État du Maine que les sociétés de tempérance ont pris le plus d'extension. Philadelphie comptait et compte encore un grand nombre de buveurs d'eau qui se condamnent à boire exclusivement de ce liquide par trop primitif, sous prétexte que certaines gens abusent des liqueurs fermentées. S'il fallait se priver de toutes les choses dont l'abus est nuisible, on renoncerait à tout absolument. Mais la tempérance est en Amérique une passion comme une autre, et la passion ne raisonne pas, précisément parce qu'elle est passion.

Naturellement les membres de la société de tempérance observent la plus grande

austérité de mœurs, et j'ai connu de graves puritaines dont la pudeur s'étendait de l'espèce humaine aux meubles les moins *légers :* je veux parler des pianos américains.

En effet, je vis un jour un de ces meubles dont les pieds, épais comme des troncs d'arbre, étaient recouverts de housses en forme de caleçons de bain. Ce costume original attira mon attention.

— Pourquoi, madame, demandai-je à la très-chaste propriétaire de ce piano déguisé en baigneur, avez-vous fait enfermer les pieds de votre instrument dans une paire de caleçons?

— C'est, me répondit la puritaine en baissant modestement les yeux, qu'il n'est pas convenable, même à un piano, de montrer ses jambes nues.

J'eus à Philadelphie la visite d'un Français qui est un des bienfaiteurs de ce pays. M. Girard, c'est son nom, a légué, pour la fondation d'un collége, une somme de plusieurs millions de francs avec quarante-cinq

acres de terre. Girard était encore enfant lorsque les hasards de la navigation le conduisirent aux États-Unis, où il se fixa. Embarqué comme mousse à bord d'un navire marchand, il fit plusieurs voyages au long cours et resta près de trente ans sans donner de ses nouvelles à ses parents. Ceux-ci, du reste, ne lui avaient témoigné qu'une très-médiocre affection, et, le croyant mort, l'avaient depuis longtemps oublié.

Devenu vingt fois millionnaire et sentant sa fin approcher, Girard désira revoir une dernière fois son pays natal et embrasser les parents qui lui restaient.

Voulant éprouver leur cœur, il dissimula sa fortune.

Vêtu d'un habit de matelot, il se présenta à eux comme un nouveau Robinson Crusoé miraculeusement échappé d'un naufrage.

Les revenants ont tort le plus souvent, et on ne pardonne pas aux morts de venir, par leur présence, troubler le repos des vivants. On fit à celui qu'on avait cru mort

le plus froid accueil, et on l'engagea assez cruellement à reprendre le chemin par où il était venu.

S'ils avaient su, ces parents dénaturés, que le grossier habit de matelot de Girard cachait un millionnaire, nul doute que l'accueil eût été tout différent; mais ils virent dans le pauvre marin une bouche à nourrir, et l'égoïsme parla.

Girard donna pour les pauvres une somme assez considérable, et partit le cœur navré, laissant sa famille inconsolable d'avoir si maladroitement reçu celui qu'ils regrettèrent comme on regrette un lingot d'or.

Girard mourut, léguant, comme nous l'avons dit, toute sa fortune au pays qu'il considérait comme le sien propre.

J'eus l'honneur de compter Girard parmi mes auditeurs, dans un concert très-original qui n'est pas un des chapitres les moins curieux de la vie d'Ulmann, si pleine d'inventions curieuses.

Tout s'use en ce monde, et le plaisir

d'entendre de la musique n'échappe pas à cette loi commune. Malgré tout l'empressement que le public américain n'avait cessé de me témoigner, Ulmann voulut ajouter un jour un attrait nouveau, puissant, irrésistible, à l'attrait de la musique. Il réfléchit, et, se frappant le front d'un air inspiré, il poussa le cri d'Archimède sortant du bain : *Eureka!*

— Quel concert, monsieur, et quelle idée!

— De quoi s'agit-il? demandai-je à Ulmann; voulez-voulez engager un orchestre, deux orchestres, trois orchestres?

— Je ne donnerais pas mon idée pour tous les orchestres du monde entier.

— C'est donc une idée sans pareille que votre idée?

— Sans pareille, oui.

— Ne me la communiquerez-vous pas?

— Vous êtes le dernier à qui j'aurais désiré la faire connaître, car je vous sais difficile sur les moyens propres à attirer le public, et d'une volonté peu malléable;

mais puisque vous le voulez absolument... il s'agit de mille bougies.

— Je ne comprends pas.

— Mille bougies, vous dis-je.

— J'entends bien, mille bougies, mais je ne comprends pas l'application de ces bougies... Sont-ce des bougies à musique?

— Cher monsieur Herz, la musique est la chose qui m'inquiète le moins... puisque vous la représentez.

— Monsieur Ulmann, vous êtes d'une exquise galanterie et le plus ingénieux des flatteurs.

— Tel est mon caractère. Non, ce ne sont point des bougies à musique que je veux pour notre concert, ce sont des bougies comme toutes les autres bougies, et voilà en quoi mon idée ne ressemble à aucune autre idée.

Et Ulmann me laissa comprenant moins que jamais en quoi consistait son invention, qui, du reste, ne pouvait être que très-brillante avec tant de bougies.

J'avais oublié cet entretien, quand, me

promenant par la ville, je vis annoncer mon prochain concert par des affiches gigantesques en tête desquelles il y avait écrit :

MILLE BOUGIES!

Je lùs cette affiche et j'appris enfin qu'il s'agissait d'éclairer la salie de concert au moyen de mille bougies.

Cette façon d'attirer les dilettanti me parut ridicule autant que peu efficace.

J'étais dans l'erreur.

Ces mille bougies excitèrent une telle curiosité chez ce peuple américain, si viril par le génie, si naïf parfois et si souvent enfantin par la nature des impressions qu'il éprouve, qu'en moins d'un jour toutes les places furent louées.

Malgré ce résultat obtenu, je voulus faire disparaître les mille bougies de l'affiche, mais Ulmann s'y refusa catégoriquement, me disant vertement que je n'entendais rien aux affaires.

Les bougies d'Ulmann, il me faut bien l'avouer, eurent plus de succès que mon rondo russe que je jouai au milieu de la distraction générale. J'étais assez mécontent, mais Ulmann triomphait en comptant la recette, qui n'avait rien que de très-honorable à ses yeux. A la fin de mon premier morceau, un de mes auditeurs se lève et m'interpelle à haute voix :

— Mais, monsieur, me dit-il, il n'y en a pas mille.

J'avais oublié les bougies.

— Mille quoi? lui demandai-je.

— Mille bougies, pardieu! Je ne suis venu que pour cela.

— Et combien y en a-t-il?

— Il en manque huit.

Cet amateur distingué... de bougies avait eu la patience de les compter toutes, et, en homme qui ne veut pas être dupe, en réclamait huit.

— Soit, monsieur, lui dis-je avec le plus grand sérieux; c'est huit bougies dont je

vous suis redevable et que je tiens à votre disposition.

Je racontai ce fait à Ulmann, qui me dit :

— Vous ne connaissez pas les Américains; votre homme ne manquera pas de venir réclamer ces bougies. Il verra là une affaire, petite il est vrai, mais sûre, et par conséquent très-acceptable.

Je fis faire un paquet de huit bougies sur lequel j'écrivis :

« Les bonnes bougies font les bons amis et les bons concerts. »

Personne pourtant ne vint réclamer les bougies.

XI

Définition de la musique par Ulmann. — Programme d'un concert politique. — Concerts extravagants donnés en Amérique. — La musique à vapeur. — La Calliope. — Les machines hydrauliques de Schuylkill.

L'appétit vient en mangeant, dit le proverbe, et le succès rend confiant.

Les mille bougies dont Ulmann avait éclairé les auditeurs de mon dernier concert, au grand profit de notre caisse de recette et à l'exaltation de sa gloire d'impresario, durent lui causer bien des nuits d'insomnie.

Ce qu'Ulmann imagina de choses bi-

zarres, impossibles, pour exciter l'ardeur des *dilettanti*, un peu fatigués de piano, je dois en convenir, formerait les éléments d'un conte fantastique. Il me disait ses projets, et, malgré tous mes efforts pour conserver mon sérieux, il m'est plus d'une fois arrivé d'accueillir ses confidences par un éclat de rire.

Un jour que mon secrétaire m'avait proposé une chose plus extravagante que d'habitude, — plus ingénieuse peut-être, — je lui signifiai que je voulais, autant que possible, dans mes concerts, ne m'adjoindre personne et n'avoir recours à aucun moyen pour attirer la foule, en dehors de mon art.

— L'art, l'art, toujours l'art, répliqua Ulmann d'un air de doute; et que croyez-vous donc que soit la musique?

— Vous voulez une définition de la musique?

— Oui.

— Eh bien, la musique est l'art d'émouvoir par la combinaison des sons.

— C'est tout ?

— Il me semble que oui.

— Point. La musique est l'art d'attirer dans une salle déterminée, au moyen d'accessoires qui deviennent souvent le principal, le plus grand nombre de curieux possible, en combinant les frais et la recette de manière à ce que celle-ci dépasse le plus possible celle-là.

— Dites, Ullmann, que la musique est une balance dont un des plateaux rempli de son (substance négative) doit toujours être soulevé par le plateau rempli de piastres fortes (substance positive).

— J'admets la définition, si cela peut vous être agréable. Aussi, et pour arriver à faire pencher jusqu'à terre le bon plateau de la balance musicale, avais-je pensé à un programme pour notre concert d'adieux à Philadelphie.

— Vous voudriez peut-être éclairer, pour cette fois, la salle au moyen de quinze cents bougies, au lieu de mille ?

— Je voudrais mieux que cela ; je voudrais donner un concert politique.

— Un concert politique, dites-vous? Est-ce sérieux ?

— Et pourquoi donc pas ? La musique n'a jamais rien gâté, que je sache, et un concert politique réussirait à merveille dans cette jeune et enthousiaste Amérique, si fière de sa constitution et de son indépendance encore toute récente.

— Expliquez-vous mieux, dis-je à Ulmann, je ne puis vous comprendre.

Sans ajouter un mot, mon ingénieux secrétaire tira de sa poche une longue feuille de papier, sur laquelle je lus ce qui suit :

ADIEUX

A LA VILLE DE PHILADELPHIE.

Grand festival en l'honneur de la déclaration d'indépendance publiée en cette ville devant le peuple assemblé, au milieu d'un enthousiasme indicible, le 4 juillet de l'immortelle année 1776.

PROGRAMME.

1° *Hommage à Washington*, cantate à huit voix, avec *soli* et chœurs, exécutée par cinq orchestres et dix-huit cents chanteurs. *Nota*. Le buste du père de la patrie sera couronné aux derniers accords de la cantate.

2° *Concerto de la Constitution*, expressément composé pour cette solennité, par Henri Herz et exécuté par l'auteur.

3° *Lecture* sur le génie du peuple américain et sur les droits de la femme, par miss (le nom était en blanc).

4° *Grande marche triomphale* dédiée à la jeune Amérique et arrangée pour quarante pianistes, par Henri Herz.

6° Le *Capitole*, chœur apothéosiaque aux mânes des présidents des États-Unis.

6° Air national *hail Columbia*, exécuté par toutes les bandes de musique militaire de Philadelphie et des villes environnantes, réunies pour cette circonstance.

N. B. Les illuminations à l'intérieur de

la salle formeront des figures allégoriques rappelant les hauts faits de la patrie.

Prix des places : *six dollars*.

Je regardai Ulmann d'un air étonné. Je ne savais si c'était une plaisanterie ou s'il agissait sérieusement.

— Mes calculs sont faits, me dit-il avec la plus grande confiance. Nous aurons huit mille dollars de frais, et nous ferons seize mille dollars de recette, résultat : huit mille dollars en caisse. Me donnez-vous votre consentement ?

— Jamais, répondis-je à Ulmann.

— C'est fâcheux, ajouta-t-il, et votre refus prouve que vous ne connaissez pas le caractère américain. Vous verrez par la suite des artistes, mieux inspirés que vous ne l'êtes en ce moment, organiser des concerts plus audacieux encore que celui dont je viens de vous soumettre le plan.

Mon jeune, mais déjà fort intelligent secrétaire, avait vu juste dans l'avenir. Je pensai à lui lorsqu'il y a quelques années

on me communiqua le programme d'un concert donné par un des plus éminents pianistes de notre époque, dont le caractère est à la hauteur du talent, mais qui, pour stimuler la curiosité blasée des Américains, s'était vu forcé d'avoir recours à des moyens qu'il eût certainement désavoués en Europe.

Dans ce concert, on offrit aux *dilettanti*, outre un orchestre de *quatre cent cinquante* musiciens, une chasse royale avec les fanfares de trompe et tous les épisodes de la chasse; une symphonie romantique avec accompagnement de tambourins et de six harmoniflûtes; une fantaisie arrangée pour *quarante* pianistes (le chiffre d'Ulmann); une marche guerrière avec *quatre-vingts* clairons et tambours; enfin, et pour varier des plaisirs déjà si variés, une comédie en deux actes.

Un autre pianiste, plus célèbre encore, un pianiste magistral qui joue comme Lamartine parle, comme Michel-Ange peignait, entraîné par l'esprit de la spécula-

tion américaine, s'est fait restaurateur en même temps qu'il est resté virtuose. Je trouve ce fait consigné dans un ouvrage qui fait autorité (1), et voici comment s'exprime l'auteur :

« Le restaurant eût peut-être réussi sans la musique, mais il fallait à la musique l'utile attrait du restaurant.

« On écoutait le chef de l'école moderne du piano une cuisse de poulet d'une main et un verre de madère de l'autre.

« Entre une soupe aux huîtres, une tranche de jambon et une tarte aux fruits, les ladies émerveillées du talent de l'artiste le priaient de vouloir bien recommencer quelqu'une de ses belles fantaisies sur *Moïse*, sur *Don Juan* ou sur *la Muette*. Comment, je vous prie, résister aux prières de consommatrices aussi gracieuses et de si bon appétit? Aussi le grand pianiste ne résistait-il pas : il souriait à travers les

(1) *Trois ans aux Etats-Unis*, par Oscar Comettant.

tièdes fumées de la cuisine et jouait de nouveau au bruit des cuillers dans les assiettes, des verres qui se heurtaient, des consommateurs qui appelaient, des garçons qui répondaient aux consommateurs, des bouchons de champagne qui partaient avec joie comme pour fêter l'inauguration de cette adorable association de l'estomac et de l'oreille, de la mélodie et du beefsteak.

« Mais, ajoute le même écrivain, que n'ont pas été obligés de tenter les artistes dans toutes les villes de l'Union pour vaincre l'indifférence sinon la froideur des Américains, tout entiers aux spéculations commerciales !

« Un violoniste a eu l'idée, dans une ville de l'Ouest, de s'habiller en diable avec des cornes et une longue queue, pour jouer les diaboliques variations du *Carnaval de Venise* de Paganini. En outre, il avait aposté sur plusieurs points de la salle des musiciens cachés qui devaient tour à tour,

à la manière des cors russes, se partager la mélodie avec le violon.

« Ce concert satanique fut annoncé au moyen de prospectus et de réclames de nature à surexciter les esprits les plus calmes. Enfin le jour du concert arriva, et le diable parut. Son entrée fut saluée par d'unanimes applaudissements ; sa mise parlait en sa faveur : rien n'y manquait ; ses cornes étaient belles, sa queue était longue et traînante, sa peau rouge comme la carapace d'un homard cuit. En tant que diable, c'était un beau diable.

« Durant quelques minutes, il se promena sur la scène, prenant de temps à autre des poses propres à frapper l'imagination des spectateurs et à préparer l'effet des premières notes de la mélodie satanique. Puis il s'arrêta tout à coup, épaula lentement son violon, contempla son archet et attaqua brusquement, comme un signal de l'enfer, l'infernal *Carnaval de Venise*.

« A peine l'archet eut-il tiré des cordes frémissantes le premier membre de phrase

de ce thème damné, qu'un instrument invisible et étrange continua la mélodie, continuée successivement par d'autres instruments également invisibles et encore plus étranges qui partaient de tous les points de la salle. Pendant ces dialogues des èsprits infernaux, le diable se promenait à grands pas sur la scène, troublant de temps en temps ce concert par des rires sardoniques et répétant à son tour avec d'horribles variations la mélodie fatale que les échos de la salle chantaient de toutes parts. Le concert finit par un *tutti* à faire dresser les cheveux. On parla longtemps de ce concert et on en parle encore.

« L'imagination des concertistes est à bout. On a tout essayé. On a donné des concerts costumés, des concerts en action avec tombola, des concerts religieux, des concerts dansants, des concerts historiques, des concerts improvisés, des concerts sérieux, des concerts comiques, des concerts pyrotechniques, des concerts énigmatiques, des concerts bachiques, et, nous

venons de le voir, des concerts gastronomiques et diaboliques.

« Un homme, doué d'une voix détestable, a donné, seul, des concerts productifs en chantant sans accompagnement, et pendant trois heures consécutives des psalmodies soporifiques de toutes les religions et de toutes les sectes. J'ai entendu cet homme à Boston.

« Un compositeur a eu l'idée d'écrire une symphonie *animale* ayant pour titre : *l'Arche de Noé*. On entendait dans cette œuvre imitative et tout à fait romantique le braiement de l'âne, le bêlement du mouton, le beuglement du veau, le grognement du porc, le sifflement des serpents, le chant des oiseaux, le rugissement du lion, sans oublier la voix de l'homme, le tout accompagné d'un programme descriptif digne de passer à la postérité, à côté des prospectus les plus odontalgiques.

« Il faut encore citer un violoniste italien qui crut faire fortune en imitant à s'y méprendre, sur son instrument, la voix d'une

vieille femme en colère. Cela ne me parut que médiocrement agréable. »

De semblables manifestations musicales sont un trait de mœurs qui trouve ici tout naturellement sa place.

Au reste, des concerts tout aussi peu artistiques et quelquefois presque aussi extravagants que plusieurs de ceux que nous venons de citer ont été donnés en Angleterre et ont parfaitement réussi sous le nom significatif de *concerts monstres*.

Je lisais dernièrement dans un journal anglais que *quatorze mille* auditeurs avaient assisté à Londres à un festival organisé par M. Distin, au palais de Cristal. Les chanteurs, par milliers, accompagnés par des bataillons d'instrumentistes, ont fait entendre aux Gargantuas de l'harmonie accourus à ce colossal festin *quarante-trois morceaux*, petits ou grands !

C'est méconnaître les qualités de la musique et pervertir le goût que d'offrir au public de semblables concerts.

Il est vrai que deux des derniers festivals

anglais ont produit des sommes qu'Ulmann, avec je ne sais plus quel personnage de Balzac, n'eût pas trouvées déshonorantes. Ainsi la recette du premier de ces festivals, celui de Leeds, s'est élevé à 7,500 livres sterling (187,500 fr.); celle de Birmingham, à 10,800 livres sterling (270,050 fr.).

Il est incontestable que les concerts sont de toutes les distractions admises par la bonne société l'une des plus nobles et des plus charmantes, sinon la plus noble et la plus charmante. Si dans les concerts le plaisir des yeux est moindre qu'au théâtre, en revanche nous ne craignons pas de dire que le plaisir du cœur y est plus vif et surtout plus pur. J'ajouterai que Paris est la ville des concerts par excellence. On ne s'en lasse jamais lorsqu'ils sont bons, et l'artiste de mérite est toujours assuré d'y trouver un public empressé, connaisseur et sympathique.

Et voilà précisément ce qui explique l'ardent désir de tous les virtuoses étrangers à se faire entendre à Paris, où ils re-

çoivent véritablement la consécration de leur talent. Avoir mérité les suffrages du public parisien et ceux de la critique spéciale, généralement confiée à des hommes supérieurs, joignant à l'art d'écrire les connaissances approfondies de l'art musical, c'est avoir obtenu un diplôme de docteur, respecté dans le monde entier.

Si la musique à vapeur devait être inventée quelque part, c'est aux États-Unis.

Et la musique à vapeur est inventée et inventée par les Américains. Notre compatriote M. Regis de Trobriand a été une des premières victimes de cette harmonie de l'autre monde, et voici comment il raconte l'histoire :

« Après une excursion de quelques jours à la campagne, dit-il, nous descendions la rivière du Nord pour rentrer à New-York. En débouchant des gorges de West-Point, nous vîmes arriver de loin en sens inverse du *Hero* qui nous portait le *Glencove* se rendant à Albany. Les deux vapeurs, se rapprochant de plus en plus, n'allaient pas

tarder à se croiser, lorsque tout à coup, dans l'air pur et calme du matin, éclata une sorte de fanfare; — non, ce n'était pas une fanfare, mais un fracas modulé, que nous ne savions à quoi comparer pour en donner l'idée. L'instrument qui produisait cette étrange et furieuse combinaison de bruits semblait avoir emprunté ses effets aux rugissements du lion, aux mugissements du taureau, aux braiements de l'âne, aux aboiements du chien. Dans l'échelle des discordances animales, il ne laissait guère à désirer que les miaulements du chat, d'une mélodie trop langoureuse.

« A la première détonation, madame B..., qui a la voix d'un ange et les nerfs d'une femme, bondit comme un choc électrique. Notre ami le maëstro M..., qui a toujours la tête pleine d'harmonies, écrites ou non, se cabra violemment près du bordage, où nous le saisîmes par son habit de peur d'accident. Les autres passagers se mirent à courir ou à sauter pêle-mêle, selon la sensibilité de nerfs acoustiques. Un nègre

se livra à une foule de contorsions désordonnées. Beaucoup de dames se bouchèrent les oreilles avec effroi, et un chien qui se trouvait à bord compléta le désordre en se ruant parmi les passagers, la queue entre les jambes et avec des hurlements plaintifs. Tel fut, à bord du *Hero,* le premier effet de la *calliope*, entendue à un quart de mille de distance.

« Car c'était la calliope installée à bord du *Glencove* qui nous saluait d'une aubade. La calliope est un instrument de musique à vapeur, frais éclos. Il n'y avait au monde qu'un Américain pour l'imaginer. Tous, nous connaissons cet effroyable sifflet de la machine à vapeur, qui sert de signal sur les chemins de fer. Eh bien ! la calliope n'est autre chose qu'un chalumeau féroce, composé d'autant de sifflets de ce genre qu'il y a de notes dans la portée de l'instrument. Au moyen d'un mécanisme dont je n'ai point eu pour ma part l'occasion d'admirer l'ingénieuse combinaison, la vapeur se précipite alternativement et

avec une durée marquée dans l'un ou l'autre de ces sifflets infernaux, lesquels émettent ainsi des sons à fendre les rochers. Mais ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que la note est en quelque sorte visible, par suite du jet de vapeur qui la produit. L'air hurlé non-seulement bat le tympan de l'oreille comme le tampon la peau d'une grosse caisse, mais encore il frappe les yeux par une série de bouffées blanches analogues à celles d'un feu de file, par une compagnie de tirailleurs. C'est l'idéal de l'étrange.

« Remis de la surprise d'une première bordée, nous nous aguerrîmes assez pour écouter le tintamarre noté, et alors nous pûmes distinguer assez clairement un air connu de contredanse qui semblait sortir des poumons essoufflés de Pelion et d'Ossa, accentué à peu près ainsi : Hhouff! — Houff! Houff! — Hhhhooouff! — Houf! Houf! Houf! — Hhhooouf! Houffff... st! etc., etc. — Avec une aspiration avant, et un sifflement après chaque note plus ou

moins prolongé, mais toujours colossal, suivant la durée définie du son. Et tout cela, en mouvement d'*allegretto*, à faire entrer en danse les montagnes de West-Point.

« Autre particularité : chaque sifflet ne produit le même son qu'à la condition que la pression du jet de vapeur soit la même. Si la pression est plus forte, la note monte ; si plus faible, la note baisse. Or, jusqu'ici l'échappement de la vapeur n'est décidément pas réglé d'une façon uniforme. D'où il suit des écarts inharmoniques d'une strideur qui inondait M. M... d'une sueur froide.

« Tout cela n'empêcha pas un échange de hourras frénétiques lorsque les deux bateaux à vapeur se croisèrent bord à bord. Au contraire. C'est du reste facile à comprendre. On crierait pour moins que cette musique endiablée. Ah ! il m'en souviendra de la calliope du *Glencove!*

« Les Anglais vont bien envier cette invention à l'Amérique, et je ne doute pas

qu'ils ne l'appliquent bientôt à leurs bâtiments. A bord des vapeurs de guerre, elle constituera un orchestre économique dont il ne faudra ni payer ni nourrir les musiciens. Si donc la guerre éclate un jour entre les deux peuples rivaux, lorsque deux vaisseaux se rencontreront, ils préluderont à la bataille par une musique martiale. L'un jouera le *Yankee doodle*, et l'autre le *God save the king!* ce qui, joint à l'accompagnement des bordées pour basses et de la mousqueterie pour fioritures, ne peut manquer de porter jusqu'à la frénésie l'ardeur des combattants. Les vagues en seront émues et danseront comme les collines du Psalmiste, et si, dans les profondeurs de l'Océan, quelques monstres marins ne sont pas tout à fait insensibles à la mélodie, ils se réjouiront que la civilisation humaine ait enfin songé à eux en imaginant une musique à leur portée. »

Si la calliope avait été connue à Munich, elle eût certainement figuré dans une expérience toute récente et qui prouve que

les excentricités sont un peu de tous les pays et que, quand ils s'y mettent, les Allemands valent bien les Américains sous ce rapport.

Vers midi, le 18 du joli mois de mai 1866, — c'était hier, — on entendit soudain dans la bonne ville de Munich la canonnade et des salves d'infanterie accompagnées de musique et de roulements de tambour. C'était un vacarme à ébranler les nerfs les plus forts, et tout près de l'endroit où les troupes s'efforçaient de produire le bruit le plus assourdissant, on remarquait des malades de l'hôpital militaire qu'on avait transportés là pour voir s'ils supporteraient ce bruit sans inconvénient.

Cette expérience singulière a été faite par ordre de l'autorité militaire, qui a l'intention de faire construire un nouvel hôpital militaire près de l'emplacement du tir.

J'ai fait des promenades charmantes aux environs de Philadelphie, et je n'ai point manqué, comme tous les curieux, d'aller

admirer les machines hydrauliques du Schuylkill, qui alimentent d'eau douce les habitants de la cité de l'amour fraternel.

Ici, comme dans beaucoup d'autres endroits aux États-Unis, l'homme a lutté contre les plus grandes difficultés opposées par la nature, et en est sorti triomphant.

Il ne fallait rien moins que forcer l'eau de la rivière à entrer dans un réservoir assez vaste pour que tout Philadelphie fût abondamment approvisionné.

Et Dieu sait la consommation d'eau qui se fait en Amérique, où chaque maison est confortablement pourvue d'une salle de bain, où toutes les ménagères font faire chez elle le blanchissage du linge, où les chambres sont généralement munies de robinets d'eau froide et d'eau chaude, où, chaque samedi, les domestiques lavent la façade des maisons au moyen de pompes, comme s'il s'agissait d'éteindre un incendie.

Les machines hydrauliques de Schuylkill sont, je crois, construites dans le genre de notre ancienne machine de Marly. Les

réservoirs contiennent 22 millions de gallons d'eau, laquelle est distribuée par des tuyaux souterrains d'un développement considérable. On admire la machine renfermée dans un bâtiment construit en pierres, ayant une façade sur la rivière ; mais surtout on jouit dans ce frais et délicieux endroit des beautés de la nature qui vous entourent de toutes parts. Quel paysage ravissant, et comme l'art, un art simple mais riant, a partout ici secondé l'œuvre du Créateur ! L'eau qui charme l'œil et assainit l'air serpente sur des rochers en filets cristallins ; le catalpa étend sur les gazons et sur la pierre son ample feuillage et ses fleurs argentées ponctuées de pourpre, que semblent envier les naïades d'un élégant bassin de pierre ouvert dans le roc, et d'où s'élance un jet d'eau perpétuel. Une douce et vague harmonie semble s'échapper de ces lieux quasi mythologiques, où l'esprit sommeille voluptueusement bercé par des songes riants à la fois et mélancoliques.

Je n'étais point allé seul faire cette pro-

menade, dont le souvenir m'émeut encore aujourd'hui ; je m'y trouvais en compagnie d'une très-aimable famille, chez laquelle j'ai passé mes meilleures soirées à Philadelphie.

En faisant une courte description de chacun des personnages qui composaient cette famille et en traçant le tableau de la journée de tous, j'aurai présenté le type des honnêtes ménages de cette honnête et rigide Pensylvanie.

XII

Une famille typique. — Concert d'adieux à Philadelphie. — Coup d'œil sur les machines à coudre. — Les faux-cols et les chaussettes en papier. — Un coup de fourchette caractéristique.

Cette famille se composait de M. Thomas G..., négociant, d'une cinquantaine d'années; de sa femme, âgée d'environ trente-cinq ans et dans tout l'épanouissement d'une beauté chaste et sévère; d'un fils de dix-sept ans et de deux filles jumelles, de trois ans plus jeunes que leur frère, toujours identiquement vêtues et d'une ressemblance telle, qu'il est arrivé à M. Thomas G... de prendre Jane pour

Mary. La mère, elle, ne s'y trompa jamais. Les femmes ont des yeux au cœur qui voient toujours juste en pareil cas.

M. Thomas G..., né à New-York, de parents anglais, avait commencé sa carrière de négociant par être commis dans un magasin de nouveautés. A douze ans on lui confiait la mission d'aller en recouvrement, et il lui est arrivé de voyager seul avec dix mille dollars dans sa poche. A seize ans il avait la signature de la maison, et à vingt-quatre ans il prenait un établissement à son compte.

Sa jeunesse se passa sans qu'il connût aucun des plaisirs de la jeunesse, et ses facultés étaient toutes concentrées vers un but qui ne pouvait lui échapper : s'enrichir par le travail.

Des organisations dans le genre de celle de cet austère négociant, on les compte par milliers aux États-Unis.

A-t-il jamais existé en France un enfant qui fût autre chose qu'un enfant ?

Ce n'est ni une critique ni un éloge que

j'entends faire ici ; je constate un fait caractéristique, voilà tout.

Possesseur d'une fortune évaluée à trois ou quatre millions de francs, M. G... n'en continuait pas moins les affaires, sans qu'il eût jamais modifié en aucune façon son genre d'existence.

Au plus fort même de l'hiver, il se levait avec le jour, prenait une tasse de thé et sortait de la maison somptueuse qui était sa résidence particulière, pour se rendre dans un méchant petit local, mal meublé, mal aéré, dans une sorte d'immense baraque toujours bloquée par des ballots de marchandises, et qu'il appelait son *office*.

Dans ce misérable réduit, assis sur un fauteuil usé et presque déchiré, M. G... concluait chaque jour des affaires plus ou moins considérables, avec ce calme et cette rectitude d'esprit qui est le génie de la race anglo-saxonne. Ni la pluie, ni la neige, ni la glace ne l'arrêtaient. Quand les rues étaient couvertes de verglas et qu'il y avait danger de se rompre les jambes, il appli-

quait aux semelles de ses bottes un petit appareil composé de crampons, et ainsi ferré à glace, il se rendait à son office, comme un soldat se rend à son poste, un prêtre à son église. Évidemment, pour lui comme pour la plus grande partie des négociants américains, le commerce était plus qu'un moyen de gagner de l'argent; c'était un véritable sacerdoce.

En arrivant à son bureau, il compulsait ses livres et les mettait en ordre. Ses commis arrivaient toujours une heure au moins après lui dans ce temple des affaires, où l'air était saturé d'austères soucis, où l'homme devenait fourmi par le labeur.

A neuf heures, M. G... quittait son fauteuil de *busines's man* (homme d'affaires) pour aller déjeuner dans un restaurant fréquenté par des négociants.

En cinq minutes, et pour ainsi dire sur le pouce, il faisait ce repas invariablement composé d'un morceau de côte de bœuf et d'un plat classique de cresson cru assaisonné de vinaigre et de moutarde.

Puis il rentrait à l'office, recevait ses clients, lisait les journaux, se rendait à la Bourse, et faisait un tour à la douane pour revenir à son office donner ses derniers ordres, et finalement rentrer dans sa demeure privée, suivant l'expression anglaise.

Il dînait en famille silencieusement, en un quart d'heure, et passait les soirées dans un petit appartement réservé à son usage particulier, quand il n'allait pas à un club de savants dont il faisait depuis longtemps partie.

L'homme le plus riche de tous les États-Unis, M. Astor, de New-York, dont la fortune se chiffre par quelque chose comme quarante millions de dollars (environ deux cents millions de francs) ne vit pas autrement que M. G... Un petit bureau d'un étage, situé à New-York et dans Prince Street, à deux portes de Broadway, avec des barreaux de fer qui le font ressembler à une cellule de prison, est le modeste asile où il fait ses petites affaires. Là, il s'occupe

personnellement de tout, sait chaque dollar qui entre dans sa caisse ou lui est dû, reçoit, paye de ses mains et tient ses livres.

Il descend ordinairement la ville en omnibus, de bonne heure, le matin, et reste absorbé dans des occupations jusqu'à cinq heures. Il fait peu d'exercice et ne prend guère de plaisir qu'aux affaires. Il ne sort de son bureau qu'à cinq heures et remonte lentement Broadway à pied jusqu'à Lafayette Place.

Pour en revenir à M. Thomas G..., nous dirons qu'il avait l'amour de l'étude en même temps que la passion des affaires. Il préparait depuis longtemps déjà, lorsque j'eus le plaisir de faire sa connaissance, un travail complet sur la statistique des États-Unis depuis le jour de leur indépendance. Il voulut bien me donner connaissance de quelques parties de son curieux manuscrit, et me permit de relever quelques chiffres qui trouveront leur place dans le courant de ce récit.

Passons à madame G...

Cette dame, conformément aux usages établis en Pensylvanie, se levait en toute saison de très-bonne heure, et ne sortait jamais de sa chambre à coucher que parée comme pour aller en ville. Ses deux fillettes, propres, élégantes sans affectation, apparaissaient un peu plus tard. A huit heures, qu'on fût au mois de janvier ou au mois d'août, le déjeuner était sur la table.

Quatre-vingts fois sur cent, on servait du jambon cuit dans la poêle avec des œufs; pour boisson, du café très-clair dans de grandes tasses.

Après le déjeuner, les jeunes filles prenaient leurs livres de classe, et allaient seules à l'école.

Jane et Mary sorties, madame G... fixait autour de sa taille un tablier blanc comme la neige, et commandait les domestiques en leur donnant l'exemple du travail, mettant, comme on dit, la main à la pâte. La maison était chaque jour nettoyée et mise en ordre, du sous-sol au grenier. Quand tout se trouvait rangé, avec une symétrie

un peu froide, il est vrai, mais irréprochable, madame G... se retirait dans son appartement, où elle faisait une seconde toilette.

Soit en voiture, soit à pied, elle sortait invariablement de deux à cinq heures pour aller faire des visites et courir les magasins de nouveautés. Le plus souvent, sans avoir aucune envie de rien acheter, elle faisait déplier vingt pièces d'étoffes, inspectait des cartons entiers de rubans, et essayait une douzaine de châles. Cette manière de passer le temps, — désespoir des commis de magasins, — est si habituelle parmi les Américaines qu'on lui a donné un nom; cela s'appelle *shopping* (*magasiner*).

Quant à M. G... fils, il était employé dans les affaires de son père, sans répit aucun, du matin jusqu'au soir. Après dîner, il allait au spectacle ou se retirait dans une pièce du sous-sol (*baisement*) pour y prendre successivement une leçon de piano et une leçon d'allemand.

Telle était la vie de la famille G..., et

telle est la vie de presque toutes les familles de négociants aux États-Unis, quelle que soit d'ailleurs leur position de fortune.

C'est avec ce jeune homme que j'eus l'occasion de voir l'acteur Booth dans une pièce de Shakespeare. Il avait appartenu au théâtre de Drury Lane, à Londres; et, sans être un Talma, ni un Kean, ni un Rossi, je lui trouvais du talent et il avait du succès. Qui aurait pu prévoir alors que le fils de Booth deviendrait l'assassin exécré du président Lincoln?

Ulmann, qui n'abandonnait pas facilement les idées qu'il avait conçues et jugeait bonnes, revenait de temps à autre sur son programme de concert politique. Il insistait surtout sur le bon effet que ne manquerait pas de produire une marche triomphale arrangée pour quarante pianistes.

Mon secrétaire fit tant et si bien, que je consentis enfin à écrire un morceau, non pas pour quarante pianistes, mais pour huit; ce qui me parut très-suffisant.

Le concert avec les huit pianistes jouant à la fois sur quatre pianos fut annoncé, et le public, par son empressement à aller voir cette exhibition d'un nouveau genre alors, donna raison à mon habile secrétaire. Il y avait tant de monde dans la salle lorsque je m'y présentai pour me faire entendre, qu'il fallut littéralement me porter. On étouffait, mais les huit pianistes en perspective faisait tout oublier. On se serait certainement battu s'il y en avait eu quarante.

Ce concert avec huit pianistes fut mon concert d'adieux à Philadelphie.

C'est à Philadelphie que, parlant un jour du génie des Américains pour la mécanique, on m'engagea à voir une machine, toute nouvelle alors, bien connue aujourd'hui et dont je demande la permission au lecteur de dire quelques mots.

Je veux parler des machines à coudre.

Ce n'est guère qu'en 1853 qu'elles ont commencé à fixer l'attention des fabricants, bien que M. Howe ait pris son brevet en

1846 et qu'il se soit d'abord ruiné pour les faire connaître. Désespérant de réussir en Amérique, il partit pour l'Angleterre. Mais, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, la routine, cette reine du vulgaire, se mit en opposition avec l'inventeur, et le malheureux, complétement découragé, à bout de ressources, voulant au moins terminer ses misérables jours dans sa patrie, se rembarqua pour les États-Unis. Toutefois, n'ayant pas l'argent nécessaire à son passage, il s'engagea comme aide-cuisinier à bord du bâtiment *the Miss-Clary*. Arrivé dans le Massachussets, il travailla dans une fabrique en qualité d'ouvrier mécanicien.

Mais le temps avait fait son œuvre, et les machines à coudre commençaient à être employées. Seulement il arriva ce qu'il arrive si souvent; l'inventeur fut entièrement oublié, et la contrefaçon, avec l'impudeur qui la caractérise, prétendit bénéficier seule de tous les avantages de l'invention.

Il y a dans le droit quelque chose de si respectable et dans le vol quelque chose de si odieux, que Howe trouva des amis dévoués pour lui faire rendre justice. A force d'énergie, de persévérance et d'argent dépensé, l'inventeur finit par établir ses droits d'une manière si victorieuse que, depuis les dernières décisions des tribunaux américains, toutes les machines à coudre reposant sur le principe établi par le brevet de l'inventeur, c'est-à-dire usant d'une aiguille à pointe trouée et de deux fils, furent reconnues comme des contrefaçons. Il avait donc un droit de redevance sur chacune de ces machines, et ce droit est tel que, pour la seule année de 1859, il s'est élevé à la somme de 142,926 dollars, soit 714,630 fr.

Il est curieux de suivre année par année le progrès de cette invention qui, à notre avis, est une des plus importantes de ces dernières années, parce qu'elle a eu une influence considérable sur le sort des ouvrières, non-seulement en Amérique, mais

partout en Europe où les machines à coudre sont employées.

Voici le relevé des machines sur lesquelles M. Élias Howe a prélevé un droit de poinçonnage, établi d'abord à raison de treize dollars l'une, et réduit par la suite à trois dollars seulement :

En 1853	2,509	machines.
1854	4,469	—
1855	3,512	—
1856	7,223	—
1857	12,713	—
1858	17,589	—
1859	47,462	—

Total, 95,658 machines à coudre vendues aux États-Unis dans l'espace de sept années.

C'est là un succès véritablement prodigieux par son extrême rapidité.

Mais comment pourrait-il en être autrement quand on considère les avantages extraordinaires offerts par cette couturière mécanique.

D'après MM. Wheeler et Wilson, le

rapport du temps employé par une de leurs machines et par une bonne ouvrière couturière seraient les suivants :

	LA MACHINE			L'OUVRIÈRE	
	—			—	
Chemise d'homme...	1 h.	16 m.	—	14 h.	26 m.
Paletot...........	2	38	—	16	35
Gilet de satin.......	1	14	—	7	19
Pantalon de drap....	»	51	—	5	10
Robe de soie.........	1	13	—	10	22
— de mérinos	1	04	—	8	27
— d'indienne	»	57	—	6	37
Tablier ordinaire....	»	08	—	1	26

A mon retour en France, j'eus l'occasion de parler de cette invention de M. Howe, et je ne fus pas peu surpris d'apprendre que l'idée première de cette ingénieuse machine appartenait à un Français nommé Thimonnier. C'est l'éternel *sic vos non vobis* de Virgile. En effet, il est dit dans le *Livre d'or*, que, le 17 avril 1830, M. B. Thimonnier aîné, tailleur à Amplepuis, département du Rhône, prit un brevet pour une machine à coudre. Cette machine formait un point de chaî-

nette, elle cousait avec un seul fil. L'aiguille était à crochet et fonctionnait verticalement; en s'abaissant elle perforait l'étoffe et allait saisir le fil au-dessous de celle-ci pour le ramener en-dessus. Un point arrière se formait en dessous et un point de chaînette en dessus comme dans la broderie au crochet. M. Thimonnier apporta à sa machine diverses améliorations, il existe des brevets de lui aux dates suivantes :

1845, 10 juin. Application du système de point de la broderie au crochet à la mécanique, et par suite à la couture.

1845, 21 juillet. Machine perfectionnée dite métier à coudre au point de chaînette.

1848, 5 août. Thimonnier et Magnin. Machines à coudre, broder et faire les cordons.

M. Thimonnier paraît n'avoir tiré aucun profit de son invention ; que l'honneur au moins lui reste !

Il est juste de dire, toutefois, que des essais plus ou moins informes sont anté-

rieurs aux siens ; il en est qui remontent à 1804.

On a cru que les machines à coudre, en se propageant, allaient aggraver la position des couturières, qui ne pourraient pas soutenir la concurrence. La fâcheuse position des couturières, en général, ne peut plus s'aggraver, hélas ! Depuis longtemps déjà le travail à l'aiguille est reconnu insuffisant à nourrir l'ouvrière, dans les conditions indispensables au maintien de ses forces et de sa santé. Le mieux qu'il puisse arriver pour un grand nombre d'ouvrières, c'est que les machines à coudre les obligent à changer de profession. Voici, du reste, ce que dit à ce sujet le *Daily-Times*, journal des États-Unis :

« Contrairement à l'idée généralement conçue à l'introduction de cette machine, les ouvrières à l'aiguille ont vu leur sort amélioré par cette invention; des milliers se sont trouvées payées, et cela par un travail bien moins fatigant. Tous les jours

on voit des ouvrières qui, jadis, en travaillant à leur aiguille nuit et jour, ne pouvaient gagner que de 1 à 2 dollars par semaine (5 à 10 francs) gagner maintenant de 3 à 10 dollars (de 15 à 50 francs) par semaine pour manœuvrer une machine pendant deux tiers moins d'heures par jour, et pour un travail bien autrement facile. Beaucoup d'entre elles, possédant leurs machines à elles, gagnent plus de 10 dollars (50 francs) par semaine. »

La machine à coudre m'a conduit un peu plus loin que je ne le voulais.

Et pourtant que de choses curieuses n'aurais-je pas à dire encore, si je voulais m'étendre sur le génie inventif des peuples du nouveau monde ! Par exemple l'invention des faux-cols en papier, si bien accueillie en France, nous est venue des Américains. Et voilà déjà qu'aujourd'hui les Yankees, cherchant à étendre l'usage du papier dans l'habillement, font, avec un mélange de papier et de mousseline, des bas et des chaussettes qui ne coûtent pas

la moitié du prix du simple blanchissage des bas de coton ou de laine.

Je reviens à mes impressions personnelles.

Avant de quitter la ville de l'amour fraternel pour aller me faire entendre à Baltimore, il m'est arrivé une petite histoire éminemment caractéristique qu'il me faut raconter.

J'étais à table d'hôte à côté d'un Français avec qui j'avais fait connaissance. Le dessert arrive, et il ne reste plus dans un plat qu'un seul gâteau. Le Français me l'offre; je refuse, en le priant de le garder pour lui. Il insiste avec courtoisie et veut absolument que je l'accepte. Le gâteau avait bonne mine, et je réitérai mes prières.

— C'est pour vous, dis-je à mon obligeant voisin.

— Je n'en ferai rien.

— Mais si.

— Vous me désobligeriez.

— Allons, puisque vous le voulez à toute force, je l'accepte.

J'allais le prendre, quand un Américain, placé vis-à-vis de nous deux et témoin de nos instances réciproques, s'empara bravement d'une fourchette, se coucha à demi sur la table, allongea le bras et piqua très-adroitement le gâteau, qu'il enleva dextrement, à notre grande stupéfaction. Il le mangea tranquillement, ne paraissant pas se douter qu'il y eût dans ce procédé la moindre inconvenance.

XIII

Baltimore. — Une nouvelle proposition d'Ulmann. — Coup d'œil sur la ville des monuments. — Les grands chefs-d'œuvre du nouveau monde. — Les sectes en Amérique et M. de Talleyrand. — Le plus galant des pianistes. — Mes improvisations en public. — Nouvelle manière d'essayer les pianos. — Le morceau de piano qui a fait ma réputation en Amérique. — Un club excentrique. — Retour à New-York.

Baltimore n'est séparé de Philadelphie que par une distance de quatre-vingt-dix milles.

Nous fîmes ce trajet en voiture Ulmann et moi.

Pendant que j'admirais le paysage, plein de richesses végétales dans ces parages

pittoresques, Ulmann, lui, pensait à l'organisation de nos concerts futurs.

— Savez-vous improviser? me dit-il.

— Je n'ai jamais fait, lui répondis-je, une étude spéciale de l'improvisation, néanmoins je m'en tire comme un autre au besoin. Mais pourquoi cette demande?

— Elle n'est pas sans but, croyez-le bien.

— Est-ce que vous voudriez me faire improviser?

— Cela me ferait plaisir, en effet.

— Soit, je puis vous satisfaire, et quand nous ne serons que nous deux, je vous varierai quelques thèmes à votre choix.

— Oh! je ne vous demande pas d'improviser pour moi seul; je ne suis pas si égoïste. Je vous demande d'improviser en public, bien persuadé que cet attrait serait irrésistible.

— Improviser en public! c'est scabreux. On peut être mal disposé, et il est cruel d'étaler devant tous une prétentieuse impuissance. A moins pourtant de faire

comme certains improvisateurs que j'ai connus, et qui apprenaient par cœur toutes leurs improvisations.

— Cette précaution est assurément fort sage, dit Ulmann, mais elle ne serait pas applicable en Amérique, où il faut laisser chacun libre d'offrir un thème à l'improvisateur.

— Ainsi vous voulez que j'improvise réellement en public ?

— Il le faut, et rien ne vous sera plus facile. Lorsque vous vous sentirez mal disposé, que l'inspiration sera rebelle, si elle l'est jamais, ce dont je doute fort...

— Ulmann, vous me flattez, dis-je en l'interrompant.

— Eh bien ! dans ce cas, continua-t-il, vous jouerez le thème d'une main et vous ferez des gammes chromatiques et de longs arpéges de l'autre. Les gammes chromatiques et les arpéges s'accordent avec tout, dispensent de toute combinaison harmonique et font le plus grand effet sur les masses ravies d'une si brillante exécution.

— Ulmann, vous êtes né improvisateur; il ne vous manque que de savoir faire des gammes chromatiques et des arpéges.

— Donc c'est convenu, vous improviserez à Baltimore.

— Je me résigne, puisque vous le voulez absolument.

L'impression que me produisit cette cité, surnommée par les Américains la *ville aux monuments*, fut des plus gaies et des plus charmantes.

Baltimore est bâti sur un terrain incliné et traversé par un courant d'eau qui se perd dans le Patapsco River. Des ponts nombreux relient les deux côtés de la cité, au milieu de laquelle s'élève majestueusement la colonne consacrée à Washington et couronnée de la statue du grand citoyen. Ce monument commémoratif a près de deux cents pieds anglais d'élévation, et n'est surpassé dans sa hauteur que par une certaine tour affectée à la fabrication du plomb de chasse. Cette tour, dans laquelle le plomb a grandement le temps de

s'arrondir en tombant, est considérée par les Américains comme la plus haute du monde entier.

C'est à propos de cette tour qu'un Américain me dit un jour, avec des yeux où brillaient l'enthousiasme, que si l'Europe était *jolie*, l'Amérique était *belle*, et qu'il fallait venir aux États-Unis pour admirer les grands chefs-d'œuvre de la nature.

— La plus grande cataracte du monde, me dit-il, est la chute du Niagara, où les eaux réunies des grands lacs supérieurs forment une rivière large de 1,348 mètres, et plongent, après s'être resserrées soudain par-dessus les rochers, à une profondeur de 53 mètres.

La plus grande caverne du monde est le Mammouth, cave dans le Kentucky, où l'on peut faire un voyage sur les eaux d'un fleuve souterrain et pêcher des poissons sans yeux.

Le plus grand fleuve du monde est le Missisipi, qui a 4,100 milles de longueur.

10.

La plus grande vallée du monde est celle du Mississipi, qui n'a pas moins de 500,000 milles carrés, et passe à juste titre pour être l'une des régions les plus fécondes de tout le globe.

Le plus grand lac du monde est le lac Supérieur, qui a 430 milles de long.

Le plus grand pont naturel du monde est celui de Cedar Crek, en Virginie. Il traverse un précipice de 250 pieds de profondeur sur 80 de largeur, au fond duquel coule le torrent.

La plus grande masse de fer du monde est le Pilet Knob, dans le Missouri. C'est un bloc de minerai qui a 350 pieds de haut et 2 milles de tour.

Si j'avais, après les travaux de la nature, à citer ceux des hommes en Amérique, continua, mon narrateur, la liste serait longue parmi les grandes merveilles dont nous avons raison d'être fiers, nous tous enfants du nouveau monde. Je n'en citerai qu'une : le plus long chemin de fer est le Grand-Central illinois, qui mesure

731 milles de long, et a coûté à établir 15 millions de dollars.

Ce que me dit cet Américain, je pus m'en convaincre plus tard, n'avait rien d'exagéré, et les États-Unis sont bien l'endroit où le Créateur a exposé à notre admiration ses plus magnifiques chefs-d'œuvre.

Je ne crois pas qu'il y ait aucune ville aux États-Unis plus riche en églises, en chapelles et en temples à l'usage de tous les cultes que Baltimore.

Il est vrai qu'aucune restriction à la liberté religieuse n'existe dans cette république, où toutes les croyances sont également en possession de tous les droits de la conscience.

Aux termes de la constitution de l'Union, le congrès ne peut faire aucune loi relative ni à l'établissement d'une religion, ni pour prohiber son libre exercice. Aucun serment religieux ne peut jamais être requis comme nécessaire pour posséder une

place ou office public dans les États-Unis. Grâce à cette disposition, on peut dire, sans aucune exagération, que toutes les sectes religieuses se retrouvent dans toute l'étendue de l'Union.

Un diplomate dont le nom dit tout, Talleyrand, qui visita l'Amérique, fut, comme tout le monde, frappé de la réunion de tant de sectes diverses. Il nous dit ce qu'il en pense dans un mémoire peu connu généralement, sur les relations commerciales de l'Angleterre avec les États-Unis :

« Au premier abord, il paraîtrait que, ces sectes conservant après leur transmigration leur caractère primitif, il serait naturel de craindre qu'elles ne troublassent aussi la tranquillité de l'Amérique. Mais combien est grande la surprise du voyageur quand il les voit existant toutes dans ce calme parfait qui ne paraît jamais devoir être troublé ; quand, dans la même maison, le père, la mère, les enfants suivent chacun paisiblement et sans opposi-

tion la croyance qu'ils préfèrent! J'ai été plus d'une fois témoin oculaire de ce spectacle auquel rien de ce que j'avais vu en Europe n'avait pu me préparer. Le jour consacré à la religion, tous les individus de la même famille sortent ensemble; chacun se rend à l'église de sa secte, et, retournés ensuite dans leur maison, ils se réunissent dans leurs occupations domestiques. La diversité des opinions religieuses n'en produisait aucune dans leurs sentiments ou dans leurs autres habitudes; il n'y avait point de disputes à ce sujet, dont même on ne faisait jamais mention. »

Ce que j'ai vu par moi-même vient corroborer les observations du célèbre diplomate. Toutefois, j'ajouterai que, plus on s'avance dans le Sud, plus la religion catholique y est en faveur; tandis que, dans le Nord, ce sont les sectes protestantes qui florissent.

A Baltimore, la cathédrale catholique est considérée comme un des beaux mo-

numents en ce genre. La vérité est que c'est une église spacieuse, propre à l'intérieur, mais sur les proportions de laquelle il y aurait, suivant nous, beaucoup à reprendre. On ne saurait songer un instant à comparer cette cathédrale à toutes les grandes églises gothiques ou de la renaissance que nous avons en Europe. La cathédrale de Baltimore forme une croix grecque avec un dôme au centre. Ce dôme m'a paru un peu écrasé, et les arches qui le supportent trop larges et sans élégance. Quelques ornements d'intérieur sont dignes de fixer l'attention, et j'ai vu les deux tableaux offerts à cette église par le roi de France Louis XVIII.

L'un d'eux représente une descente de croix, par Paulin Guérin ; l'autre est, dit-on, une copie de Rubens; ce dont je doute fort, la composition de cette toile étant plus que médiocre.

On m'a dit que l'église de Baltimore renfermait le plus grand orgue qu'il y eût aux États-Unis. Le buffet de cet instru-

ment m'a, en effet, paru taillé dans de larges proportions, mais je n'ai point eu occasion d'entendre l'instrument.

Baltimore, qui a plus d'un genre de richesse, comme on voit, passe aussi pour avoir le gracieux avantage de posséder les plus jolies femmes de toute l'Union.

J'ai été ravi, à mes concerts, de voir réunis tant de gracieux visages.

Toutes étaient réellement charmantes.

Toutefois il ne m'est point arrivé, à l'exemple d'un pianiste qui a fait sa tournée artistique en Amérique peu de temps après moi, de leur envoyer des saluts.

Ce galant virtuose envoyait ses saluts de la main droite, pendant que sa main gauche continuait de parcourir seule l'ivoire ému de l'instrument. (Style consacré.)

Que de charmes!

Il s'habillait pour ses concerts de pantalons à grands carreaux imitant la toile à matelas, et quand on lui jetait un bouquet, il le ramassait pour l'offrir à la plus belle de ses auditrices.

Souvent il s'interrompait au milieu d'une fantaisie pour adresser un speech au public, et se remettait au piano, en lançant aux ladies des œillades assassines.

Je cite ce fait non point pour blâmer mon très-honorable collègue, mais parce qu'il est caractéristique.

Personne ne trouvait ce procédé déplacé, et les dames étaient charmées de la tenue et des façons d'agir de ce virtuose, d'ailleurs extrêmement recommandable à tous les points de vue.

Après la cathédrale catholique de Baltimore, il me faut citer l'église unitairienne, qui est, sans contredit, un très-beau temple.

La *ville aux monuments* compte encore parmi ses beautés de pierre, de marbre et de briques le *Battle-monument*, le *Armistead monument*, l'hôtel de ville, la prison d'État, le palais de justice, et la chapelle du collége catholique, un vrai bijou, admirablement située pour favoriser le recueillement et faire naître de saintes pensées.

Dès mon premier concert à Baltimore, je fus, de par Ulmann, condamné à improviser; ce qui me plut médiocrement d'abord et finit par beaucoup me divertir.

Mon secrétaire avait fait afficher que tous les thèmes sur lesquels on voulait que j'improvisasse devaient être déposés en entrant au contrôle.

Cinquante ou soixante motifs furent à la première soirée remis au contrôleur.

Parmi ces thèmes figuraient quelques mélodies connues et un certain nombre d'airs empruntés au répertoire peu musical de MM. les Peaux-Rouges.

Voici comment je procédais en cette occasion dans les concerts suivants.

Le moment venu d'improviser, je me présentais avec tous les manuscrits que je faisais connaître au public. Ils étaient admis ou rejetés à la majorité des voix. Cela occasionnait un grand tumulte dans la salle, car l'air qui plaisait aux uns déplaisait aux autres, et j'avais souvent beaucoup de peine à connaître l'avis de la ma-

jorité des dilettanti. Quand cinq ou six thèmes avaient été choisis ainsi, je les arrangeais en fantaisie, au hasard de l'inspiration.

Si j'en juge par le succès que j'obtins, je dus être quelquefois heureux dans ces badinages musicaux, pleins de prestige et d'attraits pour le public américain de cette époque.

Mais le plus original, c'est que, quelques-uns de mes auditeurs ne sachant pas écrire la musique et ne voulant pas perdre pour cela leur droit à m'offrir des thèmes à varier, les sifflaient, me priant de les noter moi-même.

L'amateur de ce genre, après avoir réclamé le silence de l'assemblée, se mettait gravement debout sur sa stalle et sifflait de son mieux, pendant que moi, muni d'un crayon, j'attrapais au vol ces airs le plus souvent baroques et d'une intonation presque toujours vague et mystérieuse.

Il m'est arrivé de faire siffler jusqu'à

quatre fois un air dont je ne pouvais saisir ni la mesure ni les intervalles.

Le public attendait patiemment l'issue de ce travail, et nous applaudissait tous les deux, le siffleur et moi, quand enfin j'étais parvenu à noter entièrement le motif.

Jamais il ne m'arriva de rire en me prêtant à ces jeux innocents de la musique, quoique j'en eusse bien envie. Tout le monde était sérieux; mais le plus sérieux de nous tous, c'était Ulmann, qui, en comptant la recette de chaque concert, me disait avec un juste orgueil :

— Avais-je raison de vous engager à improviser?

Le goût musical s'est formé en Amérique depuis quelque temps, à ce que j'ai ouï dire.

A l'époque où je traversais les États-Unis, le goût des beaux-arts, en général, et celui de la musique, en particulier, laissaient beaucoup à désirer généralement, malgré quelques bonnes sociétés philharmoniques et les efforts d'un certain nombre

de bons musiciens pour vulgariser les œuvres des maîtres.

Par exemple, je fus un jour, chez un marchand de musique, témoin d'une nouvelle manière d'essayer les pianos, dont, jusque-là, je n'avais pas eu la moindre idée.

Une dame entre et demande à voir des pianos, désirant en acheter un.

Trois instruments sont ouverts.

La dame prend énergiquement son ombrelle par la poignée et en promène rapidement l'autre extrémité sur le clavier du premier piano.

— Les basses sont bonnes, dit-elle magistralement, mais je n'aime pas le haut. (Son ombrelle n'avait glissé que sur le haut.)

Se tournant vers le second piano, elle fait courir l'ombrelle dans le sens opposé, en commençant vers le milieu du clavier pour s'arrêter à la note la plus grave.

— Les notes aiguës de celui-ci sont jolies, dit-elle avec le même aplomb et le

même ton magistral, mais les basses sont faibles. Voyons le troisième piano.

Et cette fois elle promena furieusement son ombrelle à droite et à gauche du clavier, ce qui produisit des fusées de sons intempestives du plus désagréable effet.

— A la bonne heure, exclama-t-elle sur le ton de l'enthousiasme, celui-ci est bon dans tous les sens, et je le prends.

Comme cette dame venait de sortir du magasin, je vis un morceau de musique sur la couverture duquel je lus : *Sontags walse, by Henri Herz*. Je tournai la feuille : ce morceau n'était pas de ma composition.

— Qu'est-ce que cela? dis-je très-contrarié au marchand de musique.

— Vous me le demandez! Mais c'est le morceau qui a fait votre réputation en Amérique; vos autres compositions sont plus ou moins estimées; celle-ci est regardée comme le plus beau joyau de votre harmonieux écrin.

Je voulus décliner cet honneur, mais

Ulmann devina mon intention, et, me prenant à l'écart :

— Ne réclamez pas, me dit-il, vous les désobligeriez, et d'ailleurs personne ne voudrait vous croire.

Je suivis le conseil de mon secrétaire, et aujourd'hui, très-probablement, si je jouis encore de quelque réputation dans un certain monde en Amérique, je dois cet avantage à la *Sontags walse.*

Ce serait peut-être ici le lieu de vous parler longuement du commerce de musique et de la fabrication des pianos en Amérique; je me bornerai à constater que le commerce de musique y est considérable partout, et que si la facture des pianos laissait beaucoup à désirer il y a quelques années, il fallait en excepter les pianos de Chickering, dont la réputation a traversé les mers. Sans avoir cette grande égalité de sons, cette homogénéité de timbres, tour à tour cette puissance, cette douceur et cette distinction toujours, qui font de nos bons pianos français les meilleurs pia-

nos du monde, les instruments de Chickering ne manquaient pas d'éclat, et ses grands modèles de concert pouvaient lutter avec les pianos à queue anglais auxquels ils se rattachaient par plus d'une qualité. Je parle des pianos à queue et des pianos carrés; car les États-Unis seront probablement, pendant longtemps encore, tributaires de l'Europe en ce qui concerne les pianos droits, la principale branche de la facture française.

Longtemps les Anglais ont passé à l'étranger pour fabriquer les pianos les plus solides, et cette renommée leur a valu un écoulement considérable de leurs produits.

Aujourd'hui nos pianos, fabriqués expressément pour l'Amérique, sont regardés comme supérieurs autant par la solidité de leur construction que par l'éclat et l'harmonie de leur timbre.

Ce ne sont pas seulement, fait observer avec raison un artiste écrivain qui a pendant plusieurs années habité le nord de l'Amérique, les changements subits de

température qui influent d'une manière si fâcheuse sur certains pianos, c'est surtout, dans le nord des États-Unis, la chaleur excessive des fournaises qui, en chauffant les salons, écaillent les pianos. Quelques Français ayant apporté avec eux à New-York et à Boston des pianos fabriqués pour la France, où l'inconvénient des fournaises n'existe pas, ces pianos n'ont pas tardé à se déranger. Les Américains en ont conclu que les pianos français étaient mal fabriqués, ou tout au moins qu'ils ne pouvaient résister au climat d'Amérique. Ils englobaient ainsi dans un mépris commun les bons et les mauvais instruments : ceux que nous faisons pour la France et ceux que nous destinons pour l'exportation, ceux que fabriquent à vil prix les facteurs sans nom et sans foi, et ceux que livrent nos bonnes maisons dont la réputation est universelle.

J'ai dit que le commerce de musique était considérable partout aux États-Unis. En effet, plusieurs éditeurs y possèdent un

fonds de 150 à 200,000 planches. Cette musique, passablement gravée et bien imprimée, suffit en grande partie à la consommation du pays.

N'ayant passé avec personne, jusqu'à présent, de traités internationaux pour la propriété littéraire et musicale, les Américains peuvent impunément publier, sans payer aucun droit d'auteur, tous les ouvrages qui paraissent en Europe. Cet injuste privilége leur assurerait un avantage des plus notables dans la concurrence de ce commerce si la main-d'œuvre, d'un prix généralement plus élevé en Amérique qu'en Europe, ne venait équilibrer les choses.

C'est à Baltimore que j'eus le rare avantage d'être introduit dans un club plus curieux que délicat, assurément. Je veux parler du club des... cracheurs.

Cracher est un besoin de tous les instants, dans certaines parties de l'Union; c'est une habitude, une contenance, et, pour quelques-uns, un jeu d'adresse. Je vis les membres du club des cracheurs

dans toute leur gloire. Ils étaient assis autour d'une cheminée dont l'âtre était masqué par une plaque de fer percée d'une demi-douzaine de trous grands comme des petits écus. C'est par ces trous que ces virtuoses lançaient leurs projectiles, avec une grâce et une facilité qu'on ne saurait trop louer, en songeant qu'ils auraient pu manquer leur coup.

De Baltimore je retournai à New-York, où je devais rencontrer Sivori.

Ulmann avait rêvé d'associer à mon piano un archet magique. L'archet magique fut trouvé et l'association eut lieu.

XIV

Mes concerts avec Sivori à New-York. — Le *Courrier des États-Unis* et son fondateur. — Coup d'œil sur la presse new-yorkaise. — Quelques échantillons de correspondance *privée.* — Le *Herald* et ses machines typographiques. — Le *black mail.* — Les principaux journaux de la cité impériale. — Une conférence faite par une *femme libre.* — La stratégie et les concerts. — Notre départ de New-York, à Sivori et à moi.

Le public new-yorkais se montra très-empressé, je lui en suis reconnaissant pour ma part, à venir nous entendre ensemble, Sivori et moi.

Nous jouâmes quelques duos classiques des grands maîtres de la musique instru-

mentale et beaucoup de fantaisies modernes sur des motifs d'opéra.

Les duos classiques furent écoutés avec un plaisir respectueux qui resta concentré chez presque tous les auditeurs.

Il n'en fut pas de même quant aux fantaisies modernes, qui excitèrent des applaudissements unanimes et provoquèrent des *bis*, le plus doux de tous les mots à l'oreille d'un virtuose.

Tous les journaux de New-York s'occupèrent longuement de nos concerts, et je saisis cette occasion, — quelque tardive qu'elle soit, — pour remercier tout particulièrement M. Frédéric Gaillardet de l'intérêt chaleureux qu'il ne cessa de me témoigner depuis mon arrivée en Amérique jusqu'à mon retour en Europe.

M. Gaillardet est le fondateur et fut pendant plusieurs années l'actif et très-intelligent rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis*. Ce journal, que le succès n'a point abandonné, a rendu et rend toujours un véritable service aux États-Unis et à la

France, en servant d'interprète à ces deux grandes nations. En leur apprenant à se mieux connaître, il leur apprend aussi à mieux s'apprécier mutuellement.

Les artistes français ont trouvé auprès de M. Gaillardet, dont l'opinion faisait autorité, de sages conseils et un appui fraternel. Quand, après une fortune si honorablement acquise, l'auteur de la *Tour de Nesle* quitta l'Amérique pour revenir en France, il n'abandonna point pour cela le journal qui avait encore tant besoin de son concours. Les correspondances parisiennes, toujours si intéressantes, de M. Gaillardet, achevèrent de rendre populaire le nom de ce publiciste de talent qui est aussi un homme de cœur.

Le rédacteur en chef du *Courrier des États-Unis* avait eu la bonté, dès mon arrivée en Amérique, de me présenter aux principaux rédacteurs des principaux organes de la presse new-yorkaise, ce qui me permit d'étudier de près les hommes et les gazettes de ce temps.

Il y avait à cette époque — et je crois qu'ils existent encore tous aujourd'hui — une quinzaine de journaux quotidiens dont les deux tiers environ paraissaient le matin, l'autre tiers dans l'après-midi (1).

Outre ces journaux, il se publiait dans la cité impériale trois ou quatre feuilles hebdomadaires le samedi, et autant le dimanche, malgré la sainteté de ce jour si respecté partout dans la grande république.

Enfin, il y avait encore à New-York deux revues mensuelles, une revue trimestrielle, un journal anglais appartenant à des An-

(1) D'après la *Gazette de Boston* du 10 janvier 1862, il y avait en ce moment trois mille sept cent cinquante-quatre journaux publiés aux États-Unis, à savoir : dans l'État de New-York, 613; dans l'État de Pensylvanie, 418; dans celui de l'Ohio, 393; dans l'Illinois, 221 ; dans le Massachusetts, 215; le nombre restant se partage entre les autres États. Dans les États de l'Union où l'esclavage était en vigueur jusque dans ces derniers temps, la Virginie est celui qui compte relativement le plus de publications périodiques. Les journaux y existent au nombre de 138. Après la Virginie vient le Missouri, dans lequel paraissent 103 journaux.

glais, rédigé par des Anglais et lu par des Anglais, pour soutenir les intérêts anglais; deux ou trois journaux allemands, imprimés en allemand, et, nous l'avons dit, le journal français *le Courrier des États-Unis.*

A l'exception des journaux allemands et du journal français, tous ces papiers publics, suivant l'expression du siècle dernier, avaient, par leur dimension, la nature de leurs caractères et la disposition des matières, une étroite parenté avec les gazettes anglaises.

Tout ce qui peut présenter un intérêt quelconque y est accueilli précieusement, et si on n'y publie pas encore de romans, en revanche on y donne en grand nombre des correspondances particulières datées des quatre ou cinq parties du monde, et les rapports officiels y sont imprimés *in extenso.*

Beaucoup de personnes correspondent entre elles par la voie des journaux, et il est quelquefois très-curieux et fort amu-

sant de lire la colonne affectée aux avis particuliers.

J'ai relevé sur place un certain nombre de ces insertions, qui suffiront à donner une idée de ce genre de correspondance à la fois secrète et publique.

*
* *

A demain vendredi. Prudence et mystère. N. O. A.

*
* *

Si S... tient ses prix, lâchez. Z.

*
* *

Vincent, ne soyez plus inquiet de votre épouse. Quand vous lirez ces lignes, j'aurai rejoint pour toujours le seul homme qui m'ait compris et pour lequel mon cœur ait jamais battu. En vous laissant nos six enfants à élever, j'ai voulu vous donner une preuve solennelle de toute l'estime que j'ai pour votre caractère éminemment honorable. Ayez bien soin de ces innocentes

créatures, parlez-leur souvent de leur mère, et si réellement vous m'avez aimée, comme vous vous êtes plu si souvent à le répéter, réjouissez-vous, Vincent, car je suis à cette heure aussi heureuse que puisse l'être une femme en ce bas monde, où le bonheur, hélas! est si rare. P...

*
* *

A. S. 3. 4. A moins pourtant... Mais bah!

*
* *

Vous avez donc pu douter de mes sentiments? Ingrat! X.

*
* *

Les cotons mollissent où vous savez. C'est le moment d'agir. Gre...

*
* *

Je me trouverai à Chicago le 3 du mois prochain. Mettez la chose en train. (O. M. Spit.)

*
* *

Vous êtes une vieille folle, miss R... Si je vous revois chez moi, je vous étrangle.

On a maintes fois accusé la presse américaine de pratiquer un genre d'industrie que les Yankees désignent sous le nom de *black mail*, ce qui veut dire *taxe noire*. Si cette accusation n'est pas une calomnie, et s'il a pu se trouver quelques plumes vénales dans le nouveau monde, comme il s'en est rencontré dans l'ancien, évidemment on a beaucoup exagéré les récriminations à ce sujet.

Je déclare, quant à moi, n'avoir jamais été l'objet d'aucune noirceur de cette nature.

Partout, au contraire, j'ai vu les journalistes américains très-indépendants, ce qui ne les empêchait pas d'avoir généralement pour les artistes dont ils se faisaient les juges de la bienveillance pour leur ta-

lent et le plus grand respect pour leur personne.

Le journal qui, peut-être, a été le plus vivement accusé de *black mail* est le *New-York Herald*, dont la fortune rapide devait inévitablement inspirer la jalousie et la haine des impuissants orgueilleux qui tentent beaucoup de choses et ne réussissent à rien. Avoir su réussir est le crime impardonnable, aux yeux de certaines gens, dont s'est rendu coupable, avec un rare bonheur, le propriétaire rédacteur du *Herald*, James Gordon Bennett. Mais M. Bennett est un philosophe de l'école américaine; il sait que le bonheur parfait n'est pas de ce monde, et les dollars qu'il a gagnés l'ont facilement consolé des ennemis qu'il s'est faits précisément parce qu'il les gagnait.

L'édition quotidienne du *New-York Herald* est promptement arrivée à un chiffre de quarante à cinquante mille exemplaires.

L'édition hebdomadaire de ce même

journal était plus considérable et constituait pour son propriétaire des bénéfices énormes.

Il est vrai que le *Herald* s'est, dès sa fondation, attaché à donner aussi promptement que possible les nouvelles d'Europe, et qu'on est toujours sûr de trouver dans ce journal, véritable encyclopédie de chaque jour, des correspondances exactes de tous les points du globe où l'attention est fixée.

Deux heures après l'arrivée des steamers transatlantiques, le *Herald* vend par milliers dans les rues des suppléments très-étendus contenant les principales nouvelles d'Europe.

Ce résultat, qui paraît incroyable, est dû en grande partie aux machines à imprimer que possède ce journal, et qui sont les plus puissantes machines typographiques du monde entier, sinon les plus puissantes et les plus parfaites.

Essayons, d'après le *Herald* lui-même, qui en a donné la description, de faire

comprendre ce mécanisme merveilleux, si simple dans sa savante complexité.

C'est une machine rotative à cylindre de Wikinson, qui imprime simultanément sur un rouleau de papier les deux côtés d'un format immense, et délivre les feuilles coupées et prêtes à être pliées. La presse n'a pas plus de 2 mètres 66 centimètres de longueur sur 1 mètre 33 centimètres de largeur. Sa hauteur est de 1 mètre 66 centimètres environ.

Un châssis fixe supporte deux paires de cylindres; chacun a à peu près 50 centimètres de diamètre. Sur l'un de ces cylindres sont placés les caractères qui impriment un côté du papier; sur l'autre cylindre sont mis les caractères qui doivent imprimer l'autre côté du papier. Le cylindre qui donne l'impression se trouve placé entre les deux autres, c'est-à-dire au-dessous de l'un et au-dessus de l'autre.

Un rouleau de papier à imprimer est suspendu sur une verge de fer, à l'une des extrémités du cadre de la presse, de niveau

avec les cylindres, et à la distance d'environ quarante centimètres.

C'est là toute la machine, avec les rouleaux à encre et l'appareil à couper.

On commence l'opération de l'impression en prenant l'extrémité du rouleau de papier ; on l'attire sur la presse en ligne presque horizontale, et en le faisant passer alternativement au-dessous et au-dessus des cylindres. L'impulsion une fois donnée, les cylindres, en tournant, opèrent une révolution correspondante dans le rouleau de papier, lequel s'imprime ainsi sur chaque côté à mesure qu'il se déroule. Lorsqu'il arrive à l'extrémité opposée de la machine, il est coupé à des intervalles égaux, et les feuilles séparées viennent se ranger en piles régulières.

L'appareil à couper, d'une beauté admirable, tranche le papier mouillé aussi nettement que le papier sec.

Dans tout ce système il n'y a ni mouvement en arrière, ni mouvement réciproque, comme disent les mécaniciens. Il

n'existe qu'une seule et simple évolution en avant des cylindres à caractères et à impression.

La rapidité donnée à ces cylindres ne semble être limitée que par la vitesse avec laquelle le papier à imprimer peut se dévider du rouleau.

Les feuilles sont originairement rendues à raison de 300 à la minute, ce qui fait 18,000 journaux à l'heure.

Le *New-York Herald* est de toutes les gazettes américaines celle qui s'est le plus occupée des arts et des artistes.

C'est madame Bennett, la femme du propriétaire de ce journal, qui était chargée de rendre compte des pièces de théâtre et des concerts. Elle mettait dans ce travail beaucoup d'esprit souvent, des aperçus ingénieux quelquefois, toujours de la vivacité, et un sentiment qui allait parfois jusqu'à la passion. Vous étiez pour elle un demi-dieu ou vous étiez moins que rien. Point d'intermédiaire entre le bon et le mauvais

pour cette jeune et jolie critique qui, comme toutes les femmes, jugeait avec ses sympathies ou ses antipathies autant peut-être qu'avec sa raison.

Les journaux les plus répandus, après le *Herald*, étaient la *Tribune*, le *Daily Times*, le *Courrier and Enquirer*, le *Sun*, le *Journal of Commerce*, l'*Express*, l'*Evening Post*, le *Commercial Advertiser*, le *Home Journal*, le *Mirror*, etc.

La *Tribune*, qui se montra si russe pendant la guerre de Crimée, avait pour rédacteur en chef M. Horace Greely, homme d'une puissante originalité, à la fois utopiste et pratique, fouriériste, bloomeriste, partisan des esprits frappeurs et whig.

Le *Daily Times* était abolitioniste, puritain comme pas un autre, et tempérant à tout casser quand on lui parlait de vins ou de liqueurs, et que l'eau lui montait à la tête.

Le *Sun* (Soleil) — car Paris et M. Millaud n'ont pas seuls l'avantage de posséder un pareil astre littéraire — avait, avant toute

autre chose, pour mission d'éclairer, de ses rayons sagement lumineux, l'intelligence des masses en vulgarisant les connaissances humaines.

En Amérique, plus que partout ailleurs peut-être, le *Sun* avait sa raison d'être; car il faut savoir un peu de tout dans un pays où l'on change de profession avec une si étonnante facilité. Là, en effet, les médecins deviennent parfois entrepreneur de bâtisses, les colonels se font presque tous restaurateurs, et les pianistes s'établissent épiciers. Il n'y a que les épiciers qui aient toujours eu le bon esprit de ne pas se faire pianistes.

Le *Sun*, d'une dimension colossale, imprimé en petits caractères, ne coûtait qu'un *cent* (cinq centimes). Les rédacteurs de cette feuille étaient MM. Beach père et fils.

Le *Courrier and Enquirer* avait une publicité relativement restreinte, mais son influence n'en était pas moins considérable. Ses rédacteurs politiques étaient, avec

le colonel Webb, MM. Charles King et Raymond. La partie musicale avait pour représentant M. White, excellent musicien et critique aussi éclairé qu'impartial.

Le *Journal of Commerce* s'occupait exclusivement de commerce et de certaines doctrines religieuses.

Le commerce et les sectes se prêtent souvent un mutuel appui en Amérique, où les temples appartiennent tous à des particuliers, lesquels ne se font aucun scrupule de les louer pour des concerts ou des conférences quelconques.

Au reste, la salle du Tabernacle, dans laquelle je donnai mes concerts à New-York, était une sorte de temple où le profane succédait sans nul inconvénient au sacré; pourvu toutefois que le profane eût l'argent nécessaire pour payer son entrée dans ce sanctuaire.

La salle du Tabernacle appartenait aux propriétaires du *Journal of Commerce*.

L'*Express* (deux éditions quotidiennes)

était un journal du matin et du soir qui avait pour rédacteur de la haute politique M. James Brooks. La musique y était parfaitement traitée par M. Otis.

L'*Evening Post*, journal du soir, avait pour drapeau littéraire le nom du célèbre poëte Bryant.

Le *Commercial Advertiser*, autre journal du soir, était écrit en grande partie par M. Inmann, homme d'esprit et plume élégante.

Le *Home Journal* (journal du foyer domestique) avait en tête de sa rédaction M. Willis, dont les impressions de voyage en Europe ont eu dans toute l'Amérique beaucoup de retentissement. Son style, toujours élégant, ne manquait ni de poésie ni de romanesque. Il soupirait, il chantait, il rêvait mélancoliquement. C'était l'écrivain favori des dames.

Le *Mirror* était le transparent souvent fidèle où M. Fuller, journaliste fashionable, faisait refléter les mœurs et les tendances de l'aristocratie financière, la seule

aristocratie qu'il y ait encore jamais eue en Amérique!

Les journaux du dimanche crurent de leur devoir, pendant longtemps, de n'accueillir aucun compte rendu de pièces de théâtre et de concert. Faits pour être lus entre une cérémonie au temple et quelques versets de la Bible, ils devaient rester dans le diapason austère des esprits ce jour-là partout aux États-Unis.

Depuis quelque temps les journaux du dimanche sont devenus moins puritains : ils donnent à cette heure l'analyse de toutes les pièces de théâtre, et ne se font aucun scrupule de parler musique, voire de musique de ballet et de danseuses.

Où est le temps où l'on fermait, à Philadelphie et dans quelques autres villes de l'Union, les rues par des chaînes, le dimanche, afin de les rendre inaccessibles aux voitures, dont le bruit aurait pu distraire des lectures de la Bible !

Cette absurde tyrannie, plus absurde encore aux États-Unis qu'elle ne le serait

partout ailleurs, a fort heureusement disparu du pays de toutes les libertés, et l'on m'assure qu'on danse aujourd'hui le dimanche, à New-York, sans crainte comme sans scrupule.

Puisque j'ai été entraîné à vous parler des journaux de New-York et des machines du *New-York Herald*, je compléterai cette rapide dissertation par quelques mots relativement à l'établissement des imprimeries dans cette partie du nouveau monde.

La première imprimerie qui ait fonctionné dans l'Amérique du Nord fut importée de l'Angleterre à Boston en 1675. Ce n'était, à la vérité, qu'une bien petite et bien pauvre imprimerie; mais telle qu'elle était, elle rendit de grands services, et les livres qui en sortirent sont très-recherchés des bibliophiles et se vendent au prix des hautes curiosités.

C'est Philadelphie qui a possédé la seconde imprimerie, expédiée en 1686 de Liverpool.

New-York n'a eu sa première machine typographique que neuf ans plus tard, en 1695.

Bien avant cette époque, en 1555, le Mexique possédait déjà une imprimerie complète et munie de caractères variés et nombreux. C'est à Mexico qu'est né le premier livre fabriqué dans le nouveau monde. Il avait pour titre : *Vocabulario en lengua castellana y mexicana*, et son auteur était le missionnaire Alfonso de Molina.

Avant de quitter la cité impériale, je voulus me donner le plaisir d'assister à une conférence faite par une *femme libre*, de celles qui fondèrent plus tard, à New-York, le fameux club des Libres Amours.

Belle chose que la liberté, mais pas trop n'en faut.

La femme libre que j'entendis, et dont, malheureusement, j'ai oublié le nom, parla beaucoup pour demander en faveur du beau sexe certains droits qui, jusqu'aujourd'hui, sont restés le privi-

lége de l'autre sexe, celui à qui nous devons notre père, comme aurait dit M. Legouvé.

C'était soutenir une thèse insoutenable, selon nous.

N'y a-t-il donc pas assez de représentants du peuple, d'huissiers, de pompiers, de pasteurs de toutes les religions réformées et de gendarmes aux États-Unis, comme partout ailleurs, sans que les fem-s'en mêlent ?

Les femmes ont dans ce monde leur mission providentielle qui suffit à leur existence, à leur gloire même, en leur assurant notre reconnaissance avec toute notre admiration.

Que voudraient-elles encore? Sont-ce des moyens de domination? Et quel orateur mâle, dirons-nous avec un spirituel écrivain, a jamais la douceur persuasive d'un œil bleu qui joue une larme, ou l'autorité terrible d'un œil noir qui feint de s'indigner ?

Avec quels gendarmes peut-on réprimer

la rébellion d'une main mignonne qui veut biffer une charte hors d'âge ?

Quel état de siége pourrait comprimer l'émeute d'un sentiment qui murmure la Marseillaise de son ennui ?

Quels huissiers feront payer l'impôt qu'on refuse avec un haussement d'épaules ironiquement dédaigneux ou insolemment incrédule?

Quel diplomate, enfin, pourrait tromper un adversaire assez impartial pour n'écouter que soi, et qui pousse la candeur jusqu'à la franchise même, quand on doit la croire une duplicité ?

Voilà les questions. Les hommes d'État qui trouveraient quelques réponses plausibles sont priés de nous en faire part.

Eh bien ! ces regards tendres ou courroucés, ces mains mignonnes, ces doux murmures, ces blanches épaules, et, par-ci, par-là, quelques vérités un peu nébuleuses, voilà l'arsenal complet de la diplomatie des femmes.

Avec de pareilles armes, la victoire n'est

jamais douteuse; mais l'ambition de la femme libre est sans borne aux États-Unis. Elle a si bien plaidé sa cause en Amérique, la femme libre, qu'enfin toutes les carrières ou à peu près lui ont été ouvertes. Au moment où j'écris ces lignes, la chaire de langues et de littératures grecques et latines, à l'université Baker, dans le Kansas, est occupée, avec le plus grand éclat, par miss Martha Baldwin, graduée de l'Université de l'État d'Ohio.

Au commencement de la présente année scolaire, elle a été choisie par la faculté pour prononcer le discours d'ouverture, et elle s'est acquittée de cette difficile tâche avec autant d'érudition que d'éloquence.

Miss Baldwin n'est âgée que de vingt et un ans.

Une autre jeune Américaine, miss Olympia Brown, a été régulièrement ordonnée et reconnue ministre d'une église de Weymouth, dans l'État de Massachusets. Des doutes s'étant élevés sur la validité d'un mariage célébré par ce prêtre féminin, l'af-

faire a été portée devant le comité judiciaire de la législature de Massachusets, lequel s'est, à l'unanimité, prononcé pour l'affirmation.

Ajoutons qu'on a récemment déposé au Congrès une proposition tendant à accorder aux femmes les droits civils, et en particulier celui d'électeur.

Lorsque arriva le moment de quitter New-York pour poursuivre nos voyages, Ulmann vint nous trouver, Sivori et moi, et nous tint ce langage d'un air sentencieux et convaincu :

— Messieurs, le métier d'impresario n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

— Notre crédulité fait toute sa puissance, répondit assez impertinemment Sivori.

— Plaît-il ? fit Ulmann, en tendant l'oreille.

— Rien, rien, repris-je ; veuillez continuer.

— Donc, je vous disais que le métier d'impresario n'est pas ce qu'un vain peuple

pense. En effet, qui saura jamais au juste ce qu'il faut d'imagination, d'esprit d'à-propos, de connaissance du cœur humain et de stratégie pour bien organiser des concerts en Amérique ?

— Comment! interrompit Sivori, l'esprit d'à-propos, l'imagination et la connaissance du cœur humain ne suffisent pas pour rédiger un programme et faire coller des affiches, il faut aussi de la stratégie ?

— Si l'organisation des concerts n'était que ce que vous croyez qu'elle est, répliqua Ulmann d'un air visiblement offensé, il ne faudrait aucune des qualités que je viens d'énumérer pour se dire impresario ; il faudrait tout simplement copier des titres de morceaux de musique et avoir de bonne colle pour les affiches. Mais, à l'honneur de notre profession, l'organisation des concerts est quelque chose de plus. Oui, il faut de la stratégie pour mériter le titre d'impresario, il en faut même beaucoup; et je vais vous le prouver.

— Cela me fera plaisir, dit Sivori.

— Je n'en serai pas fâché non plus, ajoutai-je.

— Messieurs, vous voilà tous les deux associés de par le talent et les hasards du voyage. Il ne reste plus qu'à donner des concerts aussi glorieux et aussi productifs que possible. Eh bien, messieurs, supposez que je sois Henri Herz ou Sivori et que vous soyez Ulmann ; que feriez-vous, je vous prie, pour atteindre le but indiqué ?

— C'est bien simple, dit Sivori, je ferais dans toutes les villes que nous devons visiter ce que vous nous avez fait faire à New-York, puisque cela nous a réussi parfaitement.

Ulmann sourit.

— Et vous ? me demanda-t-il en me regardant d'un air malin.

— Moi, répondis-je, je pense comme Sivori, et j'agirais comme lui.

— Voilà bien, dit sentencieusement mon stratégique secrétaire, qui prouve surabondamment qu'on peut faire la gloire

des concerts et être incapable de les organiser.

— Et que prétendez-vous donc faire, fit Sivori d'un air tant soit peu inquiet : voudriez-vous nous obliger, Herz et moi, à danser la polka en public ?

— Je prétends, reprit Ulmann, faire de la stratégie, et arriver par cette science, aussi indispensable aux généraux d'armée qu'aux *impresarii*, à des résultats triples de ceux qu'obtiendrait un homme vulgaire, dépourvu des qualités qui font l'*impresario*... Non, non, je ne commettrai point la faute de vous présenter d'abord tous les deux dans les villes où l'on ne vous connaît encore ni l'un ni l'autre. Mon plan est fait, mon itinéraire est tracé, et voici ce que j'ai arrêté. Notre grand virtuose Sivori s'acheminera dans l'ouest pendant que notre excellent maître Henri Herz cinglera vers le sud, pour suivre ensuite les traces du premier dans l'ouest, qui, à son tour, viendra cueillir des palmes dans le sud.

— Sont-ce bien des palmes que vous voulez que je cueille ? demanda Sivori.

— Certainement, répondit Ulmann, des palmes sous la forme de dollars, qui est, sans contredit, la meilleure forme de palmes. Quand vous aurez exécuté cet harmonieux et productif chassé-croisé, tout est arrangé pour que, sans perdre une journée, nous nous retrouvions tous les trois à la Nouvelle-Orléans. Alors, de là, nous partirons ensemble, pour exploiter, réunis, les villes déjà exploitées par chacun de vous isolément. Qu'en pensez-vous, messieurs, et croyez-vous que ce ne soit pas de la stratégie, et de la meilleure ?

— Ulmann, dit Sivori, vous êtes un puissant génie.

— Ulmann, ajoutai-je, vous êtes un homme incomparable.

— Je crois ce que vous dites, messieurs, fit simplement mon secrétaire et d'un ton profondément convaincu.

Nous quittâmes la cité impériale. Sivori avait pour agent un secrétaire qui te-

nait d'Ulmann les instructions les plus minutieuses sur les villes à parcourir et le nombre des concerts qu'on devait donner dans chacune d'elles. Moi, je partis avec le grand stratégiste Ulmann lui-même, qui me conduisit d'une traite à Charleston.

J'allais me trouver là dans un pays à esclaves, et une civilisation toute nouvelle allait s'offrir à mes yeux.

XIV

Une rencontre en chemin de fer. — Tentative audacieuse du chevalier de Lévis. — Quelques chiffres. — Mon coquin de domestique. — Charleston. — L'antichambre des morts. — De l'état actuel de l'esclavage chez les différents peuples du monde. — Un mot sur l'esclavage ancien. — Comment vivaient les esclaves à Charleston. — Le *Banjoo* et le sentiment musical chez les nègres. — Quelques mots sur le rhythme. — Aventure caractéristique. — Nègres vendus à l'encan. — L'amour d'un esclave. — Mes concerts à Charleston.

Le trajet que je fis de New-York à Charleston avec Ulmann et François (mon domestique que j'avais emmené de Paris et dont j'aurai bientôt sujet de m'entretenir) me parut une promenade délicieuse et trop

courte. Le hasard voulut que je me trouvasse, en wagon, assis à côté d'un riche planteur de Charleston, M. Richard, Américain d'origine française, pour qui j'avais une lettre d'introduction.

M. Richard tenta de m'enlever pour me faire passer quelques jours dans sa plantation. Mais Ulmann s'y opposa formellement, son plan étant fait, comme nous le savons, et un seul jour de retard pouvant compromettre le succès de sa belle combinaison stratégique.

Je me dédommageai de ne pouvoir accepter l'hospitalité de M. Richard en l'écoutant parler des hommes et des choses de l'Amérique qu'il connaissait à ravir.

Mon aimable compagnon comptait parmi ses petits cousins, — du côté des femmes, — le brave et malheureux général Montcalm, qui fut tué, comme on sait, au service de la France contre les Anglais à la prise de Québec dans le Canada.

Il me raconta, d'après des papiers de famille restés en sa possession, certaines

particularités très-curieuses sur cette guerre du Canada si désastreuse et en même temps si glorieuse pour nos troupes, condamnées à périr sans aucun secours et loin de la mère patrie par le plus imprévoyant des gouvernements qui fut jamais. Toutefois et malgré l'incurie de Louis XV, qui fit si lestement le sacrifice du Canada et des vaillants soldats chargés de défendre cette colonie, il n'a tenu qu'à une circonstance tout à fait fortuite que le chevalier de Lévis ne reprît Québec avec une poignée d'hommes, en faisant du même coup prisonnière toute la garnison anglaise.

Je laisse parler M. Richard.

— L'intrépide Montcalm, me dit-il, venait d'être tué, et Québec, écrasé par les forces de l'ennemi, n'appartenait plus à la France. Le chevalier de Lévis, qui depuis devint duc de Lévis, s'empara du commandement de ce qui restait de troupes françaises, et ordonna aux hommes de se replier sur Montréal, capitale du haut Canada. Là les soldats prirent leur quartier d'hiver, at-

tendant le printemps, et espérant toujours que la mère patrie leur enverrait du secours. Les secours n'arrivèrent point, mais une entreprise suprême fut tentée.

Le chevalier de Lévis, après avoir réuni en conseil les officiers principaux :

— Messieurs, leur dit-il, quand on n'est pas les plus nombreux, il faut être les plus hardis et les plus adroits. Au lieu d'attendre ici les Anglais, allons les surprendre à Québec. Nous sommes dans les premiers jours du printemps, et le Saint-Laurent est presque entièrement dégelé. Avec de l'audace et de la prudence, nous devons réussir. Que notre artillerie soit embarquée dans le plus grand secret, que l'élite de nos soldats accompagne l'artillerie, et avec l'aide de Dieu, nous arriverons sans être aperçus jusque sous les murs de Québec. Soutenus par l'artillerie, nos hommes s'élanceront dans la place et s'empareront de la garnison, qui croira rêver en nous voyant. C'est dit, messieurs, et à l'œuvre.

Les entreprises hardies ont toujours été

du goût des Français, et la proposition du chevalier de Lévis obtint un succès d'enthousiasme. Des bateaux furent construits avec un entrain extraordinaire, et en quelques jours tout était prêt pour l'expédition.

Au moment de quitter Montréal pour suivre, sous l'égide de la Providence, le courant du fleuve qui devait conduire cette poignée de braves à la victoire ou à la mort, le chevalier de Lévis leur fit une courte harangue :

« Soldats, nous allons reconquérir Québec et venger Montcalm. Les Anglais sont encore engourdis par le rigoureux hiver que nous venons de traverser, et ils ne nous attendent pas.

« C'est donc le moment de leur faire notre visite.

« Du reste tous les avantages sont de notre côté. Voyez plutôt. A peine sont-ils cinq ou six fois plus nombreux que nous, et nous n'avons d'autre perspective que de vaincre ou d'être jetés dans le Saint-Lau-

rent, ce qui assurément serait de nature à augmenter notre résolution si elle avait besoin d'être excitée par d'autres motifs que le devoir à accomplir et le drapeau à relever.

« Soldats, il ne me faut que des cœurs vaillants, des esprits résolus, des corps vigoureusement trempés. S'il en est un parmi vous qui sente son courage défaillir à ce moment décisif, qu'il demeure ici et ne tienne pas dans nos bateaux une place inutile. »

Ces dernières paroles eurent tout l'effet qu'en attendait l'habile général. Aucun soldat ne voulut rester à Montréal, et il fallut que le sort désignât les compagnies qui garderaient cette ville pendant que l'expédition marcherait sur Québec.

C'est aux cris de *vive la France!* que les bateaux quittèrent les rives de Montréal pour tenter un des coups les plus hardis dont il soit fait mention dans les fastes militaires.

Tout alla d'abord parfaitement et la flot-

tille arriva sans être découverte jusqu'à quelques lieues de Québec. Malheureusement, en un endroit où le fleuve décrit une courbe, un glaçon qui surnageait à fleur d'eau se heurta contre un des bateaux et le coula.

Tous les hommes qui le montaient furent noyés à l'exception d'un sergent qui parvint à grimper sur ce glaçon.

Ce malheureux, mourant de froid, arriva ainsi jusque sous les murs de la place. Une sentinelle anglaise l'aperçut, tira sur lui, le manqua, très-fâcheusement — nous allons le voir — et la garnison tout entière fut mise sous les armes.

Conduit à terre et réchauffé, le sergent fut questionné.

En proie à une hallucination, et se croyant encore au milieu des siens, il parla, et ses paroles révélèrent les secrets de l'expédition.

Cinq minutes plus tard il mourait.

Le gouverneur de Québec, sans perdre un instant, renforça les postes, développa

ses moyens de défense par terre et par mer, et envoya à la découverte.

L'expédition du chevalier de Levis était manquée, et le Canada à jamais perdu pour la France.

M. Richard me raconta ce fait et beaucoup d'autres avec un entrain et une vivacité qui, je le sens bien, me font ici défaut.

En arrivant près de Charleston, il me parla de sa propriété et de l'accroissement de la valeur des terrains aux États-Unis. Ce qu'il me dit pourra donner une idée de l'étonnante prospérité de ce pays, transformé en quelques années comme par enchantement.

Un terrain de deux ares trois quarts, sur les bords de l'Ohio, fut vendu en 1798 pour la somme de 350 dollars. En 1815 ce même terrain fut acquis pour 10,000 dollars. Il vaut six fois ce prix aujourd'hui.

En 1794, huit lots de terre, chacun d'un are environ, furent achetés à Pittsbourg, dans l'État de Pensylvanie, à raison de 1,765 dollars et 64 cents. En 1814, l'ac-

quéreur de cette propriété refusa pour sa terre une rente annuelle de 3,000 dollars.

Depuis cette époque, les terrains n'ont pas cessé d'augmenter de valeur et la population s'est partout accrue dans une proportion considérable, et que personne, à coup sûr, n'aurait pu prévoir.

Un économiste distingué, M. Colqhoun, en parlant de l'accroissement des populations, cite comme un bel exemple de cet accroissement l'Angleterre qui, en 1700, renfermait 6,523,000 âmes, et un siècle plus tard, en 1800, en contenait 10,817,000. Les États-Unis ont été plus vite en besogne, et depuis 1790 leur population a doublé tous les vingt-cinq ans. Veut-on savoir quelles sont, aux États-Unis, les proportions entre les habitants et les milles carrés? les calculs du savant Morse nous le disent. Les États de la vaste république, non compris la Géorgie et le Tennessee, présentent une étendue de 492,619 milles carrés; en 1810 leur population était de 7,140,565 habitants. Ainsi donc il y avait

un peu plus de quatorze personnes par mille carré. Voyez la proportion avec les divers États européens. En 1803, la république Batave comptait 275 habitants par mille carré; la France, à la même époque, 174; l'Angleterre et le pays de Galles, 169; l'Espagne, beaucoup plus déserte, n'en comptait que 74; le Portugal, moins peuplé encore, 67; l'Écosse, 57, et la froide Suède, 14 seulement. En supposant que les États-Unis deviennent un jour aussi peuplés que la Hollande, ce pays, appelé à de si grandes destinées, serait fort d'une population de 135,470,225 habitants. C'est un joli chiffre.

L'accroissement prodigieux de la population aux États-Unis depuis l'indépendance est la preuve la plus éloquente de l'excellence de son gouvernement. Dans les États où règne le despotisme, les populations s'affaiblissent et diminuent; dans ceux où règne la liberté avec des terrains d'une certaine étendue, les populations se fortifient et augmentent. Il est incontestable

que l'émigration a été et reste encore pour l'Amérique du Nord un des éléments les plus précieux de sa prospérité. Les Américains ont compris cette vérité, et ils n'ont rien épargné pour attirer vers eux les déshérités, en si grand nombre, de la famille humaine. En fins calculateurs qu'ils sont, ils estiment en moyenne à 1,500 dollars la valeur de chaque émigrant. Or, comme ils ont reçu jusqu'à 150,000 émigrants par an, cela fait un accroissement de richesse annuelle, *en marchandise humaine*, de 205 millions de dollars. Les États-Unis sont donc, par calcul autant que par principe politique, la nation hospitalière par excellence.

En arrivant à Charleston, nous trouvâmes le premier hôtel de la ville tellement rempli de voyageurs, que nous pûmes à peine nous y loger mon secrétaire et moi. Mon domestique alla demeurer dans une sorte de *boarding house*, à quelques pas de

l'hôtel, et il emporta, pour les garder avec lui, une partie de mes bagages.

François, avant d'être à mon service, avait été le valet de chambre d'un baron allemand, et il se croyait depuis ce moment un peu baron lui-même.

François avait de sa profession de domestique une haute idée, et il n'aurait certainement pas servi un maître qui ne l'eût pas habillé d'une belle livrée.

Donc François avait à son habit la plus belle garniture de boutons en métal jaune que puisse ambitionner un domestique jaloux de rehausser ses avantages naturels par la parure qui embellit toujours la beauté.

François s'était, du reste, aperçu de l'heureuse influence de sa livrée sur l'imagination du personnel féminin des hôtels où nous étions descendus, en Amérique.

On le prenait pour un général étranger, et le drôle ne pensa jamais à désabuser personne à ce sujet.

Une fois il arriva qu'à la porte même

de ma chambre, à Charleston, j'entendis François qui, me croyant sorti, échangeait mystérieusement quelques paroles avec une jeune quarteronne. J'écoutai et je surpris le dialogue suivant :

— Général, vous me comblez de vos bontés.

— Ne me remerciez pas, jeune esclave, et sachez qu'il n'est aucun sacrifice qui puisse me coûter pour mériter votre affection et votre estime.

— Et vous m'achèterez, général ?

— Je vous achèterai, jolie fille de couleur, et sans marchander encore !

— Et une fois libre, vous m'emmènerez avec vous en Europe, général ?

— C'est convenu, mignonne, et avec moi ce qui est dit est dit. Dans quelques jours, nous voguerons tous les deux vers la terre promise, où vous serez libre et où seul je resterai votre esclave.

— Et vous abandonneriez ainsi pour moi votre ami le pianiste avec qui vous êtes arrivé à Charleston ?

— Aussi facilement, jolie fille, que je vous donnerais un baiser. Un pianiste, cela se retrouve; il n'en manque pas, Dieu merci; mais une femme comme vous, un peu brune, il est vrai, mais ravissante de grâce et d'esprit, en est-il une seconde sur la terre?

— Général, vous êtes plus qu'un aimable homme et plus qu'un grand capitaine, vous êtes un ange descendu des cieux.

— Vous me rendez justice, ma belle enfant.

— Et vous, enchanteur, vous me transportez dans le paradis sur l'aile bleue de l'espérance et de l'amour.

Je voulus ouvrir ma porte pour confondre l'impudent séducteur de la trop sensible et trop crédule esclave, mais au premier bruit que je fis, le *général* s'esquiva d'un côté pendant que la quarteronne fuyait prestement de l'autre.

Dans le *boarding house* où j'avais été forcé de l'envoyer, François se donnait des airs d'important. Quelques voyageurs de

passage, trompés par mes noms écrits sur les malles qu'il gardait, le prirent pour moi et lui offrirent à table du champagne accompagné de *speechs* flatteurs. François écouta les *speechs*, y répondit de son mieux, et but le champagne sans se faire prier.

Voici comment je fus instruit de cette conduite.

Un jour quelqu'un me dit que j'avais eu tort de me loger dans un *boarding house* au lieu de descendre dans un bon hôtel.

— Mais, répondis-je, je ne loge point dans un *boarding house* et je suis descendu au meilleur hôtel de Charleston.

— Vous m'étonnez beaucoup. En êtes-vous bien sûr ?

— Parfaitement sûr.

— Alors je vois ce que c'est, vous couchez à l'hôtel et vous allez prendre vos repas dans le *boarding house*.

— Je couche à l'hôtel et j'y prends tous mes repas.

— Ce n'est pas possible.

— Comment, ce n'est pas possible!

— Non, ce n'est pas possible, puisque pas plus tard qu'hier un cordonnier du Massachusetts vous a offert du champagne se trouvant vis-à-vis de vous à table dans un *boarding house* des plus modestes.

J'avais gardé le silence sur le mystérieux entretien que j'avais surpris à la porte de ma chambre; il me fut impossible de tolérer que mon domestique se laissât appeler de mon nom et agît à ma place. Je lui adressai des reproches bien mérités et il me promit de ne plus boire à l'avenir que le champagne qui lui serait offert personnellement, si par hasard on lui en offrait.

A-t-il tenu parole? J'en doute. Toujours est-il qu'en arrivant à la Nouvelle-Orléans, il me quitta, voulant, me dit-il, ouvrir un établissement dans cette ville.

En retournant une dernière fois à la Nouvelle-Orléans je ne fus pas peu surpris de lire sur une enseigne que M. François *de la maison Henri Herz* s'était établi fabricant de pianos. Le nom de François était écrit sur l'enseigne en petits caractères

presque illisibles ; celui de Henri Herz ressortait au contraire en lettres gigantesques et magnifiquement dessinées ; si bien que pour tous les passants le facteur de pianos c'était moi et non point lui.

L'aspect de Charleston n'a rien de monumental, et cette ville a le grand défaut, sous le rapport du pittoresque, d'être construite sur un terrain plat, à peine élevé de quelques pieds au-dessus du niveau de l'eau.

Au point de vue commercial Charleston est assez heureusement établi dans le fond d'une vaste baie qui va se rétrécissant en forme d'entonnoir. Ce passage étroit, fortifié d'une façon formidable pendant la dernière guerre, explique la résistance de cette ville qu'on aurait pu croire imprenable, et que deux rivières ceignent à l'est et à l'ouest.

La baie et les bassins naturels formés par les deux rivières offrent un port excellent et qui serait accessible aux navires du plus fort tonnage sans les obstacles de la

barre, très-infranchissable à tous les gros bâtiments.

La saison des chaleurs, qui est aussi celle des fièvres à Charleston, chasse de la ville tous les habitants aisés; mais pendant l'hiver, qui du reste n'est jamais rigoureux, la grande cité carolinienne présente beaucoup d'animation. Elle est bien percée, et si elle n'a rien de monumental, en revanche on y remarque quelques constructions importantes telles que le palais de justice, l'arsenal, plusieurs églises et deux ou trois banques.

A l'exception des rues les plus commerçantes où les maisons se touchent, les habitations à Charleston sont isolées les unes des autres et garnies à chaque étage de verendah, fraîchement recouvertes de plantes grimpantes et de treilles de vigne. Chacune de ses charmantes demeures est entourée par un jardin où le botaniste admire, entre toutes les plantes exotiques, le palmier nain (*palmetto*), qui assez rare dans toutes les autres parties de l'Amérique septen-

trionale, croît avec abondance dans la Caroline du Sud.

Comme dans beaucoup d'autres villes de l'Union, c'est le cimetière qui est à Charleston le lieu favori des promeneurs.

Les vivants y jouissent de la fraîcheur des ombrages, et les morts, avant de s'y coucher pour l'éternité, y font antichambre dans un établissement assez original qui s'appelle *Winding Scheet*.

Les Américains, qui décorent des omnibus de peintures représentant des artistes en vogue, des portraits de femme, Washington et de vues de paysage, ont aussi orné d'emblèmes funéraires cette antichambre de la mort. Il fait si chaud à Charleston pendant l'été qu'il serait impossible de conserver chez soi les morts plus de trois ou quatre heures. Quand une personne meurt en ville, les parents du défunt ont le devoir d'en avertir les autorités, lesquelles font transporter le cadavre dans le *Winding Scheet*.

Je n'avais jamais vu d'esclaves avant

d'arriver à Charleston, et la vue de ces malheureux produisit en moi la plus pénible impression. Ce n'est pas qu'ils eussent l'air affligé et qu'ils fussent généralement maltraités ; leur physionomie, au contraire, indiquait plutôt la gaieté ou tout au moins l'indifférence, et matériellement on pouvait les considérer comme plus heureux que bon nombre d'Européens ; mais c'étaient des esclaves, et cette pensée, malgré moi, assombrissait tous les tableaux. L'homme placé en dehors de l'humanité, et possédé par l'homme au même titre que du vil bétail, me parut le comble de la monstruosité, surtout dans le pays de toutes les libertés.

Les causes les plus détestables trouvent quelquefois d'héroïques partisans, aveuglés par les passions ou excités par l'intérêt personnel.

C'est ainsi que les habitants du Sud se sont battus comme des héros pour maintenir l'esclavage, réprouvé universellement. Heureusement, en cette circonstance, la

force a servi le bon droit, et le plus monstrueux abus du pouvoir despotique est tombé exécré au nom de l'Union américaine à jamais triomphante. Par une conséquence logique, l'esclavage a eu dans le nouveau monde, comme dernier défenseur et pour suprême châtiment, le plus infâme et le plus stupide des assassins, qui lui-même était, dit-on, fils d'un meurtrier, l'acteur Booth, dont j'ai parlé plus haut.

Le moment est donc opportun pour que, suspendant pour un moment le récit des aventures qui me sont personnelles, nous jetions un coup d'œil sur l'état actuel de l'esclavage dans toutes les parties du monde où cette institution est encore en honneur.

Cet aperçu nous servira d'ailleurs à mieux apprécier la position des esclaves, sur lesquels il me faudra bien revenir encore un peu en vous parlant de la Havane.

Un mot d'abord sur l'esclavage ancien.

Quand les hommes cessèrent généralement de se manger entre eux, — je dis gé-

néralement, car beaucoup de peuplades de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Australie sont encore anthropophages, — ils se firent les esclaves les uns des autres.

C'était assurément un progrès dans les mœurs; mais examinons ce progrès.

L'esclave, dans le principe, n'avait aucun droit. C'était une véritable machine agissante et pensante au service exclusif d'un maître qui pouvait à son gré le tuer, lui crever les yeux, expérimenter sur lui des venins et le jeter vivant dans un vivier pour le faire dévorer par des lamproies.

L'esclave n'avait point de nom.

L'esclave n'avait point de famille.

L'esclave n'avait point d'affection.

L'esclave n'avait point d'opinion.

L'esclave n'avait point de relation d'homme à homme.

L'esclave ne pouvait rien posséder, et chez lui l'abrutissement était obligatoire et la démoralisation un devoir.

En Laconie, par exemple, on forçait les

Ilotes à s'enivrer pour inspirer aux jeunes Spartiates le dégoût de l'ivresse.

Tout s'enchaîne dans l'immense solidarité du bien et du mal, et l'esclavage des anciens poussa logiquement, fatalement les maîtres au dernier degré de l'échelle du vice et de l'immoralité.

Sous les peines les plus sévères, les esclaves devaient faire preuve de tous les genres de dégradation, afin qu'ils apprissent eux-mêmes à se considérer comme une espèce à part, née pour l'avilissement.

On leur ordonnait de chanter des chansons obscènes et on leur défendait d'en chanter d'autres!

Ils avaient un costume particulier, la livrée de l'infamie.

Durant les cinq premiers siècles de la fondation de Rome, les travailleurs étaient presque tous des hommes libres. Mais les conquêtes eurent pour effet d'étendre l'esclavage, et le droit romain distingua deux genres de servidude : la *servitude juste* et la *servitude injuste*.

Il semblerait que ce qui est injuste ne devrait jamais être reconnu dans les codes des nations : mais les hommes raisonnent mal contre leurs intérêts. Pour les Romains comme pour les peuples qui les précédèrent, l'esclave tombé d'avilissement en avilissement finit par être une chose et non point un homme. La loi romaine le dit : *Res, non persona.*

Quand les esclaves devinrent très-nombreux, ils subirent nécessairement la loi des rapports économiques entre l'offre et la demande, et ils finirent par n'avoir plus sur le marché qu'une valeur relativement très-minime. On compta la vie de ces réprouvés pour ce qu'elle valait en monnaie courante, et il devint du bel air de s'amuser de leurs misères. Les raffinés se donnaient le plaisir de battre de verges jusqu'à la mort des esclaves inoffensifs. Juvénal parle d'une aimable matrone qui veut par caprice, ne sachant comment passer le temps ce jour-là, crucifier un homme, afin de jouir du spectacle de ses souffrances.

Sous Néron un sénatus-consulte fut porté qui ordonnait, en cas de meurtre d'un citoyen dans sa maison, de tuer, sans exception d'âge ni de sexe, tous les esclaves habitant sous le même toit que le citoyen assassiné. Pædianus Secundus ayant été trouvé poignardé chez lui, on égorgea ses quatre cents esclaves.

Enfin on employa, comme chacun sait, les esclaves dans les luttes sanglantes qui furent, à une certaine époque, le plaisir favori de ce peuple guerrier et dissolu. Les historiens nous apprennent que pendant le règne de Trajan dix mille gladiateurs luttèrent contre onze mille bêtes féroces dans le court espace de cent vingt-trois jours.

On promettait souvent la vie sauve aux esclaves restés vivants dans le cirque; mais c'était pour se moquer. A la première occasion favorable on les faisait tuer dans d'autres combats.

C'est qu'aux termes mêmes de la loi les promesses faites aux esclaves n'avaient au-

cune valeur ; car les esclaves étaient plus *nuls* encore que *vils : Non tam vilis quam nullus.*

Si nous traversons, sans nous y arrêter, les siècles qui séparent le Bas-Empire du moyen âge, nous retrouvons les esclaves en Italie, moins maltraités peut-être que sous le paganisme, mais presque aussi nombreux.

Jusqu'au commencement du seizième siècle, des milliers de Maures languirent en Espagne et en Portugal, pendant que de leur côté les mahométans tenaient des chrétiens sous le joug de la servitude. Ce ne fut, dit un économiste distingué, M. Molinari, qu'au dix-septième siècle en Angleterre, et au dix-huitième siècle en France, que les dernières traces de l'esclavage primitif disparurent.

L'esclavage des noirs suivit les Espagnols et les Portugais au delà des mers. Le servage des naturels dans quelques parties de l'Amérique fut le prélude de l'esclavage des Africains. Il y eut au Pérou,

chose horrible, des étals de chair d'Indiens asservis qu'on achetait à vil prix pour la nourriture des chiens et des pourceaux.

Le mouvement abolitionniste vint d'Angleterre, et on le doit aux sectes réformées. En 1776, les quakers abolirent l'esclavage dans la Virginie, où l'avait introduit la reine Isabelle avec le concours de John Hawkins. L'Angleterre tout entière, continuant en 1807 l'œuvre des quakers de la Virginie, porta le coup mortel à l'esclavage en renonçant à la traite des nègres.

Aujourd'hui, les Anglais comme les Français n'ont plus d'esclaves.

En se déclarant indépendantes, la plupart des anciennes colonies espagnoles ont émancipé leurs esclaves.

Buenos-Ayres abolit l'esclavage en 1816;

Le Chili en 1821;

La Colombie à la même époque;

La Bolivie en 1826;

Le Pérou, Guatemala et Montevideo, en 1828;

Le Mexique en 1829;

L'Uruguay en 1843.

La Suède, en 1846, racheta les esclaves de la petite île Saint-Barthélemy.

En 1847, le pacha d'Égypte et le bey de Tunis supprimèrent aussi l'esclavage dans leurs États.

Enfin, nous assistons, à l'heure qu'il est, et après la plus épouvantable des guerres civiles, à l'affranchissement solennel de tous les esclaves aux États-Unis d'Amérique.

Dans le nouveau monde, l'île de Cuba, colonie espagnole, et l'empire du Brésil, ancienne colonie portugaise, sont les seuls pays où l'esclavage soit encore maintenu.

Les Africains, qui sont évidemment une race inférieure à la nôtre, conservent toujours l'esclavage avec toutes les cruautés qu'il fit naître en Europe à une autre époque. Mais il dépend des peuples civilisés et pénétrés des devoirs de l'humanité de détruire chez les nègres jusqu'aux racines de l'esclavage. Il est clair que, quand le

dernier marché à esclaves aura disparu de Cuba et du Brésil, on pourra raisonnablement espérer l'extinction de l'esclavage en Afrique. Un président des États-Unis, qui pourtant n'était point abolitionniste, l'a dit avec raison : « Le principal motif de la guerre entre les tribus africaines cessera partout où il n'y aura plus aucune demande d'esclaves. »

En Turquie, l'esclavage existe encore pour les achats de nègres et de blancs, mais il ne présente aucun caractère de férocité. Toutes les carrières sont ouvertes aux esclaves, qu'on traite avec la plus grande douceur et qui peuvent très-facilement se racheter.

L'esclavage existe aussi en Chine, mais presque exclusivement contre les femmes. Un voyageur assure qu'il y a cent mille jeunes femmes esclaves à Canton et seulement cent esclaves du sexe masculin.

S'il est incontestable que les planteurs en Amérique se sont montrés inhumains

dans les premières années de la colonisation, il est juste de dire que les exemples de cruauté et d'injustice étaient devenus de plus en plus rares dans ces derniers temps aux États-Unis. Mais le principe de l'esclavage restait le même, et c'est ce principe que condamnaient tous les cœurs généreux. Il suffisait qu'un homme pût à son gré et en faveur d'un droit abusif en maltraiter un autre injustement pour que ce prétendu droit fût justement voué à l'exécration.

Exceptionnellement des atrocités ont été commises un peu partout dans le sud des États-Unis, où l'esclavage était en vigueur.

On m'a cité des propriétaires d'esclaves qui ont fouetté des mères stériles pour les punir de leur stérilité.

D'autres ont battu celles dont les enfants mouraient.

D'autres ont arraché les dents à des nègres qui avaient tenté de fuir.

Beaucoup ont chassé les fuyards avec des chiens dressés à ce genre de chasse. Les chiens les cernaient, se précipitaient sur

eux furieusement et les mettaient en lambeaux.

Quelques planteurs enfin ont brûlé vivants des nègres accusés d'avoir tenté de se révolter ou de s'être rendus coupables de meurtre sur la personne d'un blanc.

Malgré ces monstruosités exceptionnelles, nous ne saurions trop le répéter, on peut dire et on a le devoir de dire que les noirs esclaves étaient généralement bien traités dans tout le Sud et qu'ils s'y trouvaient heureux. Chaque esclave possédait dans l'habitation de son maître un carré de terrain qu'il cultivait à son seul profit. Un temps suffisant était accordé au nègre pour cet objet, et il retirait de la culture de son petit bien un profit très-convenable.

Le dimanche, nègres et négresses se paraient de leurs beaux atours et allaient se promener où bon leur semblait, au caprice de la fantaisie. Leur accoutrement avait quelque chose de burlesque, mais ils se trouvaient bien ainsi et ils témoignaient de

leur vive satisfaction par des éclats de rire presque continuels, des gestes brusques et des dandinements de corps qui sont un des traits les plus caractéristiques de cette race.

Parfois ils se formaient en groupes de cavaliers coiffés de chapeaux verts ou jaunes, à larges bords ou sans bords et sans aucun fond pour plus de fraîcheur. Ces cavaliers, dont la taille des habits remontait jusqu'à l'échine et qui portaient suspendues à des montres sans mouvement deux ou trois chaînes en cuivre ornées d'une douzaine de breloques, accompagnaient galamment des négresses, dont la coiffure, dressée en pyramides rebelles, d'un crin toujours rétif, avait quelque chose de singulièrement original et divertissant. Naturellement les nègres faisaient les jolis cœurs auprès des négresses, très-flattées des hommages qu'on leur adressait.

Quelquefois une dispute s'élevait entre eux, et c'était alors un déluge de paroles,

accompagnées de gestes à la façon des pierrots de pantomime. Disputes et scènes de galanterie finissaient invariablement par des danses et des airs de *banjoo*.

Le banjoo est l'instrument favori des noirs aux États-Unis, comme la marimba est celui des noirs au Brésil.

Le banjoo est une sorte de guitare à long manche, qui rend des sons graves, pleins et harmonieux.

Les nègres sont très-sensibles à la musique, et leur âme est loin d'être fermée aux beautés de la poésie.

On a fait un recueil de leurs chants qui se distinguent par des accents de tendresse peu communs et une rigoureuse observance du rhythme, cet élément vivifiant de toute musique, si bien senti de tout le monde et si difficilement explicable.

Que de fois, en écoutant les nègres jouer du banjoo, ai-je disserté avec moi-même sur la loi mystérieuse du rhythme qui paraît être la loi universelle; car le rhythme, c'est le mouvement coordonné, et le mou-

vement, c'est la vie; or tout vit dans l'univers.

En obéissant au besoin de rhythmer leur musique, les noirs agissent en quelque sorte d'instinct, et c'est cet instinct même du rhythme qui de tout temps a excité la sagacité des philosophes et des physiciens.

J'ai lu bien des dissertations à ce sujet durant ma carrière d'artiste, — carrière déjà longue, — aucune ne m'a semblé plus élevée, plus poétique et plus satisfaisante à tous les points de vue que les essais de M. de Lamennais sur ce sujet si large et si subtil.

Pour ce penseur éminent, tous les mouvements de la nature, et spécialement le mouvement des astres dans leurs orbites, sont, comme le croyaient les anciens, réellement rhythmés. Mais à cause des étroites limites de nos facultés pendant la vie présente, si notre esprit conçoit la présence de ces rhythmes merveilleux, qui font de la création comme une symphonie sublime, ils échappent à notre perception : et la

raison en est encore qu'à notre égard, au moins, le rhythme implique le son, parce qu'il n'est perçu et apprécié qu'au moyen du son.

Quoi qu'il en soit de cette séduisante théorie, il est une observation que j'ai faite en Amérique, et que j'ai eu bien souvent l'occasion de renouveler depuis : c'est que le rhythme est l'élément musical le plus directement en rapport avec notre nature physique, et qu'il exerce avant toute autre chose son action mécanique sur les sens incultes des races inférieures et des hommes primitifs.

Et cela est si vrai que j'ai vu à Charleston des nègres mettant peu à peu les rhythmes principaux de leur organisme en communion avec les rhythmes de leurs airs de banjoo, se démener et se tordre comme de véritables possédés du démon. Dans ces convulsions réglées, les formes de l'homme se développent si prodigieusement, qu'il n'est pas rare de voir des noirs danser cette danse endiablée pendant six heures consé-

cutives. Ils ne cessent leurs gambades vertigineuses que pour tomber évanouis sur place, comme les derviches tourneurs de l'Orient.

La musique a un tel pouvoir d'attraction sur les noirs qu'on s'est quelquefois servi du banjoo pour attirer des nègres marrons (c'est-à-dire en état de fuite) et s'emparer d'eux, comme on attrape les alouettes au miroir. Le chasseur au banjoo se plaçait avec son instrument à l'entrée d'un bois où le marron était soupçonné vivre, et il y jouait les airs les plus animés du répertoire des *negro-melodies*. Le marron, en entendant les sons ravissants de l'instrument, s'avançait, mû par une force irrésistible, vers le musicien fascinateur, et se livrait à lui le cœur gonflé d'émotions et les yeux remplis de larmes.

J'ai eu plusieurs fois l'honneur d'être salué dans le sud de l'Amérique par le son de sérénades de banjoos qui m'ont toutes paru du plus charmant effet. En entendant ces sérénades, exécutées le plus

souvent très-avant dans la nuit, je pensais que cette musique pouvait bien avoir des inconvénients pour ceux de mes voisins qui aimaient à dormir, et il me revint d'avoir lu quelque part, que la liberté des sérénades, absolue en Amérique, ne le fut pas de tous les temps en France. En voici un exemple mémorable.

En 1829, Boïeldieu se trouvant à Rouen, l'orchestre du théâtre vint après le spectacle jouer sous sa fenêtre l'ouverture de la *Dame blanche*.

Au bruit de cette sérénade enthousiaste, le commissaire de police accourut et dressa procès-verbal contre le chef d'orchestre.

L'affaire fut portée devant le tribunal de simple police ; deux audiences furent consacrées à l'audition des témoins, au réquisitoire et aux plaidoiries. Enfin, le 12 novembre, le tribunal condamna le prévenu à l'amende, par un considérant qui mérite d'être enregistré pour la postérité :

« Considérant que le prétexte de rendre honneur à un célèbre compositeur est une

excuse plus que frivole, parce que cette infraction à la loi devait être une injure à ce bon citoyen ami des lois de son pays. »

Plus heureux en cela que Boiëldieu, je n'ai jamais eu à déplorer la condamnation de personne, en Amérique, pour cause d'harmonie qui m'était offerte. Ah! s'il fallait empêcher les nègres de faire de la musique quand il leur en prend fantaisie, on les tuerait avant cela.

Un jour, à Charleston même, un nègre planteur que son maître avait conduit en ville eut occasion de passer dans mon salon. J'avais là un piano à queue dont je jouais en ce moment. Le nègre s'arrêta court, aussi étonné que ravi des sons de l'instrument, entièrement nouveau pour lui.

Il se mit à rire d'un rire nerveux et se replia sur ses genoux, cherchant à voir ce qu'il y avait dans la caisse du piano.

Je me mis à rire à mon tour de le voir rire.

Enhardi par mon maintien, qui n'avait rien de courroucé, le nègre planteur m'a

dressa la parole dans un anglais aussi pittoresque que peu grammatical, mais dont je ne chercherai point à donner l'idée.

— Voilà un beau banjoo, me dit-il.

— N'est-ce pas qu'il est bien beau, ce banjoo-là ?

— Oh ! oui... Où sont les cordes?

— Les cordes sont dedans la caisse.

— Alors on se met dans la caisse quand on veut jouer de ce banjoo.

— Ce n'est pas nécessaire. Il n'y a qu'à poser les doigts sur ces petits carrés d'ivoire et d'ébène, et les cordes résonnent.

— Vous êtes blanc, et comme tous les blancs vous êtes savant. Vous pouvez me dire ce que vous voudrez.

— Tu ne crois donc pas ce que je te dis!

— Oh! non.

— Veux-tu que je te prouve ce que j'avance?

— Oh ! oui.

Et je me remis aussitôt à jouer une mélodie qu'il devait connaître et qu'il connaissait en effet.

Alors le pauvre nègre, ivre de plaisir et presque effrayé de ce qu'il voyait et entendait, se mit à genoux, joignit les mains, et rampa jusqu'à mes pieds qu'il voulut baiser. J'eus quelque peine à le relever et à calmer un peu ses transports.

— Jouez encore, me demanda-t-il.

— Soit, lui répondis-je, et pour que le plaisir soit complet, je vais ouvrir la caisse et tu verras comment des petits marteaux viennent frapper les cordes pour les faire résonner.

— Faites cela, me dit-il, faites cela, monsieur mon maître.

Et il se mit à rire aux éclats en exécutant des gestes d'ancien télégraphe détraqué.

J'ouvris l'instrument et je jouai de nouveau.

En voyant les marteaux frapper les cordes, en voyant les étouffoirs se lever pour s'abaisser aussitôt, il eut peur et voulut fuir. Mais il se ravisa et se mit à danser comme un insensé. Exalté au dernier de-

gré, entièrement ivre de joie et d'étonnement, il prit ma place et promena furieusement ses mains sur le clavier, en poussant des cris et en remuant les jambes comme si quelque chose l'eût brûlé.

Je mis un terme à cette musique infernale et à cette pantomime burlesque, en lui disant que son maître l'attendait.

Il me quitta, mais à peine avait-il disparu qu'il reparut.

— Combien vaut ce banjoo ? me demanda-t-il ?

— Autant que toi, lui répondis-je.

— Ah ! si j'étais libre, ajouta-t-il, je me vendrais pour l'acheter.

La vente à l'encan des nègres esclaves avait lieu à Charleston en face de la douane, et j'ai voulu assister à une de ces ventes.

Dix malheureux devaient être mis à l'encan.

Je remarquai une mère avec son enfant, une jeune et jolie mulâtresse et un nègre de vingt-cinq à vingt-huit ans, dont la

physionomie intelligente, fière et singulièrement audacieuse attira surtout mes regards.

On roula une barrique et l'on y fit monter d'abord un nègre déjà d'un certain âge qui fut promptement adjugé à un riche planteur de riz, lequel acheta aussi la mère et l'enfant.

Vint le tour de la jolie mulâtresse, autour de laquelle s'empressèrent des hommes d'une moralité plus que douteuse, et qui, par leurs questions inconvenantes et le cynisme de leur attitude, colorèrent du vermillon de la honte et de la pudeur offensée la peau jaunâtre de l'esclave.

Cette pauvre fille, objet d'une criminelle convoitise, fut longtemps débattue et finalement livrée pour le double de sa valeur à un joueur de profession qui se proposa de la mettre en loterie dès qu'il voudrait s'en débarrasser, espérant par ce moyen rentrer, comme on dit, dans son argent.

Le commissaire-priseur, muni de son marteau d'acajou, procéda ensuite à la

vente de *Zampo*, le noir dont la physionomie m'avait vivement frappé.

Zampo, vigoureux et taillé comme un athlète, sauta plutôt qu'il ne monta sur le tonneau. Il promena sur la foule un regard résolu sans insolence, et attendit, non sans une certaine noblesse, le nouveau maître qu'il allait tenir des hasards et des entraînements de l'encan.

— Messieurs, dit le commissaire-priseur, loquace comme tous les commissaires-priseurs, Zampo n'est point un nègre ordinaire. Il est menuisier de son état, et la vivacité de son esprit le rend apte à tout. On en ferait un docteur en droit, Dieu me pardonne, s'il savait lire ; n'est-ce pas Zampo? fit le commissaire d'un ton railleur.

— En effet, répondit l'esclave d'une voix convaincue, si je savais lire et qu'on me permît d'étudier les lois, pourquoi ne deviendrais-je pas docteur tout comme un autre?

Des rires ironiques accueillirent ces pa-

roles, et le commissaire-priseur profita de cette bonne humeur générale pour poser un chiffre.

— Voyons, messieurs, qui me donnera cinq cents dollars de Zampo, avec ou sans son brevet de docteur? S'il n'a pas encore étudié les lois, il est sain de corps, jeune, taillé comme une statue grecque, et c'est un travailleur de premier ordre... Voyons, messieurs, cinq cents dollars!...

— Cinq cent cinquante, dit une voix.

— Cinq cent soixante, fit un mulâtre.

A la vue du mulâtre le nègre tressaillit légèrement. Il savait que c'était surtout parmi les hommes de couleur et les blancs sans instruction et nouvellement enrichis que se rencontraient d'ordinaire les maîtres impérieux et cruels.

Heureusement un Américain, négociant à Charleston, et qui jusque-là s'était tenu à l'écart, s'avança près de Zampo.

— Sais-tu servir à table? lui demanda-t-il.

— Je n'ai jamais servi à table, répondit

Zampo, mais je crois pouvoir être certain de faire ce service en peu de jours.

— Pourquoi ton maître te vend-il?

L'esclave pâlit sur sa peau noire, mais il ne voulut rien dissimuler.

— Il m'a vendu, dit-il, parce que j'étais amoureux, et que je passais souvent des nuits entières à pleurer et à chanter les tristesses de mon cœur. Il a eu peur que je ne me suicidasse, et c'eût été de l'argent de perdu pour lui.

La foule rit bruyamment à cette réponse du noir amoureux, et le gouailla impitoyablement.

Seul le questionneur conserva le sérieux.

— Et pourquoi ne t'a-t-on pas marié à celle que tu aimais?

— Parce que c'était impossible.

— Et pourquoi était-ce impossible?

Le nègre devint livide et ses lèvres tremblèrent.

— Ceci, dit-il d'une voix éteinte, c'est mon secret.

— Diable ! exclama l'acheteur, voilà qui est inquiétant… Et dis-moi, es-tu toujours amoureux ?

— J'espère faire violence à mon cœur, reprit le nègre.

— Mais tu n'y es pas encore parvenu ?

— Pas encore, non, monsieur.

— Soit, ajouta l'acheteur, tu es intelligent, jeune et robuste ; en outre tu es franc, et il faut pardonner aux amoureux, qui sont plus ou moins des insensés… Je donne huit cents dollars de Zampo.

Personne n'ayant mis une surenchère, l'esclave fut adjugé au négociant de Charleston.

En assistant à ce marché, j'étais loin de me douter que je voyais se dérouler le premier chapitre d'un de ces drames horribles dont les pays à esclaves ont seuls pu être le théâtre.

Ce drame, le voici tel que me le raconta, quelques mois plus tard, un créole de Charleston avec lequel je me trouvai, voyageant sur un steamboat.

Zampo était amoureux d'une femme blanche, et cette femme, qu'il n'avait vue que trois ou quatre fois et à intervalle de plusieurs mois, en visite chez son ancien maître, était précisément l'épouse de son nouveau maître, celui que nous avons vu le questionner, et dont je crois devoir taire le nom.

Quand Zampo se trouva en présence de celle qu'il aimait et dont il était devenu l'esclave, il s'évanouit.

On mit sur le compte d'une indisposition passagère ce mal profond d'un amour que personne n'eût pu soupçonner, et l'esclave broya son cœur sous la meule de sa raison triomphante.

Mais les triomphes de la raison sur l'amour sont bien rarement des triomphes définitifs, et les cœurs broyés par ce sentiment se reconstituent sous l'influence de l'amour même : *Similia similibus*, disait dans ce cas un physiologiste ambitieux qui est médecin homœopathe.

Bref, en proie à des tourments d'autant

plus grands qu'ils devaient rester enfouis et ignorés dans le plus profond de son être, Zampo pria son maître de le vendre.

— Pourquoi te vendre? fit celui-ci, je suis satisfait de ton service et je te garde.

Alors Zampo voulut fuir.

Mais, rattrapé dès le lendemain de sa fuite, il fut conduit à la maison de correction, qu'on appelait plaisamment et atrocement *maison de sucre* (*sugarhouse*), pour y recevoir cent coups de fouet.

Au moment où le fugitif allait subir sa peine, son maître apparut.

— Zampo, lui dit-il, je te pardonne sur la prière de ma femme. Tu as été jusqu'ici un bon serviteur; c'est ta première faute, j'espère que tu sauras reconnaître nos bontés pour toi, et qu'à l'avenir nous n'aurons plus de reproche à te faire.

L'esclave baisa respectueusement la main de son maître et le suivit au logis.

Trois mois se passèrent pendant lesquels l'esclave infortuné eut à soutenir contre lui-même une lutte presque surhumaine

pour vaincre les dispositions de son cœur.

Il souffrait cruellement, mais il souffrait en silence, et rien en lui ne trahit jamais sa passion.

Dix fois il avait espéré que son âme troublée, malade, reviendrait au repos, à la santé, et dix fois il s'était convaincu que tous ses efforts pour atteindre ce but seraient vains.

Il sanglotait lorsqu'il se trouvait seul, et priait Dieu de mettre par la mort un terme à ses criminels désirs.

Survint la fête de la maîtresse du logis.

Le maître de Zampo, pour célébrer cet heureux jour, invita une douzaine de personnes, dames et cavaliers, à planter la crémaillère dans une petite propriété qu'il venait d'acheter aux environs de Charleston. Tous les invités se rendirent à cet appel, et Zampo partit avec son maître et sa maîtresse.

La fête durait depuis trois jours déjà, et pendant ces trois jours le maître de Zampo avait tout mis en œuvre pour traiter ses

invités avec ce luxe et cette prodigalité qu sont un des côtés les plus saillants des mœurs et des habitudes du Sud.

Dans la nuit du troisième au quatrième jour — jour fixé pour la rentrée à Charleston — tout le monde est subitement réveillé dans la maison par les cris de l'héroïne de cette fête qui appelle au secours. On pénètre dans sa chambre, et on trouve cette dame dans une agitation extraordinaire. Son mari la questionne ; elle répond aux questions qui lui sont adressées en laissant échapper de sa main une poignée de cheveux arrachés de la tête d'un inconnu qui est venu la surprendre dans son sommeil.

Les cheveux sont examinés, et tous les témoins de cette scène jettent un cri d'horreur en reconnaissant que ce sont des cheveux de nègre.

— Justice sera faite, dit avec l'accent de la plus vive indignation le mari de la femme outragée.

Une enquête a lieu, et les soupçons tom-

bent sur un métis qu'on a vu traverser une cour quand tous les invités avaient déjà pris possession de leur chambre.

Le métis, d'ailleurs, ne niait pas ce fait; mais il soutenait n'être sorti que pour respirer l'air frais, se sentant incommodé.

Pour le forcer à avouer ce qu'il n'avait point fait, on décida qu'il serait fouetté et enfermé dans un obscur caveau, n'ayant pour toute nourriture que du maïs et de l'eau.

Cette sentence cruelle venait à peine d'être prononcée devant tous les esclaves assemblés que Zampo, se détachant du groupe, alla droit à son maître :

— Maître, lui dit-il, ne punissez pas un innocent; il n'y a qu'un seul coupable ici, et c'est moi.

— Misérable! fit le créole, tu seras brûlé vif.

— Puisse ce châtiment, ajouta l'esclave d'un air résigné, me mériter la miséricorde de Dieu et le pardon de celle que j'ai offensée!

Un tel attentat devait être puni par la

mort dans un pays où le respect du noir pour le blanc est commandé comme une garantie d'ordre et de sécurité générale. Le maître et la maîtresse de Zampo eux-mêmes n'eussent pu, sans se déshonorer en quelque sorte aux yeux de tous les colons, sauver le coupable dont le supplice devait servir à apporter une salutaire terreur dans l'esprit des autres esclaves.

Zampo ne pouvait donc rien espérer, et il n'espéra rien, en effet.

Il eut douze heures pour se préparer à la mort, et ses derniers moments furent exemplaires. Il se confessa, et le prêtre qui l'assista le trouva digne de recevoir les sacrements.

A la tombée de la nuit et en présence de plus de trois cents nègres accourus de toutes parts pour assister à cette horrible tragédie, Zampo fut conduit à la lisière d'un bois et attaché à un arbre.

Des fagots furent apportés et disposés de manière à envelopper tout le corps du supplicié.

Le visage de ce malheureux était calme, et il y avait même dans sa physionomie l'expression du bonheur et de l'enthousiasme.

Au moment où un nègre, nommé bourreau d'office, approchait une torche enflammée des fagots qui s'allumèrent en petillant, Zampo cria d'une voix vibrante :

— A toi, créature adorée, femme miséricordieuse, à toi mon dernier soupir !

Et aussitôt il broya entre ses dents blanches et fines une petite fiole qu'il avait tenue cachée dans le fond de sa bouche et qui renfermait trois gouttes d'un poison foudroyant.

A peine le liquide destructeur était-il répandu sur ses lèvres, que le regard de l'esclave resta fixe et que la pâleur de la mort couvrit sa peau d'ébène.

La flamme ne mordit qu'une chair inanimée.

Cette condamnation et cette exécution, ajouta le créole qui me raconta cette sombre histoire, n'étaient point légales, car les

maîtres n'ont jamais eu dans le sud des États-Unis droit de vie et de mort sur leurs esclaves; mais personne n'en fut scandalisé dans un pays où la loi de Lynch a si souvent remplacé la loi légale et les tribunaux.

— Pourquoi, demandai-je à mon narrateur, Zampo a-t-il qualifié de *miséricordieuse* la femme qui était cause de sa mort?

— On raconte, me répondit-il, que cette dame, touchée des malheurs de son esclave et épouvantée de l'horrible mort à laquelle il était condamné, voulut, ne pouvant le sauver, du moins lui épargner des tourments inutiles. C'est elle qui lui aurait fait remettre le poison dans la petite fiole qu'il broya au moment où s'allumait le bûcher.

A Charleston, je donnai plusieurs concerts, et il m'a paru qu'il y avait chez les habitants du Sud un sentiment plus formé que dans le nord de l'Amérique des beautés de la musique. Je jouai deux ou trois de mes concertos, et je fus assez heureux pour

ne pas déplaire à mon auditoire avec les compositions d'un ordre plus élevé que les simples fantaisies et les airs variés.

De son côté, Ulmann m'assura qu'il tenait les Caroliniens en grande estime, ce qui voulait dire que les recettes avaient été au gré de ses désirs.

Après une tournée dans quelques villes intermédiaires, entre Charleston et la Nouvelle-Orléans, nous arrivâmes dans cette dernière cité au jour fixé par Ulmann pour le rendez-vous général.

XVI

La Nouvelle-Orléans. — La fièvre jaune et l'accroissement de la population. — Cause principale de cet accroissement. — Mariages en gros et en détail. — Mariage en ballon. — Un monde de marchandises. — La *levée.* — L'hôtel Saint-Charles. — Une députation de nègres. — Un châtiment humide et singulier. — M. et madame Soulé, de la Nouvelle-Orléans. — Mes concerts. — La musique *financière.* — Un pianiste qui ne joue pas du piano. — Le préjugé et la couleur de mademoiselle Ellen. — Départ pour Mobile.

Je ne puis dire tout le bonheur que j'éprouvai, en arrivant à la Nouvelle-Orléans, d'entendre parler français, de rencontrer à chaque pas des visages français et de lire des enseignes de magasins écrites en français.

Il faut avoir voyagé dans les contrées lointaines pour comprendre la douce et vive émotion qu'on éprouve devant tout ce qui rappelle le pays natal ou celui dans lequel on a laissé ses affections et que l'on considère comme sien.

Je me croyais presque en France dans le quartier français de la Nouvelle-Orléans ; et de fait ce quartier est comme une partie de la France que n'a pu engloutir le torrent, pourtant si envahissant, de la civilisation américaine.

La Nouvelle-Orléans est divisée administrativement en six quartiers ou districts. En réalité, deux quartiers seuls la divisent : le quartier anglais ou américain et le quartier français. Ce sont, à proprement parler, deux villes dans une, deux villes parfaitement distinctes l'une de l'autre par l'aspect des constructions et le génie des habitants.

Dans le quartier anglais, on ne parle guère qu'anglais et toutes les habitudes sont anglaises. Les maisons y sont de bri-

ques et à plusieurs étages, et le roi Négoce est là dans ses États.

Le quartier français se distingue par la construction de ses anciennes maisons créoles, par la langue française qui s'y parle exclusivement, et par un certain laisser-aller dans les mœurs qui n'a rien de commun avec les habitudes rigides et le sérieux des *busines's men* du quartier opposé.

La Nouvelle-Orléans est peut-être la seule ville du monde qui présente ce double aspect dans les choses et dans les hommes, la seule ville aussi ayant deux langues maternelles enseignées avec un soin égal dans les écoles publiques.

Si la fièvre jaune qui, à une certaine époque, a exercé ses ravages à Boston, à New-York, à Philadelphie et à Baltimore, n'avait pas définitivement élu domicile à la Nouvelle-Orléans, cette ville serait très-probablement la plus florissante et la plus peuplée de toutes les villes de l'Union. Mais le fléau si redou-

table (1) a de tout temps entravé l'essor de l'émigration, qui est la cause principale de ce rapide accroissement de la population aux États-Unis. On peut dire que la plupart des émigrants n'abordent à la Nouvelle-Orléans qu'en *transit*. A peine sont-ils débarqués, qu'ils se dirigent vers les régions agricoles de l'ouest, dont les Allemands ont fait la fortune en s'y établissant en famille.

Mais la Nouvelle-Orléans, malgré la fièvre jaune, a partagé la fortune qui s'est étendue sur toute l'Amérique. Les chiffres parlant ici plus éloquemment que les mots, laissons parler les chiffres.

En 1785, la Nouvelle-Orléans était une ville de 4,700 habitants. En 1810, elle

(1) Le fléau de la fièvre jaune fut importé, dit-on, à la Nouvelle-Orléans en 1769 par un navire anglais arrivant des Antilles, avec un chargement d'esclaves. La fièvre jaune a fait dans cette ville, en 1851, neuf mille cinq cents victimes, c'est-à dire près d'un cinquième de la population, car il ne reste guère plus de cinquante mille âmes à la Nouvelle-Orléans pendant les mois de grandes chaleurs.

comptait 17,242 âmes. En 1820, la population était portée à 27,176 personnes. En 1830, à 46,310; en 1840, à 102,193, et le recensement général fait en 1853 porte la population de cette cité à 145,497 habitants, dont 29,174 esclaves ou gens de couleur affranchis. Ajoutons qu'en 1817 vingt barques au plus sillonnaient les eaux de l'Ouest; à cette heure, près de huit cents bateaux à vapeur, à plusieurs étages, à deux cheminées, beaux comme des monuments, larges et profonds comme des entrepôts, sillonnent les fleuves de ces régions fécondes et descendent en grande partie jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

A quelles causes faut-il attribuer un semblable accroissement de population dans les pays qui, comme la Nouvelle-Orléans, ne reçoivent que très-peu d'émigrants? Évidemment aux mariages, qui sont plus nombreux et aussi plus féconds aux États-Unis que dans presque toutes les autres parties du monde.

Franklin établit qu'il y avait de son

temps dans la grande république américaine deux mariages pour cent individus et huit enfants par chaque mariage, dont la moitié parvient à l'âge viril. D'un autre côté, Malthus rapporte, d'après des observations incontestables, qu'après les maladies épidémiques, telles que la peste et la fièvre jaune, le nombre des mariages et des naissances devenait d'autant plus considérable que le fléau avait exercé des ravages plus grands.

Quoi qu'il en soit, et si les mariages ne sont pas plus nombreux encore partout aux États-Unis, ce n'est certes pas la faute des lois américaines, qui donnent aux épouseurs toutes les facilités désirables pour s'épouser, avec ou sans le consentement de la famille. Le couple se présente à l'église, s'il est catholique; au temple, s'il est protestant; à la synagogue, s'il est juif, ou, pour plus de facilité, devant une autorité civile; un juge de paix suffit. En cinq minutes, la cérémonie est faite.

Il est des mariages qui se sont accom-

plis d'une manière plus expéditive encore et par dépêches télégraphiques.

Ce n'est pas tout. Quelques ministres ont cru pouvoir, pour abréger le temps et lutter avec avantage contre le télégraphe électrique et les juges de paix, marier en *gros*.

Je me souviens d'un certain révérend du Michigan, L.-H. Moore, qui une fois a marié d'*un seul coup* trois couples divers.

Les journaux ont parlé avec éloge de cet aimable révérend qui n'aimait pas à faire languir son monde.

Il ne manquait plus que de se marier en ballon aux États-Unis, et voici ce que j'ai lu dernièrement dans un journal publié à New-York :

« La terre et les cieux ont été témoins d'un spectacle qui fait mentir le vieil adage : *Rien de nouveau sous le soleil*. Cette date est désormais acquise à l'histoire comme celle des grands événements qui marquent les étapes de l'humanité, comme le déluge,

comme la mort de César, comme la découverte de l'imprimerie, celles des pommes de terre, de la photographie et de la crinoline; et nos arrière-petits-neveux qui passeront leur examen de baccalauréat devront pouvoir répondre aux Saint-Marc-Girardin des temps à venir que le premier mariage en ballon a eu lieu sous le méridien d'Amérique, le 8 novembre de l'an de grâce 1865.

« C'est en effet ce jour-là que, sans métaphore cette fois, les cieux se sont ouverts pour recevoir dans leur sein deux âmes étroitement unies.

« Le char nuptial ou plutôt la nacelle était un chef-d'œuvre, un peu chargé d'élégance à vrai dire. Imaginez un panier, oui, un panier tressé de fin osier, long de six pieds, sur quatre et demi de large et deux et demi de profondeur, garni de tapis moelleux, capitonné de satin vert à fleurs brillantes, et surmonté d'un baldaquin de damas bleu et argent, et où pendent des rideaux de dentelle retenus par des embrasses à glands

tricolores. Le corps même de la nacelle est drapé de damas incarnat et or, et s'attache à l'aérostat par un gréement de fils de soie, autour desquels s'enroulent les couleurs de l'Union.

« Rien de plus galant que cette carriole nuptiale; il n'y manque que les colombes, remplacées par le gaz, et l'amour-cocher, remplacé par l'aéronaute Lowe, un nom de circonstance, par à peu près.

« Les fiancés se font attendre cependant, et la foule qui encombre l'enceinte commence à murmurer, quand tout à coup un brouhaha confus signale l'approche de quelque chose.

« Une voiture arrive, puis une autre. Quand la mariée descendit de la seconde, soutenue par son fiancé, un immense *hourra* sortit de cent mille poitrines et annonça au ciel que le moment était venu d'épanouir ses plus doux sourires et de tenir les zéphyrs enchaînés. Un instant après, en effet, miss Mary West Jenfins d'abord, puis, le docteur John F. Boyton,

prenaient place dans leur alcôve aérienne, en compagnie du professeur Lowe, et, après des adieux touchants échangés entre le couple voyageur et les amis qui se pressaient autour d'eux, les mots sacramentels : *Lâchez tout !* donnèrent le signal du départ.

« Au milieu d'une nouvelle explosion de hourras assourdissants, la machine portant l'hymen et sa fortune s'éleva majestueusement dans la direction du nord-ouest.

« A bord de la nacelle avait été embarqué le contrat de mariage, qui devait être signé dans les nuages.

« En voici quelques phrases détachées :

« Nous présentant devant la sublime
« présence de Dieu, pleinement impres-
« sionnés des bénédictions qu'il répand sur
« ses créatures... nous John F. Boyton,
« M. D., de Syracuse, et Mary West Jen-
« fins, de Saint-Louis, nous donnons et
« consacrons à jamais dans les liens sacrés
« du mariage, et promettons solennelle-

« ment que nous nous aimerons et hono-
« rerons mutuellement comme mari et
« femme pendant toute notre existence ; et,
« suivant le langage expressif de la sainte
« Écriture, prions, le cœur plein d'espoir,
« pour que « ce que Dieu a uni ne soit pas
« désuni par les hommes. »

« Ajoutons que cet engagement, qui a été signé dans les régions célestes, avait été précédé de la cérémonie sacramentelle à la résidence des époux.

« Après un délicieux voyage, pendant lequel l'azur n'avait pas été moucheté d'un nuage, le ballon est descendu aussi doucement qu'un flocon de neige, à Mount-Vernon, au coucher du soleil.

« Les époux ont repris le chemin de la ville par le train de huit heures dix minutes et ont été ramenés à l'hôtel de la Cinquième avenue, où ils ont été reçus avec un empressement qui n'aurait pas été plus enthousiaste quand Barnum l'aurait préparé. Tom Pouce et sa femme n'auraient pas été mieux accueillis. »

Une chose était à craindre en Amérique avec cette fureur de mariage sur la terre, sur l'onde, dans les nues, à pied, à cheval, en carrosse, à la vapeur, en détail et en gros et par dépêche télégraphique : les unions entre proches parents, dont les conséquences sont si souvent fatales aux enfants issus de semblables mariages.

Pendant mon séjour aux États-Unis, il y eut un congrès médical dans lequel un docteur célèbre prouva que dix pour cent des sourds-muets, cinq pour cent des aveugles et environ quinze pour cent des idiots placés dans les différents établissements hospitaliers des États-Unis sont issus du mariage de cousins au premier degré. Sur un chiffre de sept cent quatre-vingt-sept mariages entre cousins germains constatés par ce savant médecin, deux cent cinquante-six avaient produit des aveugles, des sourds-muets et des idiots. Aussi plusieurs États de l'Union, entre autres le Kentucky, n'ont-ils pas craint de passer une loi pour interdire formellement les mariages entre cou-

sins germains. Mais l'amour est toujours plus fort que les lois, et les cousins amoureux dans le Kentucky en sont quittes pour aller faire bénir ailleurs leur union consanguine.

Comme tous les étrangers qui visitent la ville principale de la Louisiane, j'ai été saisi d'admiration en voyant l'activité qui règne sur les quais, littéralement couverts de balles de coton, de boucauts de sucre, de barils de farine, de sacs de céréales, de bois d'essence, de tabac, de viandes salées, etc. C'est tout un monde de commissionnaires, de spéculateurs de passage et de négociants à poste fixe, qui se débat, animé et fiévreux, dans cet immense stock de marchandises empilées. Chevaux, voitures, nègres, blancs se heurtent dans un espace de six cents pieds de large, où la moitié du change des États-Unis prend naissance.

La *levée*, sorte de digue de la Nouvelle-Orléans, était commandée à la fois par les besoins du commerce et par la sécurité de la ville, bâtie sur un sol marécageux à plu-

sieurs pieds au-dessous du fleuve sans cesse menaçant (1). Cette levée n'a pas moins de six pieds de haut sur une base de quinze pieds, et se prolonge en aval jusqu'au port Plaguemine. Elle forme une longue et très-agréable promenade dans un pays où le ciel est de feu en été, et où, à la Noël, on voit en pleine terre des orangers en fleur.

Quand on rentre en ville par certaines rues qui aboutissent au fleuve, on voit l'eau et les navires au-dessus du niveau du sol, et l'on tremble d'être englouti pour peu qu'on soit, comme je l'étais, un étranger

(1) M. Anatole Chatelain nous donne une idée des dégâts occasionnés par les débordements du Missisipi, qu'il est impossible de maîtriser dans les grandes crues. Les pertes, dit-il, pour la seule année 1858 étaient évaluées de 15 à 20,000 boucauts de sucre, et de 25 à 30,000 boucauts de mélasse. En calculant le sucre à 50 piastres et la mélasse à 10 piastres le boucaut, en adoptant pour moyenne approximative 500 kilogrammes par boucaut, on arrive à un total de 1 million à 1,350,000 piastres, chiffre qu'on ne saurait porter à moins de 1,500,000 dollars (8 millions de francs) si l'on y comprend les dépenses pour réparation des dégâts.

fraîchement débarqué à la Nouvelle-Orléans.

Une de mes promenades favorites dans cette reine des cités louisianaises, c'était le port. Le port, dans le grand coude qu'il décrit devant la Nouvelle-Orléans et qu'on a pour cette raison appelé *Crescent-City* (ville croissant), offre un bassin d'une étendue de huit milles environ sur deux kilomètres de large. Malheureusement, l'eau manque pour permettre aux gros bâtiments d'arriver jusqu'auprès des quais de la ville, et ils s'arrêtent à Balize afin d'opérer leur déchargement et leur chargement. Ces transbordements se font au moyen de nombreux bateaux à vapeur qui sillonnent de toutes parts, avec une incroyable rapidité, cette partie du *père des eaux*, comme on appelle le Mississipi.

Nous allâmes nous loger, à la Nouvelle-Orléans, dans l'hôtel Saint-Charles, un véritable monument surmonté d'un dôme dessiné sur le modèle de notre Panthéon de Paris, mais dans des proportions beaucoup

plus modestes. On m'a dit (je n'ai pas eu envie de les compter) qu'il n'y avait pas moins de deux mille pièces ou logements séparés dans ce caravansérai où l'on entendait parler toutes les langues par des hommes de tous les pays. Hélas! l'hôtel Saint-Charles a fini comme finissent tant de grands établissements et tant de modestes maisons partout aux États-Unis : le feu, ce fléau national, l'a dévoré un jour, et je ne crois pas qu'il se soit reformé de ses cendres, tout phénix d'hôtel qu'il était.

J'étais installé depuis quelques heures à peine dans cet hôtel, lorsqu'on vint m'annoncer qu'une députation de nègres libres demandait à me voir. Je ne pouvais me faire aucune idée du motif qui me méritait la visite de ces fils de Cham, mais je m'empressai de les recevoir.

Les nègres, dans la tenue irréprochable de parfaits gentlemen, me firent connaître l'objet de leur visite. L'un d'eux, parlant au nom de tous, s'exprima en ces termes :

— Monsieur, me dit-il, nous venons vous demander de donner un concert pour nous, gens de couleur. Vous n'ignorez pas sans doute qu'il nous est interdit de nous mêler aux blancs dans toutes les assemblées publiques, et nous voudrions pourtant bien vous entendre. Si un auditoire de gens de couleur ne vous semble pas trop indigne de votre talent, et si vous pensez que l'âme des hommes de notre race ne doive pas être privée des saines et douces émotions de l'art, nous vous supplions de ne pas rejeter notre proposition et de nous accorder un jour. Vous fixerez vous-même les honoraires que nous vous devrons, et c'est avec reconnaissance qu'ils vous seront remis par l'un de nous, la veille du concert.

— Votre proposition, messieurs, répondis-je, n'a rien que de très-flatteur pour moi, et j'accepterais à l'instant même si je ne m'étais fait une règle de consulter mon secrétaire, M. Ulmann, pour tout ce qui concerne l'organisation des concerts.

Demain, messieurs, j'aurai l'honneur de vous envoyer ma réponse.

Les nègres partis, j'appelai Ulmann.

— Si vous commettiez, me dit-il, la faute inexcusable de jouer pour des nègres, soyez assuré que vous n'auriez jamais un auditeur blanc à la Nouvelle-Orléans. Or un blanc vaut deux nègres comme une blanche vaut deux noires (style du Conservatoire).

J'eus donc le regret de faire savoir à la députation des pauvres Éthiopiens que je ne pouvais accepter leur offre. Il m'en coûta, je l'avoue, de leur refuser, mais Ulmann avait raison; j'étais perdu dans l'esprit de tous les blancs si j'avais eu la faiblesse de jouer une seule fois pour des noirs.

Je ne restai que peu de jours dans l'hôtel Saint-Charles, ayant cédé à l'invitation d'un voyageur français que j'avais connu à Paris et qui me conduisit dans une maison, sorte d'hôtel tenu par une quarteronne, chez laquelle il m'avait assuré que

je serais fort bien. Je n'y étais point mal en effet, et la quarteronne avait pour moi les prévenances les plus délicates. Sa physionomie était avenante, sa parole douce et traînante comme celle de toutes les créoles du Sud. Je la tenais pour un ange de douceur, lorsqu'un jour je fus témoin d'une scène qui me fit singulièrement revenir de mes illusions à son égard.

En traversant la cour de la maison, je vis la quarteronne très-occupée au bord d'un puits profond. Elle y descendait assez tranquillement une négresse qui poussait des cris de détresse et demandait miséricorde.

— Que faites-vous donc là, madame? dis-je à la quarteronne.

— Vous le voyez, je descends une de mes négresses dans le puits.

— Et pourquoi?

— Parbleu, c'est bien simple, pour la punir. Elle m'a manqué.

— Vous avez, madame, la vengeance humide.

— Je lui ai dit qu'elle descendrait dans le puits, il faut qu'elle y descende.

— Mais c'est une abomination, vous ne ferez pas cela, et je vais, s'il le faut, vous aider à remonter cette malheureuse.

— Puisque vous vous intéressez tant à elle, je vous propose de me l'acheter.

— Remontez-la d'abord, nous verrons ensuite.

— Je vous la vends six cents piastres.

— Si vous la laissez une seule minute encore dans le puits, je pars de chez vous.

— Monsieur Herz, vous ne feriez pas cela... Tenez, pour vous prouver combien je tiens à vous être agréable, laissez-moi seulement la plonger deux ou trois fois dans le puits, et je la retire.

— Donnez-moi ma note, madame, je ne veux pas rester plus longtemps dans une maison où on court le risque de boire de l'eau qui sert à baigner les négresses.

La crainte seule de perdre un pensionnaire décida l'irascible quarteronne à

ramener la pauvre esclave, qui, tremblante de terreur, se jeta à mes pieds et me remercia de la protection que je lui avais accordée.

A la Nouvelle-Orléans, j'eus l'avantage précieux d'être présenté à M. et à madame Soulé, dont les salons étaient le rendez-vous de tout ce qu'il y avait de distingué dans le pays. M. Soulé, né en France de parents français, s'était rapidement élevé aù premier rang des avocats, et il eut le rare avantage, pour un étranger d'origine, de représenter les États-Unis en qualité d'ambassadeur à Madrid. Son instruction était profonde autant que son caractère était aimable, et il appartenait pour le don de l'éloquence à la famille des Démosthène, des Cicéron et des Mirabeau. Il avait la flamme dans le regard, l'inspiration dans le geste, la mélodie dans la voix, le mot propre, un esprit d'à-propos étonnant, avec une logique implacable, une abondance merveilleuse, une méthode admirable et ce je ne sais quoi de magnétique et de spon-

tané qui séduit, entraîne, met les cœurs en vibration et triomphe.

J'ai eu occasion d'entendre plaider M. Soulé dans un procès important, et j'ai été ravi du beau talent de cet orateur, dont la réputation était considérable sur tout le nouveau continent.

Madame Soulé, morte depuis quelque temps déjà, était la digne compagne du grand orateur. Douée de toutes les grâces de son sexe, elle relevait encore sa beauté par les manières exquises de la femme du monde, par un esprit naturel charmant et un talent de pianiste rare chez un amateur. M. Soulé avait pour sa femme un amour véritable, qu'entretenait une estime profonde, et c'est auprès d'elle qu'il épurait sa raison et puisait les forces de l'inspiration au moment de livrer ses grands combats oratoires. En effet, avant de quitter le logis pour se rendre au tribunal ou monter à la tribune, il priait madame Soulé de lui jouer sur le piano quelques-unes des belles pages de Beethoven ou de

Mozart, ou de lui lire quelques strophes de Byron, de Lamartine, de Hugo ou de Musset, ses poëtes favoris. L'âme émue par la musique ou par la poésie, il se sentait élever jusqu'aux sphères de l'idéal, où son imagination aimait à planer, et il parlait alors comme parlaient les prophètes, comme parlaient les oracles. Que de nobles moments j'ai passés à la Nouvelle-Orléans, en compagnie de ce couple heureux et si éminemment distingué par le caractère et le talent!

Puisque j'ai parlé du plus éloquent des avocats de la Nouvelle-Orléans, je veux, en passant, dire ce que j'éprouvai à la vue des tribunaux américains. Ce fut une impression de pénible surprise. Rien, dans ces temples de la justice, où tout devrait être solennel et prestige, qui saisisse l'imagination et inspire le respect. Les juges, en tenue de simple bourgeois, semblent, par le laisser-aller de leur personne, ne pas comprendre la haute mission dont ils sont investis. On dirait des consommateurs qui

attendent, les coudes sur la table d'un estaminet, le petit verre d'eau-de-vie qu'ils avalent en jouant aux dominos. C'est pousser jusqu'à l'excès l'esprit démocratique, et il est fâcheux qu'en Amérique, comme en France et en Angleterre, les magistrats ne soient pas revêtus d'un costume spécial. Il est fâcheux surtout qu'ils négligent de conserver toujours cette gravité qui sied si bien aux représentants de la justice.

Suivant le plan solennellement arrêté par Ulmann, Sivori se trouva en même temps que moi à la Nouvelle-Orléans, mais nous nous fîmes entendre séparément l'un et l'autre dans plusieurs concerts avant que de jouer ensemble. Madame Soulé aimait à donner son avis sur la composition des programmes de nos soirées musicales. Elle savait choisir les morceaux de manière à varier les plaisirs de l'auditoire et à faire ressortir les qualités des exécutants. Malheureusement, Ulmann n'acceptait pas toujours tous les conseils, quelque excellents qu'ils fussent.

Un soir, par exemple, j'entrai chez madame Soulé au moment où, un crayon à la main, elle rédigeait avec mon secrétaire le programme d'un de mes concerts.

— Ici, disait madame Soulé, je voudrais une pastorale.

— Ce n'est pas mon sentiment, fit Ulmann.

— De la musique guerrière alors, pour faire contraste.

— Pas davantage.

— Vous voudriez donc de la musique de ballet ?

— Non plus.

— Aimeriez-vous de la musique religieuse ?

— Encore moins.

— Un air varié alors ou un rondo ?

— Pas d'air varié, et pas de rondo.

— Quel genre de musique voudriez-vous donc pour terminer agréablement cette première partie du programme ?

— Je n'en vois qu'un, madame.

— Lequel, je vous prie, puisque vous

n'acceptez ni la musique pastorale, ni la musique de danse, ni la musique religieuse, ni la musique en rondo ? Existe-t-il donc un autre genre de musique ?

— Oui, madame, et c'est le seul qui me plaise.

— Et vous appelez cette musique ?

— La musique *financière*, madame.

La musique financière, pour Ulmann, c'était la musique arrangée pour huit ou dix pianos, et qui partout en Amérique avait le don d'attirer la foule, surtout lorsque les thèmes étaient des airs nationaux.

Il fallut bien céder à mon intelligent secrétaire, et la musique *financière*, pour huit pianos et seize pianistes recrutées parmi les dames amateurs de la société louisianaise, produisit son effet accoutumé. Il y eut foule pour entendre cet harmonieux escadron de femmes élégantes, toutes jolies et toutes fort applaudies, cela va sans dire.

Le morceau à seize pianistes avait pro-

duit trop d'effet pour n'être pas redemandé. Nous le rejouâmes, mais au profit des pauvres de la ville cette fois. La recette ne s'éleva pas à moins de quatre mille piastres, soit environ vingt mille francs. Pour le coup, cette musique méritait bien l'épithète flatteuse que lui avait donnée Ulmann, de musique financière.

Mais ce dernier concert fut marqué par un petit événement qui mérite d'être rapporté.

Au moment de donner le signal pour l'attaque de l'introduction du morceau, et quand toutes les dames exécutantes étaient assises deux par deux à chaque piano, je m'aperçus qu'une des pianistes avait fait faux bond.

C'était bien moins les doigts de la pianiste que je regrettais en elle que la femme élégamment vêtue dont l'absence allait blesser tous les yeux par le défaut de symétrie.

Comment faire? Aux grands maux les grands remèdes, dit le proverbe, et l'on va

voir à quel grand remède j'eus recours pour combattre un si grand mal.

Je jetai un coup d'œil dans la salle, et ayant avisé dans une loge une dame en toilette de bal, et que j'avais eu l'occasion de voir une fois dans une soirée particulière, j'allai hardiment à elle.

— Madame, lui dis-je, il m'arrive le plus fâcheux des contre-temps, et je suis perdu si vous ne me sauvez.

— Vous sauver, monsieur! dit-elle, comment?

— En prenant la place de la pianiste qui nous fait défaut au dernier moment.

— Y pensez-vous, monsieur? je ne suis point pianiste.

— Qu'importe, quand on est bonne musicienne...

— Mais je ne suis pas musicienne du tout.

— Ah! vraiment! En êtes-vous bien sûre?

— Je vous le jure.

— N'importe, vous pouvez, ne jouant

pas du piano et n'ayant aucune notion de musique, remplacer avec d'autant plus d'avantage la pianiste absente.

— Vous voulez rire, monsieur?

— Je parle sérieusement, madame.

— Et que voulez-vous que je fasse au piano ne sachant pas en jouer?

— Rien du tout.

— Je ne vous comprends pas.

— C'est bien simple : vous promènerez vos mains sur l'instrument, gracieusement comme vous faites toute chose, en effleurant les touches sans jamais vous y arrêter. On croira vous entendre et on vous verra, ce qui est le principal en pareille circonstance. Vous réunirez ainsi tous les avantages, car de cette manière vous ne serez point exposée à blesser l'ouïe, comme tant d'autres pianistes, trop pianistes, et vous êtes assurée de flatter tous les regards. Il y a aussi une musique pour les yeux, et dans ce genre de musique vous êtes virtuose, madame.

— Monsieur, ce que vous exigez de moi est tout simplement impossible.

— Dites, madame, que rien, au contraire, n'est plus facile.

— Je serais ridicule.

— Voilà, madame, la seule chose qui vous soit réellement impossible.

— Si du moins j'avais quelques notions de musique.

— Alors vous seriez peut-être à craindre, tandis que...

— Mais que diront mes amis ?

— Ils diront que vous vous êtes dévouée pour les pauvres et que vous m'avez sauvé d'un grand embarras.

— Et si ensuite on me prie de jouer du piano?

— Vous répondrez que vous ne savez rien par cœur.

— Et si on me présente de la musique?

— Vous direz que vous ne jouez que des morceaux écrits pour seize pianistes, ni plus ni moins.

— On peut donc dire cela?

— On peut tout dire, madame... Mais le temps presse et le public va s'impatienter.

— Mon Dieu! j'ai peur de me tromper, quoique n'ayant rien à faire.

— Vous êtes, en vérité, trop modeste, madame.

— Ah! si je cède, croyez-le bien, ce n'est pas pour le vain plaisir de briller et de recevoir les hommages de la foule, mais uniquement pour vous être agréable et venir en aide aux malheureux.

— Madame, je vous baise les mains.

Et cette aimable femme prit place au piano à côté d'une dame qui, la croyant pianiste, ne fut pas peu surprise de son exécution muette. Elle fit les choses on ne peut plus consciencieusement et promenait ses mains sur le clavier avec la rapidité de l'hirondelle frôlant la terre.

Mais lorsqu'une pause commandait une suspension générale, elle continuait seule, avec un zèle des plus louables, à faire sem-

blant de jouer; ce qui intrigua un certain nombre d'auditeurs, très-étonnés de voir cette pantomime sans entendre un seul son.

Bref, tout se passa à merveille. Les seize habiles pianistes, y compris celle qui ne jouait pas du tout du piano, reparurent à la fin de la séance pour recevoir les félicitations du public et se partager les bouquets dont l'enthousiasme des galants dilettanti avait jonché la scène du théâtre où eut lieu ce concert.

J'ai toujours pensé que la femme obligeante qui s'était ainsi dévouée, en feignant d'exécuter une partie qu'une autre devait exécuter en réalité, n'était pas celle qui avait le moins de droit à la reconnaissance du public. Pour ma part, je suis heureux de lui réitérer ici tous mes remerciements.

On m'avait demandé de donner quelques leçons à la Nouvelle-Orléans, et j'avais dans ma clientèle une jeune personne d'une grande beauté, élevée par une

riche famille américaine avec tout le luxe désirable, les soins les plus délicats et les plus affectueux. C'était une créature presque idéale, qui joignait à la beauté du visage, à l'élégance de la taille, une grande douceur, de l'esprit et des talents. J'étais ravi de mon élève, et j'en parlai un jour à madame Soulé, qui me dit :

— Oui, miss Ellen est une rare jeune fille; mais, laissez-moi vous le dire, vous n'avez pas été gracieux pour elle.

— Comment cela, madame? répondis-je assez surpris de ce reproche.

— Sans doute, ajouta madame Soulé; vous savez que cette pauvre Ellen a la plus grande envie de vous entendre, et vous ne vous êtes pas mis une seule fois au piano devant elle!

— Puisque mademoiselle Ellen tient à m'entendre, que ne vient-elle au concert?

— Mais vous ne savez donc pas qu'elle ne peut pas y aller?

— Non, je ne le savais pas. Et pourquoi ne peut-elle pas aller au concert?

— Parce qu'on l'accuse d'avoir du sang de nègre dans les veines, bien que son teint soit d'une pureté et d'une blancheur éclatantes.

Cet ostracisme me parut odieux, et je fus révolté quand j'appris qu'aucune des femmes dites de couleur, — plus blanches souvent que les blanches, — ne sont jamais admises dans les familles des créoles de la Louisiane. Point de mariage légal entre elles et les blancs. L'abolition de l'esclavage aux États-Unis a dû nécessairement modifier les lois d'État à cet égard; mais combien de temps encore le préjugé pèsera sur la race déshéritée des gens de couleur!

Quelques modifications ayant été apportées dans le plan de concerts si savamment conçu par Ulmann, Sivori alla promener d'un côté son archet triomphant, pendant que j'allais d'un autre côté essayer de plaire aux amateurs de musique de piano.

De la Nouvelle-Orléans je m'embarquai pour Mobile.

Au moment où nous allions, Ulmann et moi, monter à bord, il s'éleva une dispute entre deux créoles pour un motif qu'on me dit être des plus futiles. Les deux adversaires, sans aucun égard pour les personnes qui se trouvaient auprès d'eux, et au risque de blesser des innocents, fouillèrent dans leurs poches et en sortirent chacun un revolver. Ils échangèrent une douzaine de balles, et le combat en pleine rue ne finit que lorsqu'un des combattants tomba ayant l'épaule fracassée.

Personne ne s'étonna de ce duel improvisé, et c'est à peine s'il en fut question.

Il est bon, à ce propos, de dire que la Nouvelle-Orléans a été de tout temps le pays le plus tristement renommé pour ces combats sauvages, lesquels, du reste, sont aujourd'hui bien près d'être entièrement passés de mode.

XVII

Arrivée à Mobile. — Aspect de cette ville. — Origine du nom de quelques États de l'Union. — Histoire de Madoc. — Mobile ancien et Mobile nouveau. — Un groupe d'auditeurs comme on en voit peu. — Les mots composés de la langue des Indiens. — La boîte parlant amoureusement. — Mon départ pour la Jamaïque. — Conclusion de cette première partie de mes récits de voyages.

Les sensations naissent des contrastes, et rien ne contraste plus agréablement avec le sol bas et marécageux de la Nouvelle-Orléans, que le sol élevé et sablonneux sur lequel est construit Mobile, chef-lieu du comté de Mobile, État de l'Alabama.

Jamais il n'y a de boue dans ce bienheu-

reux Mobile que Paris aurait tant de droit d'envier sous ce rapport. Le terrain sablonneux y pompe rapidement toute humidité, et les souliers en caoutchouc y seraient aussi peu utiles que les parapluies à Lima, un pays où il ne pleut jamais. Même après les plus grandes averses, les rues se maintiennent propres à *Mobile*, mot indien qui signifie : *Ici nous nous reposons*.

C'est ainsi qu'un assez grand nombre de villes, de rivières, de forêts et plusieurs États ont dans la grande république conservé leurs noms primitifs, qui sont des noms indiens.

Par exemple, l'État du Tennessee signifie : cuiller tordue.

Kentucky est un nom de rivière ; Alabama également.

Ohio, Arkansas, Missouri, Connecticut, Mississipi, Illinois sont des États qui ont aussi emprunté leurs noms aux principales rivières qui les traversent.

Michigan est un nom de lac.

Massachusetts était le nom d'une tribu d'Indiens dispersée par les visages pâles, comme tant d'autres tribus d'aborigènes.

Puisque nous venons de parler du nom de quelques-uns des États de l'Union, nous ajouterons que New-York emprunte sa désignation au duc d'York, qui fut le possesseur du terrain où se bâtit cette ville.

La Pensylvanie rappelle le chef des quakers, William Penn.

L'État du Maine fut ainsi nommé en 1638, d'après la province française du Maine, dont la reine d'Angleterre, Henriette-Marie, était alors duchesse.

La compagnie de Plymouth ayant accordé un territoire en Amérique au capitaine J. Masson, qui était gouverneur de Portsmouth, dans le Hampshire, en Angleterre, le territoire concédé prit le nom de New-Hampshire.

Rhode-Island fut ainsi nommé en mémoire de l'île de Rhodes, dans la Méditerranée.

Le Maryland, qui veut dire *terre de Marie*, emprunte son nom à l'épouse de Charles Ier, Henriette-Marie.

La Géorgie vient de George III.

La Louisiane reçut cette désignation en l'honneur de Louis XV, qui méritait si peu en Amérique les honneurs qu'on lui rendait.

Ce fut également pour honorer le régent duc d'Orléans, que la première ville de la Louisiane fut nommée Nouvelle-Orléans.

La Floride rappelle une date, et ne doit point son nom, comme on le croit généralement, à la richesse de sa flore.

Juan Ponce de Leon, capitaine espagnol très-catholique, ayant découvert ce pays le dimanche des Rameaux de l'an de grâce 1572, le nomma *Pascua florida* (Pâques fleuries), dont par abréviation on a fait Floride.

Enfin, c'est pour rendre hommage à la pureté des mœurs de la reine Élisabeth et perpétuer dans le nouveau monde sa vir-

ginité, dont elle ne cessait elle-même de se vanter, qu'on a appelé Virginie le territoire qui a toujours conservé ce nom.

S'il fallait en croire les chroniques du pays de Galles, la partie de l'Amérique où est situé Mobile aurait été découverte vers la fin du douzième siècle, dans des circonstances rapportées par le savant M. Cyviès. Ce fait peu connu trouve ici naturellement sa place.

En 1170 il y eut une guerre civile à l'occasion de la succession au trône dans le pays de Galles. Un bâtard plein de résolution et homme d'énergie enleva l'héritage aux enfants légitimes du prince. Alors Madoc, le prince légitime, voyant que le trône auquel il avait droit venait de lui être ravi, voulut s'expatrier et courir les aventures lointaines. Il partit avec une petite flotte montée par environ trois cents hommes d'équipage. Après quelques semaines de navigation vers l'ouest où des bourrasques continuelles poussèrent la flottille, Madoc découvrit une terre. Il y

débarqua avec une partie de son monde, et se mit en rapport avec les naturels.

Madoc constata que ces hommes n'avaient point le teint des Européens, qu'ils vivaient de chasse et de pêche, et parlaient une langue entièrement différente de toutes les langues européennes. Le prince déchu constata aussi que cette terre produisait abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie, et qu'elle était riche en mines de métaux précieux.

Madoc, déshérité de son empire, crut pouvoir s'en créer un nouveau.

Il laissa sur cette terre cent vingt hommes résolus et bien armés, et revint en Europe, où il équipa une flotte de dix vaisseaux, montés par un nombreux équipage.

Cette flotte est-elle arrivée à destination ? Voilà ce qu'on ignore, car personne n'en tendit plus jamais parler de Madoc, qui avait promis de revenir ou de donner de ses nouvelles. Ceux qui adoptent ce récit, dit M. Cyviès, croient que Madoc avait

abordé à ce second voyage sur les côtes de la Virginie ou de la Caroline. Ils citent à l'appui de leur opinion l'histoire d'un Gallois qui, voyageant dans l'intérieur de l'Amérique septentrionale, rencontra entre l'Ohio et la mer une peuplade indienne qui parlait la langue galloise.

Quoi qu'il en soit de cette légende, toujours est-il que Mobile, devenu une des villes les plus importantes de l'Union pour ses exportations cotonnières, était, avant son annexion à la confédération, une petite et misérable colonie espagnole, dont personne n'aurait pu prévoir les brillantes destinées.

Jusqu'en 1813, époque à laquelle l'Espagne céda cette ville aux États-Unis, Mobile passait pour être un foyer d'infection. La fièvre jaune y décimait la population, réduite à quatre mille âmes, et le commerce y était nul.

Aujourd'hui, les marais et les terrains inondés sont entièrement desséchés et couverts de fabriques et de magasins commo-

dément installés, où viennent s'entreposer les cotons de l'Alabama.

La fièvre jaune a été vaincue par la vaillance et le génie industriel de ce peuple américain que les difficultés n'arrêtent jamais dans ses entreprises, et qui semble grandir en raison des obstacles à vaincre.

Plusieurs lignes de bateaux à vapeur mettent Mobile en communications régulières, par l'intérieur, avec Tuscaloosa et Montgommery. Des steamers courent sans cesse entre Mobile et New-York, pendant que d'autres navires, également à vapeur, desservent tout le littoral du golfe du Mexique.

Par terre, Mobile se rattache à la partie centrale des États-Unis par le *Mobile and Ohio railway*, long de 450 milles, lequel, en se ramifiant au grand chemin de fer de l'Illinois, devient la route directe du golfe du Mexique aux grands lacs du nord-est. Cette route gigantesque pénètre à l'est, dans la Géorgie, par le *Girard and Mobile railway*, et va se relier à l'ouest et

à la Nouvelle-Orléans par le *Mobile and Madison railway*.

Quels travaux accomplis partout sur cette terre vierge des États-Unis, que de richesses accumulées, que de ressources créées par le travail et le génie !

Sans doute, le jeune peuple américain avait pour le guider dans la voie du progrès l'exemple de l'Europe ; mais sur quelques points on peut, je crois, sans se compromettre, affirmer que l'élève a dépassé le maître.

La ville de Mobile n'est ni grande ni remarquable par aucun monument, mais les habitations y sont confortables ; on y respire un air frais, et les rues, nous l'avons dit, y sont toujours propres. Quant aux environs de la ville, ils présentent l'aspect le plus enchanteur, par la variété des sites, par les prairies émaillées, les bocages verdoyants et touffus, et les forêts de pins qui rappellent la froide Norvége dans le chaud Alabama.

Je fus reçu à Mobile avec le même em-

pressement et la même curiosité dont j'avais été l'objet dans toutes les autres villes de l'Union.

J'eus à Mobile l'honneur rare de compter au nombre de mes auditeurs toute une députation de sauvages, et j'appris plus tard qu'ils me considérèrent comme un esprit descendu des mondes harmonieux pour instruire les hommes, ce qui me flatta extraordinairement, comme bien l'on pense. De retour dans leurs tribus respectives, ils firent, sans aucun doute, les délices de leurs semblables en racontant les merveilles de ma *Boîte parlant amoureusement* : c'est ainsi qu'ils désignaient mon piano.

Les Indiens, dit justement M. l'abbé Domenech, sont obligés souvent de recourir à un mot composé exprimant plusieurs pensées, leur vocabulaire n'ayant, relativement au nôtre, qu'un très-petit nombre de mots. Pour eux, tous les bateaux, par exemple, depuis la pirogue jusqu'au vaisseau à trois ponts, sont des

canots. Mais les bateaux à vapeur prennent le nom de canots clairvoyants de la grande médecine.

Le mot clairvoyant qu'ils emploient ici signifie qu'il voit son propre chemin et le suit tout seul.

Grande médecine est synonyme, dans ce mot composé, de très-mystérieux ou très-merveilleux.

Pour les sauvages de cette partie de l'Amérique, les églises sont des wigwams pointus plus hauts que les plus grands arbres des forêts, et si grands que mille guerriers pourraient s'y asseoir et fumer le calumet.

Ils ont pittoresquement appelé les femmes européennes, à la taille rendue mince par la pression du corset et aux amples jupons, de grandes gourdes marchant toutes seules.

Les peaux rouges, quand ils sont conduits dans une des grandes villes des États-Unis, observent avec l'attention la plus soutenue tous les produits de la civilisa-

tion, mais ils ne laissent jamais paraître aucune de leurs impressions. De retour chez eux, ils s'asseoient nonchalamment sur des peaux de buffles devant leurs cabanes, et, tout en fumant leurs pipes, racontent à la tribu assemblée, hommes, femmes, enfants et chiens, les choses extraordinaires qu'ils ont vues. Pas une des paroles du voyageur n'est perdue, mais personne ne fait aucune réflexion, et les visages sont impassibles. Comme les bardes et les troubadours du moyen âge, comme les raconteurs de l'Orient, les Indiens transmettent ainsi de génération en génération les vieilles traditions de leurs ancêtres et les récits de leurs propres souvenirs.

Je serai peut-être oublié depuis longtemps déjà par les visages pâles de la grande cité parisienne, — ces grands oublieurs, — que ma Boîte parlant amoureusement vivra plus parlante et plus amoureuse que jamais dans le souvenir des visages cuivrés. Cette pensée est con-

solante, car pour l'artiste la mort n'est qu'un accident, et c'est l'oubli qui est la véritable mort.

De Mobile, je m'embarquai pour la Jamaïque, où m'attendaient de cruelles épreuves. Croyant avoir perdu l'usage de ma main droite, j'endurai avec de cuisantes douleurs physiques des tortures morales mille fois plus atroces encore. Les virtuoses, ceux qui aiment leur art et le cultivent avec passion, pourront seuls comprendre tous les regrets poignants qui, alors, déchirèrent mon cœur. La perte de la vue m'eût été moins sensible que celle de mes doigts. Heureusement, le mal ne fut pas sans remède, et trois mois après mon arrivée à la Jamaïque, je pus continuer mes voyages artistiques à travers les deux Amériques.

C'est ainsi que je visitai la Havane, le Mexique, la Californie, le Pérou et le Chili.

Peut-être un jour aurai-je des loisirs pour continuer le récit de ces lointaines excursions.

Il me faut, quant à présent, borner ce travail à mes voyages dans les différentes villes des États-Unis.

J'ai trouvé le temps de parcourir une dizaine de mille lieues, sur la terre et sur l'onde, comme disent les poëtes; mais aurai-je le temps d'écrire encore une dizaine de mille lignes pour donner un frère à ce premier volume? Shakespeare a répondu d'avance pour moi lorsqu'il a dit son fameux *That is the question.*



TABLE DES SOMMAIRES

I

II

III

IV

V

VI

VII

VIII

IX

X

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET Cie, 30, RUE DU BAC.

PARIS. — IMP. POUPART-DAVYL ET COMP., RUE DU BAC, 30.